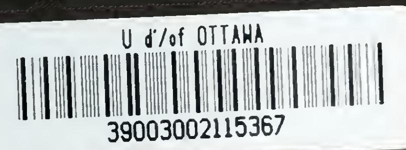

U d'/of OTTAWA
39003002115367

feb 4 - 58

AUTOUR DU MARIAGE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18.

AUTOUR DU MARIAGE, 70e édition	1	vol.
BOB AU SALON DE 1888	1	—
— DE 1889	1	—
CE QUE FEMME VEUT...? 16e édition	1	—
ELLES ET LUI, 19e édition	1	—
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1	—
JOIES CONJUGALES, 15e édition	1	—
LE MONDE A CÔTÉ, 21e édition	1	—
MADEMOISELLE ÈVE, 13me édition	1	—
MADEMOISELLE LOULOU, 19e édition	1	—
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES! 11e édition	1	—
PAUVRES P'TITES FEMMES! 18e édition	1	—
PETIT BLEU, 12e édition	1	—
PETIT BOB, 28e édition	1	—
PLUME ET POIL, 17e édition	1	—
POUR NE PAS L'ÊTRE! 19e édition	1	—
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1	—
SAC A PAPIER, 13e édition	1	—
SANS VOILES, 17e édition	1	—
LES « SÉDUCTEURS »! 17e édition	1	—
LA VERTU DE LA BARONNE, 16e édition	1	—

Format in-8° colombier.

LES CHASSEURS, un très beau volume illustré de 500 dessins de CRAFTY.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 17210-8 9.

AUTOUR
DU
MARIAGE

PAR

GYP

SOIXANTE-QUINZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1890



A

MARCELIN

HOMMAGE

DE SON TRÈS RECONNAISSANT ÉLÈVE

GYP.

AUTOUR DU MARIAGE

I

LA SIGNATURE DU CONTRAT

Soirée de contrat.
Une enfilade de pièces ouvrant sur un jardin d'hiver
MONSIEUR D'HAUTRETAN.
MADAME D'HAUTRETAN.
PAULETTE D'HAUTRETAN.
MONSIEUR D'ALALY.
Amis du fiancé, amies de la fiancée, invités, parents, personnages de distinction et autres.

I

Dans la bibliothèque, tendue de vieilles tapisseries, ameublement sobre et sérieux. Sur une grande table Louis XIII est placé le contrat, que tout le monde vient signer.

LE NOTAIRE. — Quarante-cinq ans. Grand, bien tourné l'œil vif, le teint fleuri. Tenue extrêmement correcte, habit noir, culottes courtes; mollets superbes.

UN AMI DE LA MAISON.

LE CLERC. — Trente ans. Maigre et pâle. Tenue convenable. Aspect effacé.

Mouvement continuel de va-et-vient dans la pièce.

L'ami. — Il est horriblement tard, on devrait bien expédier ça un peu lestement !...

Le notaire. — C'est qu'il y a tant de gens qui doivent signer et qui ne sont pas encore là...

L'ami. — C'est assommant !... (*Il bâille.*)

Le notaire. — Mais non... Il y a beaucoup de monde élégant ; c'est un défilé assez amusant, au contraire ; les femmes surtout. Je ne sais si vous l'avez remarqué comme moi, mais il y a ce soir un essaim de jolies femmes... elles viennent signer... c'est charmant !

L'ami. — C'est monotone...

Le notaire, *l'œil allumé.* — Eh ! eh ! pas tant que vous le croyez... Étudiez-moi cela de près... ou plutôt... de haut... Quand ces dames se penchent en rapprochant le coude du corps, le corsage s'entr'ouvre comme le calice d'une fleur... et l'on entrevoit des horizons... Ah ! on plonge à des profondeurs...

Une dame extrêmement décolletée entre au bras d'un petit jeune homme et s'approche de la table. Le notaire se précipite et lui présente la plume, puis il suit les mouvements avec un vif intérêt. Le corsage bâille à souhait, la dame signe et s'éloigne.

Le notaire, *reprenant la conversation.* — Oh ! celle-là, était-elle assez outrageusement décolletée, hein ?... C'est très amusant ! Qu'en dites-vous ?... Avez-vous bien vu ?... Quant à moi...

Il parle à l'oreille de son interlocuteur et s'aperçoit tout à coup que l'ami est parti et qu'il raconte des gaudrioles à son clerc, qui écoute avec une respectueuse stupéfaction.

II

Dans la salle à manger. Près du buffet.

Monsieur d'Hautretan. — Cinquante ans. Très bien conservé, très beau encore.

Madame d'Hautretan. — Quarante ans. A été belle. Physionomie sévère. Bandeaux à la Vierge. Guirlande à la Cérès.

— Ma chère amie, il faudrait servir des choses plus solides.

— Mais pas encore, il n'est pas minuit.

— Qu'est-ce que ça fait ? On s'ennuie... Ce sera au moins une distraction; la question d'heure n'a rien d'absolu et...

— Je vous demande pardon, il ne sera dimanche qu'à minuit, et à cause du Carême...

— Le Carême!... En voilà bien d'une autre!... Il ne faut pas recevoir, dans ce cas; mais si on reçoit, que ce soit convenablement...

— Mais cependant...

— Laissez donc! Alors il ne faut pas se marier, non plus... C'est défendu en Carême... comme un trop grand plaisir, et Dieu sait pourtant si... Ah! on voit bien que l'Église n'a pas passé par là; sans

ça, loin de proscrire le mariage, elle l'ordonnerait comme mortification.

— Il est inutile de dire cela à Paulette...

— Absolument inutile... elle s'en apercevra bien toute seule !...

III

Dans le petit salon.

Paulette. — Vingt ans. Pas régulièrement jolie, mais une frimousse chiffonnée et drôlette. Taille charmante. Cheveux d'un blond chaud. Grands yeux moqueurs. Bouche rieuse, beaucoup de fossettes. Rien dans les cheveux ; pas de bijoux.

Ses amies.

Une amie. — Ne crains-tu pas qu'on remarque ton absence ?...

Paulette. — Qui ça? Maman? Elle a ce soir autre chose à faire que de s'occuper de moi, maman !... Et papa, donc ! pauvre papa ! il a l'air tout ahuri !

— Je ne parlais pas de ta mère... ni de ton père...

Paulette. — De qui donc, alors ?

— Mais de M. d'Alaly, qui doit te chercher partout.

Paulette, *surprise*. — Lui ! oh ! pourquoi ? Il aura le temps de me voir tout à son aise après-demain...

Une amie mariée, *riant.* — Cette perspective ne semble pas t'impressionner, tu es calme.

Paulette. — Est-ce que j'ai tort ?

— Tort... non... pas précisément... les premiers jours sont généralement heureux... M. d'Alaly t'adore... et...

Paulette. — Oh !... il m'adore... il m'adore en homme du monde...

— Dame ! que voudrais-tu qu'il...

Paulette. — Mais je ne voudrais rien, je constate seulement...

— Il est facile de voir qu'il est fou de toi...

Paulette. — Assez pour que je sois sûre de le mener comme je l'entendrai...

— Oh ! oh ! en es-tu si sûre que cela ?...

Paulette. — Absolument, sans cela je ne l'épouserais pas ; je me marie pour avoir une existence agréable... pas pour autre chose !...

Première amie. — Mais ton fiancé est charmant...

Paulette. — Charmant... si tu veux ! Mais ce n'est pas une raison pour me laisser tyranniser par lui...

— Tyranniser ! Quel vilain mot ! Ce doit être si doux, au contraire, d'obéir à quelqu'un qu'on aime !...

Paulette. — Pour toi qui es une nature poétique, peut-être ; mais pour moi, obéir ne saurait être doux. Je ne me sens aucune vocation pour

l'obéissance passive, et je ne considère pas comme le plus grand des bonheurs de devenir la... chose d'un monsieur quelconque...

— Non pas d'un monsieur quelconque, mais de...

PAULETTE. — Allons donc! Comme s'ils n'étaient pas tous « quelconques » au bout d'un temps plus ou moins long!

— Oh!

PAULETTE. — Aussi, vais-je m'occuper de suite avec lui des choses sérieuses; je réglerai l'organisation de ma vie, de mon budget, afin qu'il n'y ait pas dans l'avenir de discussions possibles à ce sujet...

L'AMIE MARIÉE. — Tu peux être certaine qu'il t'accordera tout ce que tu voudras... on dit qu'il est d'une générosité...

PAULETTE. — Pour les cocottes, je sais bien; mais ça ne prouve rien, le mariage étant un prétexte à réaliser de saines économies...

— Tu es décidément très forte!

PAULETTE, *modestement.* — Oh! pas encore, mais je le deviendrai, tu verras!... (*Elle se lève et va regarder ce qui se passe dans la bibliothèque.*) On signe toujours... ça n'en finit pas...

— Tu t'ennuies?

PAULETTE. — Non, mais j'ai sommeil, c'est que c'est vraiment tuant la vie que je mène depuis quinze jours... Courir les magasins, essayer des

robes, suivre les offices et les sermons du Carême, et sans rien manger entre les repas, encore! La mère de M. d'Alaly nous accompagne presque toujours et elle ne badine pas là-dessus... bien que je n'aie pas l'âge de jeûner, et qu'elle n'ait pas toujours été aussi exemplaire...

— Ah! elle n'a pas...?

Paulette. — Elle a fait les cent coups!... et elle veut expier... sur le dos des autres! Donc, j'ai beau loucher sur les pâtissiers et bâiller quand il est quatre heures, maman me fait des signes cabalistiques et... on ne goûte pas!... Aujourd'hui, j'ai essayé des robes d'une heure à cinq... ensuite, nous avons fait des visites... et quelles visites? des visites de famille! C'est comme les campagnes, ça compte double!... Je n'en puis plus... (*Elle se rassoit.*) Heureusement, j'ai su me dissimuler dans ce petit coin, où j'échappe aux ennuyeux... Je me réjouis que tout ça soit fini... Je me dédommagerai joliment... après...

— Tu vas t'amuser?

Paulette, *avec élan.* — Oh! oui, va!

— Que feras-tu?

Paulette. — Tout ce qu'on peut faire.

— Mais encore?

Paulette. — D'abord, pendant les premiers temps, je passerai en revue tous les petits théâtres que je ne connais pas... Je n'ai été qu'aux Français

et à l'Opéra... c'est court. Je veux voir Judic et Chaumont. Je veux aller au Palais-Royal surtout... et dîner au restaurant, et aller en mail à la Marche, avec des gens gais... et monter à cheval tous les matins! Et puis, à mon retour, je ferai faire mes toilettes...

— Tu vas en commander beaucoup?

Paulette. — Non, mais je veux qu'elles soient ravissantes... et surtout personnelles. Je n'éprouverais aucun plaisir à avoir la robe de tout le monde... Il ne me viendrait jamais à l'idée de dire à Félix, comme beaucoup de ces dames: « Faites-moi donc une robe de telle et telle façon... j'ai vu cela à Mme ***, c'est joli!... » Ah! cependant, je vais commander tout de suite une amazone comme celle de l'impératrice d'Autriche; il n'y a que cette forme qui me plaise... c'est collant, collant; on croirait presque qu'il n'y en a pas...

— C'est si joli, les choses bien collantes!

Paulette. — Et j'en ai été à peu près privée jusqu'à présent.

— Oui, ta mère n'aime pas ça. Maman non plus.

Paulette. — Cela ressemble si peu à ce qu'elles ont porté dans leur jeunesse...

— Heureusement, car c'était assez laid?

Paulette. — Oh! oui, c'était laid! Ainsi, le portrait de maman, qui est dans le grand salon, il est ridicule ..

— Oh! il est bien beau!

Paulette. — Si on veut. Enfin, il est de M. Ingres, c'est sa seule valeur! Mais quelles drôles de modes en 1844!... Un peintre qui aurait eu du chic n'en aurait même pas tiré parti; toutes les femmes avaient l'air de paquets...

— Tandis qu'à présent...

Paulette, *enthousiasmée.* — A présent, on ne vous habille plus, on vous moule! c'est superbe! et puis, c'est le triomphe des femmes bien faites!

— Oh! on rectifie souvent les lignes...

Paulette. — Oui, mais ça se voit toujours. Regardez la belle Mme X.... chacun sait que ses hanches sont en caoutchouc...

— Elle flirte beaucoup, Mme X...

Paulette.— Elle a bien raison; c'est si amusant!

— C'est agréable d'avoir du succès, des admirateurs.

Paulette. — Parbleu! Et quand ce ne serait bon qu'à entretenir l'amour du mari, c'est toujours ça...

— Alors tu te laisseras faire la cour, quand tu seras mariée?

Paulette. — Ah! je t'en réponds!

Madame d'Hautretan vient chercher Paulette pour la présenter à une vieille tante du fiancé; elle suit d'un air résigné.

IV

Dans le fumoir.

Monsieur d'Alaly. — Trente-six ans. Pas précisémen fané, mais pas frais non plus. Grand, mince, distingué très élégant. Beaucoup d'aplomb.

Plusieurs amis.

— Alors tu es satisfait !

Monsieur d'Alaly. — Parbleu ! Avec ça qu'à ma place vous ne le seriez pas ?

— Euh ! euh !... Elle est bien jeune !

Monsieur d'Alaly. — Comment ! bien jeune ? Mais elle a vingt ans !

— Ah ! tu trouves cela vieux !... Moi, je trouve que c'est jeune, horriblement jeune... pour toi.

Monsieur d'Alaly. — Merci ! Je te dirai, pour rassurer ton amitié inquiète, que je me sens parfaitement à la hauteur de la situation...

— Tant mieux !

Monsieur d'Alaly. — Elle est naïve, sans volonté, ignorante de la vie... Je ne lui en apprendrai que ce que je voudrai...

— Et elle en apprendra ce que voudront les autres...

Monsieur d'Alaly. — Que non. Elle m'adore, elle a été élevée par une mère austère, dans cette vertueuse croyance qu'un mari est un maître ; je

la pétrirai à ma guise et je prendrai sur elle, dès le début, une influence que je saurai conserver... Vous riez?... Il vous semble impossible qu'une femme aime son mari...

— Non pas qu'elle l'aime... mais qu'elle l'aime uniquement... Avoue que s'il était question d'un autre que toi, tu crierais à l'invraisemblance...

Monsieur d'Alaly, *agacé.* — Mais non... cent fois non... D'ailleurs, je vous répète que Paulette n'est pas une femme comme les autres : elle n'a pas été élevée à l'anglaise, la bride sur le cou... Elle a été très peu dans le monde et ne sait rien des plaisirs bruyants auxquels on habitue les jeunes filles d'à présent...

— Quelle belle chose que les illusions! Il y a cinq ou six ans, tu étais moins confiant; il me souvient d'un temps où tes cheveux et tes illusions s'envolaient avec une rapidité vertigineuse... (*Il le regarde.*) Les illusions seules repoussent, mon pauvre ami...

— Dis-nous, est-ce que tu vas la cloîtrer, cette pauvre petite femme?

Monsieur d'Alaly. — La cloîtrer... Non, sans doute; elle sortira raisonnablement... elle assistera à des réunions de famille.

— Oh! prends garde!... C'est bien gai!...

Monsieur d'Alaly. — Blaguez, blaguez!... Vous verrez!... Si vous avez cru que je me mariais pour

vous autres, vous vous êtes trompés; dès que le mariage sera fait...

— Pourquoi pas consommé? On dit consommé.

Monsieur d'Alaly, *continuant.* — Je lui poserai mes conditions, je réglerai sa vie, et je suis certain qu'elle acceptera, les veux fermés, ce qui me plaira de lui imposer.

— Est-ce qu'elles seront bien dures, les conditions?

Monsieur d'Alaly. — Mais non. Une existence tranquille, régulière; pas de veilles prolongées; pas de flirtages aux cinq heures des amies; pas d'amazones d'une seule pièce; pas de voitures tapageuses; pas de comédies de société ni de duos amoureux, sous le fallacieux prétexte que la musique spiritualise tout.

— Enfin, une vie charmante!

Monsieur d'Alaly. — La vie de toutes les honnêtes femmes...

— Que l'ennui ne tarde pas à faire dévier du droit chemin...

— Où elles auraient peut-être marché paisiblement, s'il eût été semé de quelques fleurs...

Monsieur d'Alaly. — Qu'elles se fussent arrêtées à cueillir en route, n'est-ce pas?

— Oh! peut-être que non. Et, d'ailleurs, où serait le mal?... On commence tant de bouquets qu'on ne finit pas...

Monsieur d'Alaly. — Nous prêchons chacun pour notre saint ; c'est naturel.

— Tu interdiras même le théâtre ?

Monsieur d'Alaly. — Non, elle a déjà sa loge à l'Opéra ; c'est le cadeau de mon oncle de X... Quant aux petits théâtres, j'aurai la cruauté de l'en priver absolument ; mon Dieu, oui !

— Comptes-tu les Français parmi les petits théâtres ?

Monsieur d'Alaly. — Non, mais elle n'en abusera pas ; c'est malsain.

— Si tu défends certaines amazones, tu autoriseras, du moins, les promenades à cheval ?

Monsieur d'Alaly. — Oui ; mais pas de cavalcades bruyantes ; pas d'escorte d'honneur entourant la femme et reléguant le mari au second plan...

— Et dire que voilà une jeune fille qui ignore peut-être tout le bonheur qui l'attend ! ! !

Monsieur d'Alaly, *apercevant Paulette dans la serre.* — Il faut pourtant que j'aille lui dire quelques mots ; les grands-parents s'éloignent et elle est seule, c'est le moment ! (*Il sort du salon et marche vers la serre.*) Il est de fait qu'elle est adorable ! un vrai bébé... et juste à point !... Sans doute elle pense à moi...

Paulette, *qui le regarde venir tout en baissant les yeux.* — Comme il me dévore des yeux ! il

croit que je ne le vois pas, car jamais il ne me regarde ainsi, qu'à la dérobée.

V

Monsieur d'Alaly, *l'abordant et prenant un air grave.* — J'ai en vain cherché à me rapprocher de vous pendant cette longue soirée.

Paulette. — Moi aussi.

Monsieur d'Alaly. — Que c'est fatigant, ces fêtes, ce monde... lorsqu'il serait si doux de s'isoler !...

Paulette. — Enfin, heureusement après-demain, à cette heure-ci, tout sera fini !

Monsieur d'Alaly, *à lui-même.* — Quelle candeur ! (*Haut.*) Je voulais vous demander ce que vous préférez pour le voyage? Rien n'a été décidé encore, et il me semble qu'il est temps de prendre un parti ; voulez-vous aller à Nice ou à Fontainebleau, en Italie ou tout simplement à Saint-Germain ?

Paulette. — Je crois qu'il vaut mieux ne pas aller trop loin. Au bout de cinq ou six jours, nous en aurons probablement assez, et si nous sommes à Rome, par exemple, le retour paraîtra rudement long. N'est-ce pas votre avis?

Monsieur d'Alaly. — Mon avis est le vôtre, vous le savez. (*A lui-même.*) Elle a des naivetés !...

Paulette. — Avez-vous beaucoup de tantes comme celle à laquelle je viens d'être présentée ?

Monsieur d'Alaly. — Mais non.

Paulette. — Ah ! tant mieux !

Monsieur d'Alaly. — Que vous êtes gentille, ce soir, Paulette ! Vous ne savez pas à quel point vous...

Paulette. — Mais si, on me l'a déjà dit...

Monsieur d'Alaly. — Ah ! (*Un temps.*) Vos amies vous l'ont dit ?

Paulette. — Mes amies... et les vôtres !

Monsieur d'Alaly, *vexé.* — Les miens ?

Paulette. — Mais oui. Est-ce que vous le leur aviez défendu ? Voilà maman qui me fait signe... Je me sauve... Il y a encore quelque présentation sous roche !

Monsieur d'Alaly, *lui baisant la main.* — Je ne vous verrai plus seule ce soir... A demain... (*tendrement*) Paulette !

Paulette. — A demain, monsieur.

Monsieur d'Alaly, *suppliant.* — « Monsieur » encore ! Je vous en prie, appelez-moi par mon nom, appelez-moi Joseph !...

Paulette, *se sauvant.* — Ah ! cela, jamais, par exemple !

Monsieur d'Alaly, *stupéfait, restant piqué au milieu de la serre.* — Comment ! comment ! jamais ?

II

LES CONSEILS D'UNE MÈRE

Une heure du matin.

Une chambre à coucher tendue de damas d'un bleu un peu criard. Le lit, à rideaux d'étoffe semblable à la tenture, est placé dans un coin. Pendule de marbre blanc surmontée d'un bronze finement doré, représentant Paul et Virginie sous leur feuille. Coupes de Sèvres nouveau. Meubles de palissandre. Sièges tendus en damas bleu.

Gravures encadrées, représentant *Richelieu et Mazarin, Judith et Holopherne, les Enfants d'Édouard* et *la Source,* de M. Ingres.

MADAME D'HAUTRETAN.

PAULETTE.

MADAME D'HAUTRETAN. — Tu n'es pas fatiguée, chère enfant ?

PAULETTE, *ôtant ses gants.* — Non, maman, pas du tout!... Il n'est qu'une heure ; tu sais que nous nous couchons presque toujours plus tard que ça?...

MADAME D'HAUTRETAN. — Oui, mais l'émotion, le...

Paulette. — L'émotion ! l'émotion de quoi, dis, maman?... Ah ! parce que c'est mon contrat qu'on signait !... Ah bien ! c'est ça qui m'est égal, par exemple !...

Madame d'Hautretan. — C'est cependant une chose si grave... si...

Paulette. — Allons donc ! Je ne trouve pas ça grave, moi !... D'abord, un contrat, ça n'engage à rien du tout... excepté dans les opéras-comiques... ainsi, tiens : dans le *Chalet*... (*Elle fredonne.*)

Madame d'Hautretan. — Que tu es peu sérieuse ! Je te dis, moi, qu'un contrat est un acte qui engage...

Paulette. — A rien... Si demain il me plaît de dire « non » à la mairie, il en est encore temps...

Madame d'Hautretan, *effarée.* — Mais...

Paulette. — Oh ! je n'en ai nulle envie, je t'assure... tu peux être parfaitement tranquille...

Madame d'Hautretan, *respirant.* — Alors, tu aimes ton fiancé?

Paulette. — Je l'aime... je l'aime... Comme tu y vas !... Je l'aime si on veut... il ne me déplaît pas, du moins... (*Elle commence à défaire sa robe.*)

Madame d'Hautretan. — Mais cela ne suffit pas...

Paulette, *étonnée.* — Il me semble, au contraire, que c'est déjà bien gentil...

Madame d'Hautretan, *très grave.* — Tu as tort,

Paulette, de plaisanter ainsi des choses saintes; demain, tu vas accomplir l'acte le plus important de ta vie... Tu devrais te recueillir, réfléchir longuement aux devoirs nouveaux qui...

Paulette. — Écoute, maman, la journée de demain sera assez ennuyeuse; il est inutile que je commence à m'embêter dès ce soir.

Madame d'Hautretan, *douloureusement.* — Oh! « embêter », quel mot, Paulette, et dans une circonstance pareille, encore!

Paulette, *câline.* — Pardon, maman, je ne le ferai plus. C'est que si tu savais combien je suis agacée des mines, des têtes qu'on me fait, des félicitations, des airs de compassion de quelques-uns... Ah! je ne sais ce que je donnerais pour être à après-demain... ou seulement à demain soir...

Madame d'Hautretan, *effarouchée.* — Oh! à demain soir?

Paulette. — Eh! certainement, à demain soir!... je serai en route pour... n'importe où, et quand il n'y aura plus que mon mari pour m'ennuyer... je m'en charge...

Madame d'Hautretan. — Oh!

Paulette, *enlevant son corset et restant en chemise.* — Oui, je m'en charge. Je veux le dresser tout de suite... (*Mouvement de la mère.*) Oh! vous verrez quel mari modèle je vous ramènerai...

Madame d'Hautretan. — Ton « mari »? Com-

prends-tu bien, Paulette, tout ce que renferme ce mot ?

PAULETTE. — Dis-moi donc tout de suite que tu as à me faire un petit discours... Je sais que c'est l'usage... Tiens, je vais me chauffer pendant ce temps-là.

MADAME D'HAUTRETAN, *ahurie*. — Comme cela, en chemise ?

PAULETTE. — Est-ce qu'on se chauffe mal en chemise ?... Tu sais, je t'écoute.

MADAME D'HAUTRETAN, *résignée*. — Je te demandais, ma chère enfant, si tu comprenais bien tout ce que renferme ce mot « mari ».

PAULETTE. — Ah ! tu as retrouvé ta petite phrase ?... Je réponds : Je comprends ce que renferme le mot « mari », à condition, toutefois, qu'on ne lui fasse pas contenir trop de choses...

MADAME D'HAUTRETAN. — Un mari est un ami...

PAULETTE. — Que ça ?

MADAME D'HAUTRETAN, *déconcertée*. — Un... amoureux, si tu le désires...

PAULETTE. — Je te dirai même que j'y tiens.

MADAME D'HAUTRETAN, *ressaisissant avec peine le fil*. — C'est... donc un ami... (*Avec effort.*) un amoureux, un soutien ; mais c'est aussi un maître...

PAULETTE, *incrédule*. — Oh ! ça !

MADAME D'HAUTRETAN. — Oui, mon enfant, un maître qu'il faut ménager...

PAULETTE, *vivement.* — Il est malade?

MADAME D'HAUTRETAN. — Malade? Non, pourquoi?

PAULETTE. — Rien, rien, je croyais, continue...

MADAME D'HAUTRETAN. — C'est qu'en vérité, tu me ..

PAULETTE. — Je t'interromps; va, va, je vais être bien sage...

MADAME D'HAUTRETAN. — Il faudra que, dès demain, tu lui obéisses... en « tout ». (*Appuyant.*) Tu m'entends? en « tout ».

PAULETTE. — Oui, maman.

MADAME D'HAUTRETAN. — Comprends-tu bien ce que signifie ce mot « tout »?

PAULETTE, *impatientée.* — Mais oui, maman; ah çà, quand on parle mariage, tous les mots ont donc une signification... abstraite?

MADAME D'HAUTRETAN. — Non... pas précisément... et pourtant... Joseph va peut-être te demander demain des choses qui... des choses...

PAULETTE — Moi aussi, je lui en demanderai une, de chose! Et dès demain, encore!... Et il faudra bien qu'il me l'accorde!...

MADAME D'HAUTRETAN, *inquiète.* — Quoi, quoi donc?

PAULETTE. — De changer de nom, parbleu! Est-ce qu'un homme doit s'appeler Joseph?... Fi donc, c'est honteux!...

Madame d'Hautretan, *saisie.* — Mais... attends un peu, pour lui demander cela... Je t'en supplie... Attends au moins... à... après-demain... Et puis, quel prétexte lui donneras-tu pour expliquer cette fantaisie?...

Paulette, *impétueusement.* — Un prétexte! Ah! mais j'espère bien que je n'aurai rien à lui expliquer, qu'il comprendra tout seul!... sans ça...

Madame d'Hautretan. — Sans cela?...

Paulette. — Oh! je dirais joliment non, demain matin, si je croyais qu'il fallût lui expliquer des choses pareilles!...

Madame d'Hautretan, *épouvantée.* — Il comprendra...

Paulette. — Alors, poursuivons.

Madame d'Hautretan. — Poursuivons quoi?

Paulette. — Eh bien! oui; tu étais en train de me prévenir que mon mari me demanderait « des choses », et tu ne m'avais pas encore dit lesquelles...

Madame d'Hautretan, *cherchant ses mots.* — Des choses... toutes naturelles... toutes simples..., mon enfant... mais qui t'étonneront... te surprendront peut-être...

Paulette, *tranquillement.* — Oh! je ne pense pas.

Madame d'Hautretan, *interloquée.* — Mais... d'abord... vous habiterez la même chambre...

PAULETTE. — Naturellement.

MADAME D'HAUTRETAN. — Peut-être le même lit...

PAULETTE. — Comment, « peut-être » ? Il me semble qu'on ne peut guère s'en dispenser, au moins en commençant... et même, à ce propos, je suis bien aise que ce... commencement n'ait pas lieu ici...

MADAME D'HAUTRETAN. — Et pourquoi ?...

PAULETTE. — Parce que, quand vous avez commandé mon trousseau, ma tante et toi, vous avez fait faire de si drôles d'oreillers !... tu sais, les grands en dentelle, avec des nœuds jaunes aux quatre coins ?...

MADAME D'HAUTRETAN, *protestant.* — « Vieil or... »

PAULETTE. — Vieil or, tant que tu voudras ; ça n'en est pas moins jaune, et si j'avais aperçu pour la première fois la tête de... Joseph... entre les nœuds jaunes de tes oreillers de gala... (*Elle rit.*) cela m'eût laissé un mauvais souvenir... Je suis toute de première impression, tu sais... C'est égal, c'est tout de même une drôle d'idée que vous avez eue, avec vos oreillers à nœuds or vierge...

MADAME D'HAUTRETAN. — Vieil or...

PAULETTE, *riant.* — Ça ne fait rien... Et maintenant, maman, qu'as-tu à m'apprendre encore ?...

MADAME D'HAUTRETAN, *évidemment au supplice.*

— Ce qui me reste à te dire est la partie... la plus délicate de notre entretien... Ton mari... aura sur toi tous les droits... il pourra te demander... n'importe quoi... (*Cherchant un biais.*) As-tu envie d'avoir des enfants, Paulette?

PAULETTE. — Pas tout de suite; certainement, je serais désolée de ne pas en avoir du tout, jamais... mais je serais très ennuyée si à présent... Vois-tu, maman, je te dirai franchement que je me marie surtout pour m'amuser.

MADAME D'HAUTRETAN, *anéantie.* — Oh!

PAULETTE. — Eh! mon Dieu, oui; la maison n'est pas gaie, et la vie entre papa et toi est plus saine que drôle... Vous êtes excellents, toi et papa, et je vous adore; mais enfin, vous vous intéressez à bien des souvenirs un peu... lointains pour moi... Papa pleure presque en racontant le départ de Louis-Philippe; toi, tu lui parles aussi de choses de ce temps-là... Nous n'allons que dans un monde où tous les hommes ont l'air d'avoir avalé leur canne, et où les femmes me regardent de travers quand j'ai le malheur de rire, ce qui m'arrive rarement, pourtant... Alors j'ai aspiré à vivre autrement... oh! mais là, aspiré à pleins poumons... M. d'Alaly me trouvait gentille; je m'en suis aperçue, je l'ai... encouragé... et voilà.

MADAME D'HAUTRETAN. — Pourquoi ne nous di-

sais-tu pas que tu trouvais la vie triste?... Nous aurions changé...

Paulette. — Cela aurait bouleversé inutilement toute votre existence... Et puis, c'était de l'enfantillage de ma part, mais ici tout m'ennuie; ainsi, tiens, *Paul et Virginie*... de la pendule, eh bien! ils me crispent... J'ai essayé de les faire fondre dans la cheminée; oui, de les fondre : j'aurais dit que c'était un accident... je n'ai pas pu y arriver; c'est d'un solide!... Et *Judith et Holopherne* donc, et *la Source!*... Oh! *la Source!*...

Madame d'Hautretan. — C'est pourtant assez décolleté...

Paulette. — Le nu de M. Ingres n'est pas même décolleté, maman...

Madame d'Hautretan. — Ah!

Paulette. — Non, et ce que c'est ennuyeux! c'est rien de le dire! Oh! je me réjouis d'avoir des tableaux gais!... mais là, vraiment gais!... et un lit duchesse! et une baignoire!... Mon rêve, la baignoire!...

Madame d'Hautretan. — Mais tu pouvais avoir ton bain tous les jours et je...

Paulette. — Oui, je sais bien... Mais dans la salle de bains... Je vais avoir une baignoire dans mon cabinet de toilette, une belle baignoire!... Ce sera charmant...

Madame d'Hautretan, *très affligée*. — Si tu te

mariées uniquement pour avoir une belle baignoire et des tableaux gais, tu n'es pas dans la disposition l'esprit où je voudrais te voir au moment d'accomplir l'acte le plus solennel de ta vie...

PAULETTE. — Mon Dieu, maman, je ne me marie certainement pas uniquement pour ce motif... Mais je mentirais si je n'avouais pas que ces petites considérations sont pour quelque chose dans ma décision, pour beaucoup même...

MADAME D'HAUTRETAN. — Et ce pauvre garçon qui t'adore?...

PAULETTE. — Mais je l'aimerai probablement beaucoup; je ne prémédite pas de ne pas l'aimer, maman...

MADAME D'HAUTRETAN, *joignant les mains.* — Quelle désinvolture en traitant un pareil sujet, Seigneur! Jamais, dans ma jeunesse, on n'aurait osé, la veille du mariage, agir avec cette légèreté...

PAULETTE. — La veille, c'est possible, mais le lendemain on en faisait bien d'autres... Je ne dis pas cela pour toi, chère maman, je sais que tu es une sainte; et puis, d'ailleurs, toi, tu es en extase en adoration perpétuelle devant papa...

MADAME D'HAUTRETAN. — Mais...

PAULETTE *vivement.* — Je ne te le reproche pas Je veux seulement que chez moi ce soit tout le contraire; ce sera mon mari qui m'adorera, com-

prends-tu ? C'est infiniment plus pratique à mon avis.

Madame d'Hautretan, *un peu piquée.* — Mais on ne se fait pas adorer... à volonté.

Paulette. — Que si ! Il s'agit seulement de ne pas laisser trop voir au mari qu'on l'aime... si on l'aime, et de bien lui démontrer qu'on plaît à tout le monde et qu'on a du succès.

Madame d'Hautretan, *consternée.* — Je suis bouleversée de ce que j'entends, Paulette...

Paulette. — Mais pourquoi? C'est vrai, va, ce que je te dis... La seule façon de se faire aimer d'un seul, c'est de plaire à tous...

Madame d'Hautretan. — A tous!!!...

Paulette. — Sans doute, ainsi, tiens, toi, maman... tu as été très belle, oh! mais très, très belle... et des bras, et des épaules... une ligne! On voit tout ça dans ton portrait, quoiqu'il soit de M. Ingres... Eh bien, tu as eu moins de succés que ton amie madame de Joyeusetey, qui était cependant bien moins belle que toi...

Madame d'Hautretan. — Mais qui t'a dit...?

Paulette. — Je sais que, tandis que tu passais grave et sévère au milieu de gens qui ne songeaient pas à admirer ta beauté véritable, madame de Joyeusetey jouait de sa frimousse chiffonnée, si adroitement, qu'elle se faisait adorer de son mari

et de tant d'autres, qu'on la surnommait « le Traité d'éducation des princes ».

Madame d'Hautretan. — Ma chère enfant, je suis peinée de t'entendre parler ainsi ; ce langage est absolument déplacé dans la bouche d'une jeune fille, et...

Paulette. — Mais, maman, je me marie demain.

Madame d'Hautretan. — Raison de plus. Je suis mécontente de toi, Paulette, je suis irritée...

Paulette, *caressante*. — Voyons, maman, tu ne voudrais pas me flanquer un abatage la veille de mon mariage?

Madame d'Hautretan, *douloureusement*. — « Flanquer un abatage ! » Mais où a-t-elle appris ces locutions étranges ?

Paulette. — Dis-moi plutôt ce que tu voulais me dire... car je t'ai interrompue, je t'en demande pardon...

Madame d'Hautretan. — En vérité... je ne sais plus...

Paulette. — Je sais, moi ; tu me demandais si je serais bien aise d'avoir des enfants. J'ai répondu : « Pas tout de suite, je me marie surtout pour m'amuser. » C'est cette phrase qui a amené la petite digression.

Madame d'Hautretan, *cherchant à rassembler ses idées*. — Je te demandais... si tu serais con-

tente d'avoir des enfants... parce que c'est le but... naturel... du mariage...

PAULETTE. — Alors il y a terriblement de gens qui le ratent, ce but !... Pardon, maman, je ne dirai plus rien...

MADAME D'HAUTRETAN. — Il faut... pour remplir... consciencieusement ce but... te soumettre à tout ce que voudra ton mari... quelque pénible que cela puisse te paraître... Que dis-tu ?

PAULETTE, *qui a envie de rire, et regarde le bout de ses pieds roses, qu'elle présente à la flamme.* — Rien, maman, je t'ai promis que je n'interromprais plus...

MADAME D'HAUTRETAN. — Je ne sais vraiment où j'en suis... ce costume... cette tenue !... Enfin !... que disais-je ?...

PAULETTE. — Tu disais que « je devrais me soumettre, quelque pénible que cela pût me paraître ».

MADAME D'HAUTRETAN. — J'espère, mon enfant, que cela ne te sera pas... pénible... Dieu, qui veut que son peuple soit nombreux. , et qui veut aussi le bonheur de ses créatures... n'a pas permis que.. que l'acte... destiné à... donner la vie... fût douloureux à accomplir... Ce que tu éprouveras sera plutôt... de l'étonnement que... autre chose... Enfin, mon enfant, il faut que tu saches que demain... lorsque tu auras été mariée civilement, puis à l'église... le dernier mot de . de ce grand sacrement...

ne sera pas encore dit... ce dernier mot... (*Elle s'éponge le front.*) Tu seras loin de nous déjà... lorsque ton mari te le dira. Joseph, j'en suis sûre. ne...

Paulette. — Oh! maman, je t'en prie, ne l'appelle pas Joseph... à propos de ces choses-là... surtout!...

Madame d'Hautretan. — Ton mari te prendra dans ses bras... et... (*Sa voix s'étrangle.*)

Paulette, *éclatant de rire.* — Ne va pas plus loin, maman... je sais tout ça aussi bien que toi, va...

Madame d'Hautretan, *atterrée.* — Comment! aussi bien que moi?

Paulette. — C'est une manière de parler, mais j'en sais suffisamment pour t'éviter cette explication solennelle et difficile. N'est-ce pas, pauvre maman, que c'était bien, bien difficile?... tu n'en serais jamais sortie...

Madame d'Hautretan, *confondue.* — Mais comment se fait-il que...?

Paulette, *l'embrassant.* — Que veux-tu, maman? nous devinons aujourd'hui ce qu'il fallait vous apprendre autrefois c'est le progrès!

III

CHEZ LE TAILLEUR

Faubourg Saint-Honoré, enfilade de salons sobres et comme il faut, tendus en vieilles tapisseries. Grandes glaces. Portières épaisses. Vitraux de couleur. Il est deux heures. Nombreux allants et venants, clientes assises attendant patiemment leur tour. Grands fauteuils et divans couverts de robes, manteaux, etc., etc.

Monsieur d'Hautretan entre avec sa fille Paulette.

Paulette, *inspectant rapidement le salon d'un coup d'œil.* — Ah bien, papa, tu peux dire à maman de ne pas se presser, va ; je n'essayerai pas de sitôt; il a quelqu'un et toutes les personnes qui sont là doivent passer avant moi.

Monsieur d'Hautretan. — Ah ! c'est ennuyeux !

Paulette. — Pourquoi? je ne m'ennuie pas ici. C'est drôle... on voit quelquefois défiler de bonnes têtes.

Monsieur d'Hautretan. — Mais, je ne sais si je dois te laisser ainsi.. seule...

— Mais, papa, j'attends bien souvent comme ça, à moins de ne pas déjeuner et de venir se planter en faction avant midi, c'est toujours ainsi

Monsieur d'Hautretan, *avisant un salon dont la porte est ouverte.* — Mais cette petite pièce, dans laquelle est une grande psyché, n'est-elle pas destinée à essayer?

— Oui, papa.

— Il me semble qu'en ce cas, tu peux essayer sans attendre que...

Paulette, *haussant les épaules.* — Tu n'y comprends rien... J'essaye là-bas!

— Ne t'impatiente pas... Je ne connais que la maison Félix, moi... et encore, je la connais... par ses notes seulement... je ne peux pas savoir où tu essayes...

— Je te dis que tu ne connais que ça...

— Je t'assure, mon bébé, que jamais je n'en ai entendu parler...

— Ah bien, ça prouve que tu n'écoutes guère ce que nous disons à la maison.

— J'écoute, j'écoute religieusement, mais j'oublie... Enfin, dois-je te laisser ici, oui ou non?

— Tu dois me laisser et prévenir maman qu'elle peut n'arriver que dans deux heures.

— Dans deux heures! Alors, reviens avec moi ta mère te ramènera.

— C'est bien trouvé, pour que je laisse passer mon tour.

— Ah! je n'y pensais pas. Comment! tu crois que ces trois personnes mettront deux heures à essayer.

— Ah! et plus! La duchesse, d'abord, ce n'est pas un essayage, c'est un travail de compression. Ces dames se mettent à quatre pour obliger à entrer dans le corsage tout ce qui voudrait en sortir... tu penses si c'est long. Les deux autres sont des enrichies de fraîche date. Très longues dans leurs conférences, les nouvelles enrichies. Elles espèrent que, non seulement Félix leur fera de jolies toilettes, mais encore qu'il leur apprendra à les porter!...

— Allons, je m'en vais, puisque tu le veux... D'ailleurs, il est l'heure de mon Cercle...

Paulette, *avec empressement.* — Certainement... elle est même passée, l'heure! Va, ne fais pas attendre... ton Cercle.

M. d'Hautretan sort.

Paulette, *se promenant dans le salon en regardant les modèles et tripotant les étoffes.* — C'est nouveau, cette moire rose-thé à fleurs brochées... cela irait à mon teint. Il est joli, mon teint... A mon avis, c'est ce que j'ai de mieux; papa le trouve aussi. Pauvre papa! était-il pressé de s'en aller, tout en faisant semblant de vouloir rester! Je le connais, son... Cercle.. Je l'ai aperçu l'autre jour

avec lui... Il est blond et il a les yeux noirs. Je crois qu'il joue au Gymnase .. Je ne sais pas si maman est... fixée là-dessus, mais, dans tous les cas, je suis sûre que ça doit lui être bien égal. Elle est plutôt indifférente, maman! Moi, je serais très vexée si mon mari avait... un Cercle... tout de suite, parce que ce n'est pas flatteur.

La porte s'ouvre violemment.

— Le corsage de madame la baronne de Sgobtoultan. C'est la seconde fois que je le demande? (*La porte se referme, une demoiselle part en courant.*)

Paulette. — Hum! Il n'a pas l'air de bonne humeur aujourd'hui, M. Félix! Bah! il est toujours gentil pour moi; je ne le tracasse pas, moi, je comprends à quel point on doit l'agacer... C'est que il faut pourtant bien que je lui explique ce que je veux pour mes petites affaires... Il n'y a vraiment pas moyen de mettre les vêtements que maman m'a fait faire... Comment trouver un prétexte pour l'éloigner... C'est plus difficile que de renvoyer papa... Si je pouvais essayer avant qu'elle arrive!... Mais il n'y faut pas songer... Si, en attendant, je pouvais pincer M. Félix un instant... C'est si gentil les chiffons, les froufrous... et elle n'aime pas ça, maman!... Elle prétend que ce sont des détails indignes d'occuper sérieusement l'esprit des femmes du monde... et cependant il me semble que, puisque

les hommes du monde s'en occupent de ces... détails...

Une des demoiselles. — On demande le corsage de paysanne de madame la marquise de Z...

Deuxième demoiselle. — Dites-le à madame X...

La première demoiselle frappe à la porte du salon.

Une voix. — Qu'est-ce?

Première demoiselle. — C'est madame la marquise de Z... qui fait demander son corsage...

— Il n'est pas prêt, son corsage !... elle ne l'a demandé que pour mardi...

— Oui, mais elle désire le mettre à la répétition pour « le faire » un peu...

— Je ne pouvais pas deviner ça ! Répondez que le corsage sera porté mardi, comme c'est convenu.

Paulette.— Elle sera gentille en paysanne, madame de Z... Ce sera amusant, cette soirée !... Moi, je voyagerai mardi ! Je regrette de ne pas assister à cette comédie... C'est ennuyeux de se marier. On se trouve dans des conditions bêtes ; car enfin, même si je restais à Paris, je ne pourrais pas aller dans le monde dès le lendemain... C'est ridicule, les usages. La duchesse ne sortira donc jamais !... Je grille d'essayer... Il n'y a pas à dire... il faut absolument que je parvienne à me procurer des jupons un peu jolis... et des pantalons possibles... car les miens me donnent envie de rire quand je les regarde !... Il

faut aussi surveiller mes robes; l'autre jour, maman faisait des recommandations à n'en plus finir à Félix... J'entendais en remettant mon chapeau : « Surtout rien d'excentrique, n'est-ce pas, monsieur Félix? rien de trop ajusté... Paulette est très mince... elle n'a pas besoin de s'amincir encore! » Sans doute, je suis mince... et ronde tout de même... c'est ce qui fait que le collant semble créé exprès pour moi... Enfin! voilà la duchesse qui sort! C'est pas malheureux! elle a essayé pendant une heure dix minutes! Pauvre femme, elle est violette! et ses yeux sont injectés; elle aura une congestion ici un jour ou l'autre, c'est sûr. On dit qu'elle a de l'esprit... Il faut vraiment ça, car elle est grotesque... C'est son mari qui doit avoir un Cercle!... Papa a fait la commission, car je vois que maman n'arrive pas vite... Si je pouvais parler à Félix avant qu'elle soit là!... Elle veut toujours faire faire des choses d'une si drôle de forme, maman; ça a l'air de conserves de 1840... On a l'aspect d'un vieux portrait! Je préviendrais Félix de dire oui à tout, mais de faire collant et moderne... Comme la robe ne sera livrée que la veille du mariage, il faudra bien la mettre telle que. Ah! précisément je veux aussi lui recommander de ne l'envoyer que la veille, sans cela mes petites combinaisons rateraient absolument...

Profitant d'un moment où M. Félix ouvre

porte pour donner un ordre quelconque, Paulette se précipite et lui dit quelques mots qu'il écoute en souriant.

Le premier salon est relativement calme. Le défilé continue de plus en plus pressé. De très jolies femmes ; des paquets ridicules ; des étrangères accompagnées d'une meute de petits chiens noirs gros comme des rats ; actrices ; finance, etc., etc.

PAULETTE, *découragée*. — Quatre heures ! mais mon tour n'arrivera donc jamais ? Ah ! voilà maman !

MADAME D'HAUTRETAN. — Robe de velours noir à jupe droite et demi-traîne. Cachemire long très élégamment porté. Chapeau Paméla en satin coulissé, plumes mauve.

MADAME D'HAUTRETAN. — Tu as fini ?

— Mais non, maman, je n'ai pas commencé.

— Oh ! ton père m'avait dit qu'il y en avait pour deux heures, et malgré cela, je croyais être en retard...

PAULETTE, *lui arrangeant son chapeau.* — Laisse-moi te déchiffonner. Ton chapeau est tout cabossé !... C'est affreux !... C'est drôle, maman, je n'ai jamais vu que toi sachant porter un cachemire... C'est presque joli sur toi ! Les autres femmes sont ridicules ; les maigres ressemblent à des pains de sucre, les trapues à des armoires... Ah ! voilà le salon libre ! Enfin, il est temps !

Elle s'élance dans le salon. Madame d'Hautretan la suit.

Madame X..., *à une des demoiselles.* — Avez-vous inscrit la robe pour madame la duchesse de la Pavane?

La demoiselle. — Non, Madame, pas encore.

— Eh bien, inscrivez : « Une robe Diane de Poitiers, damas blanc, le dessin à grands pavots, gaîne carrée, garniture dentelle perlée, perle fine, l'essayer jeudi, 1,625 fr. »

Paulette, *narquoise.* — C'est pour rien!

Madame X..., *sans rire.* — Mais ce n'est pas cher!... Il faut beaucoup de garnitures...

Paulette. — Et pas mal d'étoffe! elle n'est pas de celles qu'on habille d'un rien, cette bonne duchesse!

Madame X... — . . . .

Paulette. — Quelle bizarre idée de faire faire une robe Diane de Poitiers!...

Madame X... — Naturellement! C'est toujours comme ça! C'est une forme qui ne convient qu'aux femmes grandes et minces; il est clair que les courtaudes en raffolent.

Paulette est en petit jupon de mousseline garni de plissés de valenciennes; madame X... s'approche, et bien qu'elle ait la tête de moins que Paulette, lui passe sa robe sans effleurer ses cheveux.

La robe est en moire blanche, extrêmement collante et simple. (*Entrée de M. Félix.*)

Madame d'Hautretan. — Dieu, que c'est plat ! Je n'aime pas ces choses plates... Ce n'est pas gracieux !...

M. Félix, *faisant semblant de ne pas comprendre que « plat » ici signifie « collant »*. — Oh ! cela bouffera derrière... La robe fera l'éventail au bas de la couture du dos. Il y aura une double rangée de plis faisant tuyaux d'orgue...

Madame d'Hautretan. — Derrière, cela m'est égal... Je parle des hanches... du devant... Est-ce qu'on ne pourrait pas plisser ou froncer légèrement?

Paulette. — Enfin, maman, on ne peut pourtant pas me faire une blouse pour me marier.

M. Félix, *se conformant scrupuleusement aux instructions de Paulette.* — Je puis, Madame, faire en sorte que ce soit moins ajusté, si vous le désirez...

Madame d'Hautretan. — Oui, je trouve qu'il faut qu'une robe de mariée soit très modeste. (*Silence.*)

Paulette. — Maman, tu as pensé à mes souliers?

Madame d'Hautretan, *surprise.* — A quels souliers?

— Mais à mes souliers roses que tu m'avais

promis de prendre en passant... Il me les faut pour le dîner de ce soir... Est-ce que tu ne les as pas ?...

Madame d'Hautretan, *consternée.* — Mais tu ne m'en as pas dit un mot.

— Oh ! maman, c'est la dernière chose que je t'ai recommandée en partant.

— Mais tu rêves ; nous les prendrons tout à l'heure.

— Nous n'aurons pas le temps ; il va être six heures ! Comment veux-tu retourner rue de la Paix avant de rentrer ?

Madame d'Hautretan, *se levant.* — Tu as raison. J'y vais maintenant ; tu as encore ton costume de voyage et ta robe de chambre à essayer, j'ai bien le temps.

— Oh ! oui, va, ne te presse pas.

Madame d'Hautretan se drape majestueusement dans son cachemire et sort.

M. Félix. — Pauvre dame ! comme vous l'envoyez en courses !

Paulette. — C'est que je voudrais bien vous expliquer plusieurs choses : d'abord, pour mon costume de voyage, je le veux parfumé à la verveine. Mettez-en bien entre les doublures.

— Nous allons l'essayer.

On passe à Paulette un costume de cachemire de l'Inde gris-cendre, drapé par des cordelières de soie blotties dans un fouillis de plis.

Paulette. — Ah! qu'il est gentil! Et il va bien, n'est-ce pas?

— Oui, mais c'est un plaisir de vous habiller, vous avez la taille naturellement longue...

— Dame, si elle ne l'était pas, je ne porterai pas cette forme-là.

— Eh bien, toutes celles qui ont la taille courte la choisissent; plus une femme a la taille sous les bras, plus elle veut la descendre sur les talons. Et la poitrine donc! C'est le contraire, on la met sous le menton. Vous, à la bonne heure, vous laissez votre poitrine à sa place...

— Ma foi, je crois que j'aurais de la peine à l'en faire changer...

— C'est encore vrai! je ne comprends même pas comment ces dames ont l'idée de se torturer de la sorte, car enfin cela prouve une élasticité déplorable!

— Je veux aussi que vous envoyiez, avec mes robes, douze jolis, très jolis jupons à entre-deux et à plissés, bien légers, bien mousseux; maman n'aime pas tous ces brimborions, elle m'a fait faire des jupons brodés; c'est beau, c'est soigné, c'est fin même, mais c'est d'un bête! Et les pantalons donc! on dirait qu'ils sont en tôle! Je vous ai apporté un modèle, j'en veux aussi douze de cette forme, mais en batiste. Vous me ferez faire cela, et je commanderai le reste en revenant.

car je veux commander tout à mon retour seulement.

— C'est vrai; vous ne faites pas faire grand'chose; à part la robe de mariage, ce costume, deux pelisses et deux robes de chambre...

— Parce que je veux que mes robes soient à mon goût, et franchement décolletées... J'ai reçu ma corbeille en argent... Excepté le manteau de loutre indispensable, les dentelles et les bijoux, je choisirai tout moi-même... Ah!... nous essayons la robe de chambre!

On passe à Paulette une robe de crêpe de Chine, rose-thé, brodée d'argent et ouverte sur un jupon à mille plissés de point d'esprit bordés d'un fil d'argent. Grandes manches fendues. Nœuds rose-thé ferrés d'argent.

— Vous parfumerez celle-ci à l'ylang-ylang... Cela vous étonne que je fasse parfumer mes robes; c'est que jamais on ne m'a permis ça...

— Je le comprends...

— Et c'était mon rêve!... Ah! prenez garde, elle serre un peu au-dessus de la poitrine et ça fait une vilaine barre... Si j'ôtais mon corset. hein? pour essayer?...

— Ah! Si vous devez mettre la robe sans corset, j'aime autant cela...

— Parbleu! je crois bien que je la mettrai sans corset... c'est bien assez d'en avoir un pour m'ha-

biller... (*Elle enlève son corset.*) D'abord, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que j'ai une bien plus jolie taille sans corset... Ne trouvez-vous pas?...

— C'est vrai, il n'y a pas beaucoup de Parisiennes de votre âge qui pourraient en offrir autant...

— Comment! de mon âge?... Mais j'ai vingt ans!

— Je le sais bien, Mademoiselle.

— Vous parlez de mon âge, comme si à mon âge on devait déjà être démolie.

— Mais dame, vingt ans, ça représente trois ans « de monde », et ça compte déjà, allez, au point de vue de la fraîcheur; après ça, vous êtes toujours dehors, vous; l'air vous sauve de la détérioration.

— Vous croyez? (*Elle rit.*)

— Ce que j'en vois défiler, de teints de cire qui ne supportent pas la lumière du soleil, et de gorges qui ont besoin de corset...

— A vingt ans?

— Oui, à vingt ans!

— Elle est très jolie, ma robe de chambre, je la préfère à celle que j'ai essayée l'autre jour... Je trouve que l'autre a l'air un peu cocotte... Voyons, récapitulons, avant le retour de maman: les parfums des deux robes, les jupons, les pantalons. Y a-t-il quelque autre chose qu'il faut avoir et que

j'oublie? voyons? Vous emballerez les jupons et pantalons dans le tiroir de malle que j'envoie chez vous pour les robes de chambre, sauf un objet de chaque espèce que vous placerez dans le costume de voyage, n'est-ce pas? Pauvre maman! si elle voyait ces petites recherches, elle s'imaginerait que je veux mal tourner.

— Oh! Mademoiselle!

— Ah! elle est comme ça, maman! La voilà qui revient. Eh bien, maman, as-tu les souliers?

— Mais pas du tout. Ils sont à la maison depuis deux heures. Il m'a dit qu'il était convenu qu'il les enverrait.

— Je te demande pardon. Tiens, j'ai justement fini.

Une demoiselle, *ouvrant la porte du salon.* — Madame la marquise d'Alaly est là qui attend.. elle voudrait bien essayer, elle est pressée.

Paulette. — Oh! ma belle-mère! filons!

Elle sort rapidement en évitant madame d'Alaly et en entraînant madame d'Hautretan, consternée de cette façon irrespectueuse d'agir,

IV

LE POINT DÉLICAT

La chambre de Paulette. Tous les meubles sont couverts de cartons, de robes, de jupons, etc. Une grande malle très élégante est ouverte dans un coin.

Paulette.

Plusieurs amies.

Paulette, *S'asseyant sur son lit.* — Ouf! je suis fatiguée!... C'est ennuyeux, les préparatifs de départ!... Autrefois, on comprenait bien mieux le confortable...

Une amie. — Oh!

Paulette. — Au point de vue du mariage, s'entend; on restait tranquillement chez soi à se reposer... C'est une si drôle d'idée de se mettre en route comme des vagabonds...

— Mais il doit être bien plus ennuyeux encore de rester là... à se faire examiner par tout

le monde... Car enfin c'est un instant... intimidant...

Paulette. — Bah ! ça m'est bien égal !

— Comment ! Est-ce que tu n'appréhendes pas du tout le... le premier tête-à-tête ?...

Paulette. — Eh non ! Que veux-tu que j'appréhende ?... Je ne suis pas bossue, mes dents et mes cheveux sont à moi ; je n'ai ni tournure, ni faux... quoi que ce soit et, après tout, je ne suis pas la première à qui il arrive... ce qui doit m'arriver...

— Précisément... voilà ! Le sais-tu bien... ce qui doit t'arriver ?

Paulette, *qui veut répondre évasivement.* — Mais... je le sais... vaguement.

L'amie, *désappointée.* — Ah ! vaguement... seulement ? (*Elle jette un coup d'œil furtif sur une amie mariée, qui paraît absorbée dans la contemplation du chapeau de voyage de Paulette.*)

L'amie mariée. — Je vous gêne... je m'en vais.

Toutes. — Mais non... mais non... au contraire.

L'amie mariée, *se levant.* — Cet « au contraire » est menaçant... Vous allez me demander des... révélations... D'ailleurs, il y a plus d'une heure que je suis ici... (*Elle serre la main à Paulette et s'échappe.*)

— Pourquoi se sauve-t-elle ainsi ? Elle aurait bien pu nous renseigner, elle !...

Paulette. — Elle respecte le secret professionnel!

— Et toi?

Paulette. — Moi!... Oh! mais, moi, je n'ai pas encore prêté serment...

— Ah! alors... dis-nous...?

Paulette, *absolument décidée à ne rien dire.* — Mais je n'en sais pas plus que vous...

— Et quand tu sauras, tu deviendras une mystérieuse comme les autres

Paulette. — Probablement.

— Enfin... tu peux bien nous dire... à quoi tu t'attends?

Paulette — A tout.

— Mais encore... explique-toi? Ce n'est pas répondre, cela!...

Paulette. — Mais je ne sais pas... et d'ailleurs, ces... choses-là, doivent être plus faciles à faire qu'à dire...

— Voulez-vous mon avis là-dessus? Eh bien, je suis convaincue que si on savait absolument, mais là, absolument ce que c'est, la moitié des femmes ne se marieraient pas...

— Oh! c'est donc affreux?

— Je n'en sais rien, mais je m'imagine ça... D'abord, on couche dans le même lit... pour commencer, et, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il y a très peu de gens avec lesquels je voudrais coucher.

PAULETTE. — . . . .

L'AUTRE AMIE, *cherchant à se rendre compte.* — Oui... peut-être! .. Et pourtant... Mais ce doit être très gênant, par exemple! Ainsi, moi, j'aime à me coucher en biais; je mets ma tête à droite, mes jambes à gauche... et il me serait impossible de dormir autrement... Du reste, il y a beaucoup de gens mariés qui ont chacun leur chambre... Donc, le mariage ne consiste pas uniquement en cette... obligation...

— Oh! quant à ça, non! Moi, je l'ai bien vu dans les livres... et au théâtre... Ainsi, au théâtre, on devient la maîtresse de quelqu'un en cinq minutes... et même moins... et, être la maîtresse de quelqu'un, c'est la même chose qu'être sa femme: donc...

PAULETTE, *protestant.* — Mais...

— Oh! absolument la même chose. Pas plus tard qu'hier, papa l'a encore dit, en parlant de madame d'Esprycour et de M. de Beylair: « Il y a quinze ans qu'elle est sa maîtresse, a crié papa, c'est exactement comme s'ils étaient mariés. »

PAULETTE. — C'est cependant moins... correct.

— Je ne dis pas le contraire, je n'ai parlé de ça que pour prouver qu'être la maîtresse est la même chose qu'être la femme... et qu'on devient la maîtresse très vite...

— Mais si ton père disait qu'il y a quinze ans de cela, ce n'est pas déjà si vite...

— Mais non, c'est autre chose que je veux vous citer. Tenez, il y a deux ans, quand nous étions chez ma tante de Kerséver, à l'automne, on s'ennuyait beaucoup... surtout le soir! On ne savait que faire pour se distraire! Un jour, mon oncle, qui était allé à Nantes faire des courses, apprend qu'il y a au théâtre une représentation superbe... une troupe de passage, c'était, je crois, madame Favart... et il rentre en annonçant qu'il a pris une loge. « Est-ce convenable pour Georgette? demande maman. — Eh! sans doute, elle a seize ans, Georgette, elle peut encore tout voir, elle ne comprend rien! — Mais enfin, dit maman, qu'est-ce qu'on joue? — *Paul Forestier* et *Julie*. — *Julie?* de qui, *Julie?* — Mais d'Octave Feuillet. — Oh! alors, dit maman, si c'est de Feuillet, on peut l'y conduire. » Et nous arrivons. Eh bien, on ne pouvait pas m'y conduire du tout... Julie devient tout de suite la maîtresse d'un ami de son mari...

— Sur le théâtre?...

— Mais non, dans la forêt, pendant l'entr'acte, à cheval...

— Ah!

— Et dans l'autre pièce, donc! C'était bien pire encore!...

— On voyait quelque chose...

— Non, mais Léa raconte à Paul, dont elle a été la maîtresse avant, comment elle est devenue la maîtresse de l'autre pendant que le plus ancien se mariait... C'est arrivé en lui faisant une visite... Elle raconte tout ça en vers, mais j'ai très bien compris tout de même, et vous voyez bien, d'après ça, qu'il n'y a pas besoin de tant de préparatifs et que ça doit être très simple...

Paulette. — C'est ce que je pense.

— Il doit pourtant se passer des choses bien étranges, car, ce jour-là, les parents ont de drôles de figures... Il y en a même qui pleurent...

— Mais d'un autre côté on dit que c'est le plus beau jour de la vie ?

Paulette, *souriante.* — Après-demain, à cette heure-ci, je saurai ce qui en est... probablement.

— Oh ! que je voudrais être à ta place !

— Tiens ! alors, ça ne te paraît donc pas si redoutable ?...

— Si... mais c'est la curiosité...

— Je parie que, dès qu'ils seront seuls, M. d'Alaly va embrasser Paulette...

Paulette, *riant.* — Je le parie aussi.

— Et tu te laisseras faire ?

Paulette. — Oui, dès que je me serai rendue maîtresse de la situation.

— Oh !... pas avant ?

Paulette, *résolument.* — Non, pas avant. Il

m'a déjà embrassée en cachette, monsieur mon futur mari... et j'ai bien vu que ça lui faisait un drôle d'effet... Oui... ses yeux brillaient... ses lèvres tremblaient... il frissonnait...

— Et toi?

PAULETTE. — Moi... Quoi, moi

— Quel effet cela te faisait-il?

PAULETTE. — Aucun. Cela ne m'était pas désagréable... mais ça ne m'impressionnait nullement, tandis que lui!... Ah! il était fou!... Oui... positivement... L'autre jour, il m'a mordu le coin de l'oreille en m'embrassant... Ah! mais, bien mordu... ça saignait presque...

L'AMIE, *effarée*. — Oh! tu as eu peur?

PAULETTE. — Pas du tout, et si, à ce moment-là, je lui avais dit qu'en sautant par la fenêtre, il m'embrasserait encore en remontant, il aurait sauté sans hésiter...

L'AMIE, *avec admiration*. — C'est beau l'amour!...

PAULETTE. — L'amour! Il s'agit bien d'amour!

— Comment... ce n'est pas ça l'amour?

PAULETTE. — Eh! non... C'est tout simplement... (*S'arrêtant brusquement.*) Je ne sais pas ce que c'est.

— Ah!

— Enfin, selon toi, quelle espèce de... d'acte est le mariage?

Paulette. — Mais c'est un acte... religieux... et civil...

— Et pas physique?

Paulette. — Nous nous écartons de la question.

— Au contraire; car, qu'est-ce qui nous préoccupe? Ce n'est pas de savoir comment se passe le mariage à la mairie, n'est-ce pas?... nous avons toutes vu cela; ni à l'église, nous le savons par cœur... Ce qui nous préoccupe, c'est... c'est la suite...

Paulette, *innocemment.* — Quelle suite?

— Tu sais bien...

— Oui, le reste...

Paulette. — En quoi puis-je en savoir là-dessus plus que vous?...

— Ta mère a dû te dire... te...

Paulette, *riant.* — Maman?... Ah bien, oui!

— Mais cela se fait toujours... on avertit...

— C'est vrai, mais la veille seulement... Ainsi, moi, il y a six mois, j'ai fait semblant d'accepter M. de X... qui voulait m'épouser... Je pensais: « On me dira... on m'expliquera... enfin je saurai... et cela me servira peut-être à choisir pour tout de bon! » Alors, il a fait sa cour consciencieusement, ce pauvre garçon! et puis, un beau jour, j'ai dit à maman. « Maman, je voudrais bien savoir en quoi consistent les devoirs du mariage?... » Et maman m'a répondu: « Mon enfant, c'est ton mari

qui se chargera de te les expliquer; tout ce que je puis te dire, c'est que tu dois te soumettre à « tout » ce qu'il te demandera. » C'était bien vague! J'ai été trouver papa, et je lui ai dit : « Je voudrais pourtant bien, avant de me marier, connaître mes nouveaux devoirs? » Et papa : « Ta mère te dira ça la veille de la cérémonie, si elle le juge à propos; car, pour ma part, je trouve que toute explication est absolument superflue. »

— Eh bien?

— Eh bien, comme je ne pouvais pas tenir jusqu'à la veille ce malheureux M. de X... sur la sellette, je me suis décidée à le refuser.

— Et tu n'as rien su?

— Dame. non!... mais je me doute bien un peu...

— Et tu as peur?

— Énormément!... Je crois que j'aimerais mieux me faire arracher une dent!...

— Oh! une dent!... ça ne repousse pas!

— Et puis, ce qu'il y a de gentil dans le mariage, ce sont les enfants!

Paulette. — Plus tard, plus tard... quand on a bien usé des autres distractions...

— Et d'ailleurs, une femme peut presque avoir des enfants à elle toute seule.

Paulette. — Oh!

— Oui, il ne doit pas s'en falloir beaucoup!...

Quand Gilberte a eu son dernier enfant, maman n'était pas contente ; elle était même furieuse, maman, et elle disait à mon beau-frère : « Quatre enfants en cinq ans, c'est honteux, ma parole ! » Et Paul répondait doucement : « Ne vous fâchez pas, ils sont si beaux, et c'est si gentil les nombreuses familles ! » Et maman, de plus en plus furieuse : « Vous en parlez bien à votre aise ! Pour la peine que ça vous donne à faire ! » D'où je conclus...

— Ça doit être vrai. Ainsi, moi, j'ai deux serines dans une cage, des hollandaises admirables : eh bien, elles pondent tous les jours ; seulement les œufs sont vides.

— Cela ne doit pourtant pas être désagréable...

Paulette. — Quoi ?

— Le mariage.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— Mais d'abord, le désir que toutes les jeunes filles ont de se marier ; ensuite, j'entends à chaque instant dire : Madame une telle est la maîtresse de monsieur un tel, et comme la maîtresse ou la femme, c'est pareil...

Paulette. — Tu y tiens ?

— Pareil devant Dieu...

— Oh ! ! !

Tout le monde proteste.

— Pareil devant la nature, si vous aimez mieux... Donc, c'est que cet... acte... n'a rien de

pénible, puisqu'il y a des gens qui l'accomplissent sans y être obligés, et au risque même de s'entendre blâmer ou de se voir faire des têtes...

— Sans doute... Moi, je voudrais bien savoir « au juste » ce que c'est qu'une « vierge. »

— C'est quand on n'est pas mariée.

— Mais la Sainte-Vierge, cependant, elle avait épousé saint Joseph.

— Eh bien, oui, mais c'est justement parce qu'elle est la Sainte-Vierge tout de même..., que saint Joseph a mérité d'être saint Joseph.

Paulette. — Qu'est-ce que tout ça peut vous faire ?

— Comment! ce que ça nous fait? mais ça nous intéresse prodigieusement.

— Et moi, je vous dirai qu'excepté dans l'Histoire sainte, c'est un cas deséparation.

— Quoi ?

— De rester vierge. J'ai vu une fois, dans le journal, un procès comme ça. La famille de la femme poursuivait le mari.

— Oh! que c'est bizarre!

— Comment est-il possible qu'en réunissant toutes nos imaginations, nous ne découvrions pas la vérité? Comment, Paulette, tu n'es pas intriguée, pas inquiète ?

Paulette. — Pas du tout.

— Après... tu nous diras, au moins!...

— Paulette, *mollement.* — Mais oui, mais oui...

— Tu nous le jures ?

Elles ne quittent Paulette qu'après lui avoir fait promettre solennellement qu'elle leur « écrira » tout ce qu'elles désirent savoir.

V

PENDANT LA MESSE

À Saint-Augustin Midi. Beaucoup de monde. Jolies toilettes. L'église est très parée. Tapis, massifs de fleurs. On cause presque haut en attendant les mariés, et on se retourne pour voir les artistes dans la tribune de l'orgue.

Un groupe qui s'impatiente.

— C'est assommant d'attendre ainsi...

— Au lieu d'inviter pour midi, quand on n'a pas l'intention d'arriver plus tôt...

— On a toujours l'intention d'arriver à l'heure mais il y a un tas de choses qui retardent...

— Bah ! quoi donc ? Ils sont mariés à la mairie depuis avant-hier...

— Mais la toilette... l'émotion...

— L'émotion? Avec ça que les d'Hautretan sont des gens à émotion ! la mère est un glaçon, le père un joyeux compagnon qui...

— Eh! eh! ces aimables viveurs ont quelquefois leurs heures d'attendrissement...

— Je crois que les voilà!

— Enfin!... Non... C'est madame de Salamanca!

— Vous rêvez...

— Mais du tout. Voyez...

— C'est ma foi vrai!... Que diable vient-elle faire ici? Il est impossible qu'elle soit invitée...

— En effet, ce serait étrange... Elle continue à affectionner les toilettes claires et à prendre des airs de petite folle... Ah! cette fois les voici! Non!... pas encore!

Le notaire de la famille, *à sa femme, jolie et très élégante.* — Ils n'arrivent pas... J'aurais eu le temps d'aller chez les de Vieilleroche.

— Je vous le disais... Vous avez toujours peur d'être en retard...

— Je ne me serais jamais consolé de manquer l'entrée de cette jolie Paulette...

— Vous préférez manquer la sortie du père Vieilleroche?...

— Il sera bien temps d'y aller après la messe... Il n'est pas tellement mal, ce bonhomme, qu'il ne puisse attendre un instant...

— Il ne demande probablement pas mieux, lui!

— Si j'y allais?...

— Restez donc tranquille, il est probablement mort maintenant...

L'orgue joue la marche du *Prophète*. Entrée des mariés.

Paulette d'Hautretan. — Robe de moire blanche très simple. Fleur d'oranger naturelle. Voile de vieux point d'Argentan. Elle est rose et fraîche comme toujours.

Monsieur d'Hautretan lui donne le bras. — Habit noir, cravate blanche. Air extrêmement jeune.

Monsieur d'Alaly. — Habit noir, cravate blanche, gardenia et muguet à la boutonnière. Air assez ennuyé et très fatigué.

Sa mère. — Air dur et austère. A été excessivement jolie.

Madame d'Hautretan. — Physionomie bouleversée.

Parents, amis du marié, amies de la mariée, vieux généraux, petits-cousins, petites-cousines, etc.

Le tout s'avançant par couples, généralement mal assortis. Nombreux chuchotements parmi les invités.

— Elle est ravissante !

— Qui ça?

— La mariée, parbleu !

— Oui, mais trop d'aplomb !

— Allons donc ! les jeunes filles qui baissent le nez sont passées de mode; n'en faut plus; d'ailleurs à quoi bon? Ça ne fourre plus personne dedans, ainsi...

— Oh ! cependant un air modeste...

— Qui est-ce qui a un air modeste, ce jour-là?... Celles qui ont eu... un accident...

— Oh !

— Ou tout au moins une aventure...

— Vous exagérez.

— Nullement. Une fille qui n'a rien à se repro-

cher ne marche pas la tête basse le jour de son mariage...

— La mère du marié a l'air encore plus méchant qu'à l'ordinaire...

— C'est plein de promesses pour la jeune femme...

— Elle ne pardonnera jamais à sa belle-fille d'être jolie...

— Elle a pourtant dû renoncer à...

— A rien du tout...

— Mais que diable, Joseph a trente - six ans au moins... elle a par conséquent...

— Eh bien, elle a cinquante-deux ans...

— En admettant qu'elle se soit mariée terriblement jeune, alors?...

— Eh! mon ami, toutes les femmes qui ont des fils de trente-six ans se sont mariées à quinze ans... jamais plus tard...

— On dit qu'elle a eu une jeunesse mouvementée...

— En la voyant, on ne le croirait pas...

— Possible! mais il y a une jolie collection de gens qui en sont sûrs.

Paulette, *s'avançant majestueusement sur un air de marche, et voyant parfaitement ce qui se passe autour d'elle.* — Je sens à son balancement, que ma traîne doit faire très bon effet... Je suis sûre qu'elle ondule en grosses vagues... C'est si

laid une traîne qui s'épate bêtement... Comme on me regarde!... On croirait que tous ceux qui sont ici ne m'ont jamais vue... Est-ce que je suis laide? Ce blanc... c'est sec le jour!... Mais j'ai une frimousse à laquelle tout va... Voilà l'avantage de ne pas avoir de lignes... Avec des lignes on se croit obligée d'adopter un type... de se faire une tête... On est Marie-Antoinette, Charlotte Corday, la princesse de Lamballe ou la reine de Navarre... A la longue ça devient très fatigant... pour soi d'abord probablement, et surtout pour les autres!... M. d'Alaly est tout pâle, ce matin... Pourvu qu'il n'aille pas être malade en route!... Tiens! M. de Dourgar qui me jette un coup d'œil navré... il veut me la faire à la douleur... En voilà un qui ne connaît pas Paulette! Comme si je ne me rendais pas compte qu'après avoir guigné ma dot, qui lui plaisait fort et qui lui échappe, il a daigné s'apercevoir que ma petite personne ne lui déplaît pas non plus... et alors... il plante un premier jalon... C'est un garçon pratique... il ne perd pas de temps!...

On arrive aux prie-Dieu. Paulette et M. d'Alaly s'agenouillent sur les coussins de velours.

Le cardinal paraît et la messe commence.

« *Introïbo ad altare Dei.*

« *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.* »

MONSIEUR D'ALALY. — Il y a rudement longtemps

que ça ne m'était arrivé de m'en approcher... de l'autel... Je n'allais guère qu'à la sortie de la Madeleine... pour les jambes!... Je me sens un peu ému.. C'est bête, mais l'orgue me pince le creux de l'estomac... C'est un effet nerveux!... Est-elle assez jolie, ma Paulette!... Dire qu'en sortant d'ici, cet amour-là va être à moi, tout à moi, rien qu'à moi!... Ah! comme je vais veiller sur ce trésor!... (*Il se retourne légèrement et regarde les assistants.*) Ils sont là tous... au grand complet, s'égayant sur mon dos et projetant de me rendre ridicule le plus promptement possible... Ils se demandent si ils ont des chances à l'ouverture de la chasse, ou si je saurai rester maître de la situation jusqu'à l'hiver,... ils inclinent à penser qu'à l'ouverture il y aura déjà quelque chose à faire... Ah! souvent j'ai fait ma partie dans ces chœurs-là et je sais à quoi m'en tenir!... le plus triste, c'est que nos prévisions se réalisaient... presque toujours... Oh! mais je n'épouse pas une femme comme les autres, moi! Allons, bon! Clorinde qui est là, dans le coin du second pilier! Ah! c'est complet! Heureusement que Paulette est l'innocence même et ne connaît pas une seule cocotte!... madame d'Hautretan non plus!... Quant à d'Hautretan, il l'a déjà vue depuis longtemps, mais c'est sans inconvénient! Pour un beau-père délicieux, ça va être un beau-père délicieux!... et pas bégueule! C'est égal, elle

a manqué de tact, Clorinde! Je l'aurais crue discrète!... Madame de Flirt aussi est là... du côté de Paulette... Pauvre Paulette! elle ne se doute guère en ce moment des haines qui s'amoncellent autour de son front candide...

L'officiant. — « *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me.* »

Madame d'Alaly. — Oui, Seigneur, délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur... Je ne veux plus croire qu'en vous... n'aimer que vous... Donnez-moi cette force, ô mon Dieu! détachez mon corps des liens terrestres, afin qu'il n'arrête pas l'essor de mon âme qui aspire à s'envoler vers vous... Il me semble que Joseph regarde cette petite Paulette comme s'il en était amoureux... Il ne manquerait plus que ça! ce serait du propre! J'aurais élevé mon fils avec amour, travaillant à le rendre invulnérable, pour qu'il aille devenir amoureux, et de sa femme encore? Elle n'est pas jolie! Une figure chiffonnée, mais pas une beauté qui s'impose... heureusement! Ah! c'est qu'on les compte, ces beautés-là... Il y en a deux ou trois par siècle... Non, deux ou trois par règne... Pourquoi faut-il que quand on est si belle, on ne sache pas résister à l'attrait du plaisir?... C'est ça qui nous perd! Mon Dieu, fortifiez-moi! purifiez-moi!... (*Elle tressaille au son d'une voix de ténor qui part de*

la tribune entonnant le Kyrie, *et semble plongée dans une extase profonde.*)

Monsieur d'Alaly, *écoutant la voix.* — Quelle idée d'avoir demandé à cet animal-là de chanter!... Sa voix me crispe. Oh! il l'aura offert à maman, probablement pour la remercier de le recevoir...

Monsieur d'Hautretan, *se retournant pour voir qui chante le* Kyrie. — Quelle seringue que ce garçon-là! C'est dommage, car il est charmant... Aussi charmant que peut l'être un ténor. Il est vrai que comme il n'a pas de voix... Aïe! ça me fait mal de l'entendre chanter!... C'est douloureux et ça dépare la messe!

Paulette, *prosternée, la tête dans ses mains.* — V'lan! ça y est! X... chante... Madame d'Alaly n'y a pas tenu... il a fallu qu'elle le sorte, et madame de Salamanca qui est là aussi, pour le surveiller! Ah! c'est très drôle! Que de succès et quels succès! Pauvre garçon, j'espère pour lui que, en ce genre de... choses, sa valeur atteint le nombre des années; pour être juste, elle doit même le dépasser, car... Sapristi! ma belle-mère a pu être très belle, mais X... était à peine né, dans ce temps-là!

La demoiselle d'honneur. — Sept ans. Robe de velours rubis, ceinture de moire blanche, chaussettes de soie rubis, gainsborough de paille de riz à plumes blanches gants longs, souliers vernis attachés par une patte boutonnée, cheveux flottants.

— Quel bonheur! v'là l'évangile, on quêtera tout d' suite après!... ça va m' faire remuer!... J'ai la crampe, tout plein d' fourmis dans l'bout du pied droit. Pourvu qu'Philippe aille pas s'jeter par terre en quêtant!... Il me marchait tout l'temps sur les talons quand nous avons essayé devant l'armoire à glace. C'est maladroit, les garçons!... Ah! v'là l'suisse!

Le garçon d'honneur. — Dix ans. Costume bleu marin; grand col anglais; manchettes rabattues. Mollets superbes. Trop pommadé. Air gauche.

— Malheur! ça va être la quête! quelle scie! Est-ce qu'on va passer au milieu d'toutes ces queues-là... Giselle me fait un œil content... On dirait qu'ça l'amuse!... C'est bête, les petites filles!... ça comprend rien... Oh! c'est mes gants qui m'gênent... et j'ose pas ouvrir les doigts... Ça craquerait!...

Le suisse. — Tenue splendide, livrée écarlate, broderies d'or, gilet de satin blanc, bas de soie rose à coins d'or, poudré. Énorme bouquet blanc, flots de rubans de moire blanche, canne enrubannée et fleurie.

— Allons, bon! c'est des gosses qui quêtent!... c'est tannant, ça!... On peut pas seulement tourner l'œil, on voit rien du tout... La petite, ça ira encore, elle a l'air futé, mais l'gamin a bien l'air d'un emplâtre... Très chic, du reste, ce mariage-là, et y font bien les choses; y aura de l'os!...

Dans un groupe élégant.

— Paulette est très en beauté !...

— Pour ce qui l'attend, c'est dommage...

— Vous êtes sévère...

— Je suis juste, tout au plus !...

— Vous avez vu Clorinde ?

— Oui, j'entrais comme elle descendait de voiture...

— Oh ! montrez-la-moi donc, je voudrais tant la voir !

— C'est tout ce qu'il y a de plus facile, chère madame ; regardez au pied du deuxième pilier en partant du chœur, à droite...

— En toilette héliotrope ?

— Précisément, c'est du demi-deuil.

— Est-ce que ça lui fait du chagrin ?

— Ah ! bien, ouiche ! Il y a longtemps que...

— Elle a l'air comme il faut.

— Parbleu ! Il est convenu entre ces demoiselles qu'elles abandonnent complètement l'air canaille aux grandes dames, et vous voyez, Clorinde ne triche pas.

— Écoutez donc ; c'est gai, ce qu'on nous jou

— Quel est cet air ? Je ne connais que ça.

— Oh ! ne vous adressez pas à moi pour vous renseigner ; je ne reconnais, en fait d'air, que le chœur des conspirateurs de la *Fille de madame Angot*, et encore... il faut qu'il soit joliment bien

exécuté... Vous savez, le chœur... (*Il fredonne.*)

Quand on conspire,
Quand, sans frayeur,
On peut se dire, etc.

— Taisez-vous donc! tout le monde nous regarde!...

— Oh! croyez-vous?

— Dieu, que c'est agaçant de ne pas trouver ce qu'on cherche!

— Judic est à la tribune; est-ce qu'elle va chanter?...

— Je ne vois pas trop, en fait de musique religieuse, ce que...

— J'y suis!

— Où?

— J'ai trouvé! L'air qu'on joue, c'est le menuet du *Petit-Duc*.

— Il est bien gentil, le petit-duc!... il ne ressemble pas à son père, c'est tout à fait un autre genre, mais il est gentil tout de même!...

— Qui donc entonne le *Salutaris*?

— C'est X...!

— Encore! Ah çà! c'est indécent!

— Je ne comprends pas que Joseph ne s'oppose pas à...

— Lui! il ne s'en doute pas...

— Et l'autre vieille qui est là aussi !

— Elles finiront un jour par se manger...

O salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium;
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium....

PAULETTE, *la tête inclinée.* — Clorinde est là... Je viens de la voir quand nous nous sommes levés pour les anneaux... Est-ce que...? Bah! de quoi vais-je m'occuper là?... Mon Dieu, faites que mon mariage tourne bien... Ça ne dépend que de vous, mon Dieu! C'est vraiment grand et beau, cette cérémonie!... L'orgue, les chants, le soleil, les fleurs... Je me sens empoignée, moi!... J'ai mal aux nerfs... horriblement mal aux nerfs...

MONSIEUR D'ALALY, *le regard perdu.* — Mon Dieu, faites que Paulette m'aime et n'aime que moi, surtout! Je ne vous ai pas fatigué de demandes jusqu'à présent, mon Dieu: vous pouvez bien aujourd'hui accueillir favorablement cette petite requête... Ma femme est un bijou... je ne suis pas le seul à le trouver, elle sait aussi à quoi s'en tenir là-dessus, et elle a vingt ans! La situation n'est pas sans m'inspirer quelque crainte... vous m'avez si souvent rendu séduisant quand il ne le fallait pas, Mon Dieu! faites qu'à présent je le sois pour le bon motif et pour la plus grande gloire du

mieux compris de vos sacrements... Ah çà, je suis ému, j'ai envie de pleurer...

Monsieur d'Hautretan. — Mon Dieu, faites que mon gendre soit un meilleur mari que moi... que Clorinde, ou une autre, ne reprenne pas la corde; qu'il ne se fiche pas de trop grosses culottes, et que, de son côté, Paulette ne fasse pas de farces... Je sais bien que sa mère est une sainte et que son exemple... mais c'est à moi qu'elle ressemble et... du diable si je sais ce que j'éprouve... je suis tout bête... Ils ont beau nous jouer de la musique folâtre... Cette cérémonie m'émeut! positivement elle m'émeut! c'est plus fort que moi...

Madame d'Hautretan, *sanglotant.* — Mon Dieu, éloignez de ma Paulette tout chagrin, ou au moins toute grande douleur. Faites-la honnête femme et bonne mère. Vous lui avez donné l'intelligence et la beauté; donnez-lui le bonheur. Faites, ô mon Dieu, qu'elle soit aimée de son mari comme elle mérite de l'être et qu'en retour de cet amour elle lui consacre toute sa vie... éloignez d'elle les tentations trop fréquentes; je la connais, elle ne résisterait pas...

Clorinde, *modestement inclinée.* — Depuis six mois, je me demandais comment je me débarrasserais de lui; il m'annonce son mariage. Je place « la scène à faire, » comme dirait Sarcey. Bénéfice net : cent mille francs! C'est ça, la veine!

Philippe et Giselle, quêtant.

— Fais donc attention ! tu me marches tout l' temps sur les talons !

— C'est toi qui m' recules sur les pointes...

— Qu'est-ce que tu as donc à tes gants ?... ils sont tout gras !...

— J' sais pas... rien... à moins que je m' sois p't'être un peu gratté la tête.

— Tiens ! tu viens encore de marcher sur la robe d'une dame !

— Mais depuis qu' nous quêtons, je n' marche que sur ça...

— Imbécile !

— Répète un peu et j' te lâche !

— Si tu m' lâches, j' crie ! Je l' dirai à m'sieu l'abbé, va ! pour qu'y t' gronde...

— Et moi à miss, qu' je l' dirai : et tu seras privée d' dessert, et comme y a justement beaucoup d' bonnes choses ce soir, et qu' t'es gourmande...

— Ben, fais ça, et puis tu verras !..

— Quoi qu' je verrai ? quoi ?

Groupe d'amis du marié.

— A-t-il une veine, cet animal de Joseph !

— Un bouton de rose et quinze cent mille francs.

— C'est trop pour lui, il ne sera pas à la hauteur.

— Je le crains.

— Et moi je l'espère.

— Est-ce que la mariée est fille unique?...

— Mais non, il y a encore la petite crapaude qui quête...

— Ah bah! elle est rudement jolie, cette petite!...

— Elle le sera surtout!

— Regardez-moi ces mines. Un moucheron grand comme la main, et ça veut déjà plaire!

— Ce sera la joie du vingtième siècle! Quelle différence avec le moutard! A-t-il l'air assez bête...

— Voilà la meilleure preuve de la supériorité de la femme sur l'homme, elle se tire toujours bien de toutes les situations difficiles.

— Dame, elle a le rôle passif.

Amies de la mariée.

— Je ne le trouve pas joli, moi, le mari de Paulette!

— Il n'est pas joli, mais il a l'air distingué.

— Bah! quand on est pâle et qu'on n'a pas beaucoup de cheveux, on a toujours l'air distingué.

— Qui donc est cette dame en robe mauve, là, à droite?

— Je ne sais pas... J'ai idée que c'est une cocotte.

— Oh!

— Mais oui; il ne vivait que là-dedans, M. d'Alaly.

— Ah bien! par exemple! si mon mari s'avisait

d'amener des cocottes à son mariage, il me payerait ça.

— Qu'est-ce que tu lui ferais?

— Je ne sais pas trop, mais je trouverais bien quelque chose.

— Moi, je crois qu'il ne faut jamais avoir l'air de s'apercevoir de ça.

— Ça dépend des tempéraments. Moi, je ne pourrais pas ne pas m'apercevoir.

— Bah! on croit ça et puis on s'y fait! Au contraire, ce doit même être très commode!

« *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus sanctus!* »

L'officiant, *très énervé.* — Je parie qu'il est une heure!... Il y a de quoi avoir une gastrite de faire ce métier-là... Quand j'aurai assez de bibelots pour encombrer mon cabinet, j'enverrai promener les grands mariages avec joie!... On reçoit de jolies sommes, mais c'est tuant, à la fin!... C'est ce vieux prêtre qui a élevé le jeune homme, qui a tout retardé avec son discours... il a été d'un filandreux... Il ne savait plus où il en était. J'avais envie de le remettre à flot... Malheureusement ça ne se fait pas... Ça les blesse. C'est comme quand, à la chasse, on appuie le coup de fusil d'un maladroit: il ne vous en sait aucun gré... Très jolie, la mariée.. et lui bien fané... Je parie qu'avant un an, le directeur de la petite en entendra de drôles..

Dans un groupe élégant.

— Comment! on chante le *Domino noir*, à présent!...

— Vous rêvez.

— Du tout.., écoutez... *Heureux qui ne respire*... Entendez-vous?

— J'entends bien *Heureux qui ne respire*, mais je ne crois pas que ce soit le *Domino*...

— C'est de mauvais goût, tous ces chanteurs... l'Opéra, l'Opéra-Comique; il manque Granier et Théo...

— Et Léa d'Asco...

— Il fallait bien rassembler un grand nombre d'artistes pour pouvoir y glisser X...

— Le ténor de la mère d'Alaly!... C'est vrai, je ne pensais plus à lui!...

— Elle doit être furieuse, la mère d'Alaly, aucun prince n'est venu...

— C'est que M. d'Hautretan est très bonapartiste... et vous comprenez...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait?...

— Au contraire, Paulette est une jolie recrue pour le parti.

— Et il en a besoin. Les femmes parlementaires peuvent posséder de grandes qualités, mais elles manquent de charme et de chic...

— Allez-vous à la sacristie?

— Naturellement, il faut bien qu'on me voie.

Bousculade. Tout le monde se précipite à la fois dans la sacristie.

Paulette a repris son teint reposé et sa physionomie souriante.

M. d'Alaly a l'air de plus en plus ennuyé. Il répond distraitement aux compliments et mollement aux poignées de main; il lui tarde d'être seul avec Paulette.

Madame d'Alaly est navrée : X... a fait un déplorable couac, et Monseigneur, non seulement n'est pas venu, mais ne s'est pas fait représenter.

Madame d'Hautretan regarde mélancoliquement Paulette.

Seul M. d'Hautretan est radieux. Enfin, c'est fait! Il va donc pouvoir retourner paisiblement à son cercle!

A la sortie, Paulette et M. d'Alaly montent tous deux dans leur coupé.

Après un instant d'éloquent silence, M. d'Alaly prend la main de Paulette et la baise chaleureusement.

Paulette, *scandalisée.* — Oh! Il y a du monde dans la rue!... Voyons!...

— Mais...

Paulette, *simplement.* — Autant baisser les stores tout de suite, alors!

M. d'Alaly, d'abord stupéfait de cette réponse,

reprend bientôt possession de lui-même et retrouve le fil du discours préparé.

— Vous êtes si jolie, ma Paulette adorée, si jeune, si candide... Ah ! comme je vais vous aimer, vous respecter !...

— Me respecter ! je suis bien jeune encore pour être respectée.

— Je veux, ma Paulette, vous faire comprendre combien l'amour que vous m'inspirez est différent...

— De celui que vous éprouviez pour la dame héliotrope qui était là tout à l'heure... Est-ce cela ?

M. d'Alaly reste frappé de stupeur. Sa femme est-elle moins innocente qu'il ne l'a supposé !

VI

VOYAGE DE NOCES

Dans un coupé de l'express de Strasbourg.
PAULETTE.
MONSIEUR D'ALALY.
Plaids, valises, nécessaires, etc., etc.
Un gros bouquet de lilas blanc.

Le train s'ébranle lentement et sort de la gare.

PAULETTE semble très occupée à arranger des bibelots dans un petit sac de cuir du Levant chiffré d'argent.

MONSIEUR D'ALALY s'approche autant que la séparation des places le lui permet.

Paulette le regarde.

MONSIEUR D'ALALY, *tendrement.* — Enfin nous voilà seuls, ma Paulette adorée !... Ah ! que je suis heureux !... Et vous ? êtes-vous un peu heureuse aussi ?

PAULETTE, *tranquillement.* — Sans doute, sans doute...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous voilà donc à moi!... Je puis vous adorer et vous le dire!... Ah! regardez-moi ainsi... encore... encore... toujours!... Ah! que j'aime vos grands yeux naïfs!... (*Il va pour l'embrasser sur les yeux et se trouve arrêté par le grand chapeau; il recule en se frottant l'œil.*)

PAULETTE, *riant.* — Ah! mon Dieu... mon chapeau vous a éborgné? Pas encourageants, hein! ces chapeaux-là? (*Elle rit.*)

MONSIEUR D'ALALY, *cherchant à rire aussi.* — C'est vrai... Dites-moi?... est-ce que vous tenez à le conserver, ce chapeau?

PAULETTE, *ôtant son chapeau.* — Pas du tout.

MONSIEUR D'ALALY, *s'agenouillant devant elle.* — Que vous êtes fraîche et pure, ma Paulette!... (*Extase.*) Et vous, m'aimez-vous un peu?

PAULETTE. — Mais oui, Monsieur...

MONSIEUR D'ALALY, *suppliant.* — Comment! vous m'appelez « Monsieur », encore!... J'espérais pourtant... je me croyais en droit d'espérer...

PAULETTE. — Ah bien! puisque vous me parlez de ça, je vais vous dire quelque chose qui... mais promettez-moi que ça ne vous fâchera pas.

MONSIEUR D'ALALY, *l'embrassant.* — Je le jure... Je jure tout ce que vous voudrez, et, pourvu que vous consentiez à m'appeler Joseph...

PAULETTE, *hésitante.* — Voilà justement le chiendent!...

MONSIEUR D'ALALY, *surpris.* — Le chiendent?..

PAULETTE, *résolument.* — Oui, je ne veux pas vous appeler Joseph, parce que c'est un nom ridicule... Il faut en changer...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais... je ne vois pas ce que Joseph a de ridicule...

PAULETTE. — Vous ne le voyez pas... Vraiment? Eh bien, tant pis pour vous!...

MONSIEUR D'ALALY. — Si je m'appelais Gontran, ou Arthur, ou Agénor... je comprendrais votre répugnance à me nommer ainsi; mais Joseph, c'est un nom simple, sans prétentions... un nom comme Paulette...

PAULETTE, *vivement.* — Je suis bien sûre, Monsieur, que s'il y a une sainte Paulette, elle n'est pas connue par une histoire grotesque... qu'elle n'a pas refusé obstinément les hommages qu'on lui offrait...

MONSIEUR D'ALALY, *très étonné.* — Ah! et elle serait sainte Paulette... tout de même?

PAULETTE. — Enfin, vous conviendrez bien que ce nom de Joseph est fâcheux... Moi d'abord, il m'impressionne odieusement... ça sert de comparaison; on dit: « Il fait son Joseph! »

MONSIEUR D'ALALY. - On le dit. on le dit... ça dépend où..

Paulette. — Je sens que je ne pourrais pas aimer quelqu'un qui s'appelle Joseph !...

Monsieur d'Alaly, *à lui-même.* — Alors il n'y a encore rien de fait, puisqu'elle parle au conditionnel... Diable !...

Paulette, *s'appuyant contre lui, câline.* — Dites-moi que vous changerez de nom... Qu'est-ce que ça peut vous faire ?... vous avez bien un autre nom que celui-là...

Monsieur d'Alaly. — Je m'appelle Antoine.

Paulette. — Allons, bon ! encore une histoire analogue ! Encore un qui a résisté à la tentation !... C'est jouer de malheur !

Monsieur d'Alaly, *légèrement agacé.* — Mais, sans cela, ce ne serait pas un saint !

Paulette. — Allons donc ! tous les saints n'étaient pas des imbéciles !

Monsieur d'Alaly, *narquois.* — Alors, selon vous, saint Antoine a eu tort de se refuser à...

Paulette. — Je n'ai pas à juger la conduite de saint Antoine, ce nom est déplaisant, voilà tout ! Vous n'en avez plus d'autres ?

Monsieur d'Alaly. — Je m'appelle Marie-Joseph-Antoine. Vous n'allez pas m'appeler Marie, n'est-ce pas ?

Paulette, *sèchement.* Non, mais je ne vous appellerai d'aucun des trois...

Monsieur d'Alaly, *cherchant à tourner la dis-*

cussion en plaisanterie. — Peste ! vous êtes difficile à contenter ; quand vous aurez des bébés, il faudra choisir soigneusement leurs noms, afin que, plus tard, ils ne se trouvent pas dans la situation où je suis pour l'instant...

PAULETTE. — Si vous débutez ainsi... rien ne presse...

MONSIEUR D'ALALY. — Hein?

PAULETTE. — A quelle heure arriverons-nous à Strasbourg ?

MONSIEUR D'ALALY, *redevenant tendre.* — Nous n'allons pas jusqu'à Strasbourg, ma Paulette...

PAULETTE. — Comment?

MONSIEUR D'ALALY, *lui passant un bras autour de la taille.* — Non... nous descendrons à Châlons, où nous devrons être à neuf heures.

PAULETTE. — Voilà une idée! Moi, je préférais aller à Bâle tout d'une traite ; on a dit que cela ne se pouvait pas et il a été convenu qu'on s'arrêterait à Strasbourg. C'est encore changé?...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais on n'arrive à Strasbourg qu'à quatre heures du matin...

PAULETTE. — Eh bien, qu'est-ce que ça fait?...

MONSIEUR D'ALALY. — Cela fait... Votre mère a craint...

PAULETTE. — Maman ! Ah ! je suis bien sûre que ce n'est pas maman...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais... moi aussi... je dé-

sirais ne pas vous fatiguer par un trop long voyage, et je...

Paulette. — Ah! ouiche! Si vous croyez que je ne sais pas la vraie raison!...

Monsieur d'Alaly. — . . . .

Paulette. — Vous êtes collé sous bande, hein?

Monsieur d'Alaly, *saisi*. — « Collé sous bande! »

Paulette. — Pardon... Maman me gronde toujours pour mon langage!... Mais j'ai beau me surveiller... ça m'échappe!...

Monsieur d'Alaly, *sérieux*. — En effet, il faut tâcher d'éviter ces locutions... malsonnantes qui... Embrassez-moi, ça vaudra mieux?

Paulette, *à elle-même*. — Il est embêtant...

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est pas vous qui embrassez, vous vous laissez faire; est-ce que vous ne voulez pas m'embrasser, Paulette?

Paulette. — Mais si. (*A elle-même.*) Il a la peau très douce. (*Haut.*) Prenez garde de vous asseoir sur mon chapeau, il faut mieux le mettre dans le filet... (*M. d'Alaly prend le chapeau qui est informe.*) Ah! c'est fait! Il est aplati et les fleurs se sont écrasées en faisant des taches de verdure...

Monsieur d'Alaly. — Nous en achèterons un autre en route.

Paulette. — A Châlons! Il sera joli!

MONSIEUR D'ALALY. — Vous le rendrez joli, si laid qu'il puisse être: un rien vous pare...

PAULETTE. — Vous trouvez? Moi pas. Et à ce propos, voulez-vous que nous nous occupions un peu de mon budget de toilette?

MONSIEUR D'ALALY, *douloureusement.* — Oh! vous voulez qu'en ce moment...?

PAULETTE. — Pourquoi pas? nous en serons débarrassés.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous savez bien que vous aurez ce que vous voudrez, vous devez être très raisonnable et je...

PAULETTE. — Eh bien, non, là! j'aime mieux vous dire tout de suite que je ne suis pas raisonnable du tout; je veux une pension...

MONSIEUR D'ALALY. — C'est bien ainsi que je l'entends, et je pense que vingt-cinq mille francs..

PAULETTE. — C'est pour blaguer, n'est-ce pas?

MONSIEUR D'ALALY, *inquiet.* — Pour blaguer?...

PAULETTE. — Oui, que vous m'offrez une pension dérisoire...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais, ma chère enfant, c'est votre mère, elle-même, qui a fixé ce chiffre, le trouvant plus que suffisant...

PAULETTE. — Maman !...

MONSIEUR D'ALALY. — Oui, votre mère qui, beaucoup plus riche que nous ne le sommes en ce mo-

ment, se contentait de dix mille francs lorsqu'elle avait votre âge.

PAULETTE. — Mais on ne faisait pas les amours de choses qu'on fait maintenant, et qui coûtent des prix fous!... Et puis, elle n'y entend rien, maman!... On était vertueux du temps de maman! alors on n'avait pas besoin de tout ça!

MONSIEUR D'ALALY, *de plus en plus inquiet.* — Ah!

PAULETTE. — Je vous demande pardon de me rebiffer comme ça, mais c'est que... Voyons, cela vous ennuierait pourtant si, au bout de l'année, pour payer ma couturière, j'étais obligée de lessiver mes bijoux.

MONSIEUR D'ALALY. — Oh!...

PAULETTE, *sans remarquer sa surprise.* — Ah! c'est que je me connais, voyez-vous, je sais bien que je ferais une bêtise dans ce cas-là.

MONSIEUR D'ALALY. — Je pensais que vingt-cinq mille francs pour une toute jeune femme sortant peu..

PAULETTE, *bondissant.* — Vous avez dit?

MONSIEUR D'ALALY. — Que vingt-cinq mille francs me paraissent suffisants pour la toilette d'une toute jeune femme...

PAULETTE, *achevant.* — Sortant peu?... Vous avez dit : « sortant peu ». Pourquoi avez-vous dit : « sortant peu » ?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais parce que mon inten-

tion n'était pas... quand on est nouvellement mariés... (*Voyant qu'il s'embarque mal.*) Au reste, nous ferons absolument ce que vous entendrez faire à cet égard...

Paulette. — Ah! je respire! à la bonne heure! (*Elle s'incline vers lui gentiment.*)

Monsieur d'Alaly, *l'embrassant.* — Chère petite!... (*A lui-même.*) Qu'est-ce qu'elle a encore à me demander? Ah! mais, ah! mais, ce n'est pas du tout ce que je croyais! (*Haut.*) Pardonnez-moi ma surprise, mais je vous ai si rarement rencontrée dans le monde que je m'imaginais que...

Paulette. — Que je ne l'aimais pas! Je l'adore! Seulement pas celui dans lequel nous allions! Les souvenirs de maman datent de 1846, et ses relations aussi, malheureusement! Alors, vous comprenez que ce n'est pas très drôle... Pas de bals gais, pas de parties de théâtre, pas de petits cinq heures...

Monsieur d'Alaly. — Vous aimez les petits cinq heures? Toutes vos amies mariées en ont?

Paulette. — Oui, pour les visites... banales.

Monsieur d'Alaly. — Ah! banales! Et pour les... autres?

Paulette. — Les autres?... On leur fixe une heure, de bonne heure : deux heures, par exemple...

Monsieur d'Alaly, *appuyant.* — Aux amies?...

Paulette. — Amies ou amis, peu importe.

Monsieur d'Alaly. — Pardon ! Mais vous ignorez, je crois, qu'il y a des maris, beaucoup de maris même, qui désirent que leurs femmes ne reçoivent pas de visites... isolées intentionnellement...

Paulette. — Si, je sais ça ; ceux-là sont en effet nombreux, car ce sont les imbéciles !

Monsieur d'Alaly. — Ah ! Et pourquoi ? voulez-vous m'expliquer pourquoi ?

Paulette. — Volontiers ! Lorsqu'on dit à une femme : « Je vous défends de recevoir M. X... à une heure qui n'est pas celle de tout le monde », elle ne le reçoit pas, si elle est soumise. Mais alors elle va le voir, et c'est le plus sûr moyen de hâter le dénouement... dénouement qui n'aurait probablement pas lieu, si le mari leur eût laissé le temps de se mieux connaître...

Monsieur d'Alaly, *complètement ahuri.* — Il y a un peu de vrai là dedans ; mais, dites-moi, Paulette, comment avez-vous appris tout cela ?...

Paulette, *simplement.* — Mon Dieu, quand je vois arriver quelque chose, je cherche à me rendre compte de la raison pour laquelle ça arrive... J'ai eu tort, peut-être, de vous dire ainsi ce que je pense ?

Monsieur d'Alaly. — Pas du tout. (*Résigné, à lui-même.*) J'aime autant savoir à quoi m'en tenir... Et puis, ma foi, elle est tellement jolie que je n'ai

pas le courage de lui en vouloir... et il ne faut pas l'ennuyer, l'effaroucher... Elle serait capable de m'envoyer promener... avant la lettre!... Pourvu qu'elle m'aime, mon Dieu!...

Paulette. — Vous ne dites plus rien; à quoi pensez-vous?

Monsieur d'Alaly. — A mon bonheur! Vous êtes si charmante... Cette petite taille si ronde... cette peau... Écoutez-moi, Paulette, nous augmenterons le budget de la toilette, mais vous me ferez une petite concession...

Paulette. — Laquelle?

Monsieur d'Alaly. — Vous vous contenterez d'une couturière. Vous ne vous ferez pas habiller par un homme, je trouve cela révoltant!

Paulette. — Ça, jamais! d'ailleurs, à mon avis, un tailleur n'est pas un homme!...

Monsieur d'Alaly. — Mais ce n'est pas une raison pour...

Paulette, *continuant.* — C'est un être sans sexe!...

Monsieur d'Alaly. — Oh! pourtant!...

Paulette. — Et puis, les couturiers donnent au contraire des conseils bien moins... malins que les couturières...

Monsieur d'Alaly. — Ah! vraiment, et pourquoi?

Paulette. — Parce qu'un homme s'entend mal,

si artiste qu'il puisse être, à mettre en lumière les parties... séductrices des clientes. Ce devrait être le contraire, n'est-ce pas? Un homme devrait mieux juger ce qui convient à une femme, puisqu'il est censé expérimenter par lui-même les effets produits... Eh bien, non! La femme a une si excessive intuition de la toilette, elle excelle tellement à faire ressortir les valeurs, à combiner des surprises, à préparer des révélations inattendues, que la moindre femme de chambre en sait là-dessus plus long que les couturiers célèbres. Ce qu'elle drapera ou tortillera ira moins bien, sera drapé et tortillé avec moins d'art; mais ça dessinera, ça moulera les bonnes places, et provoquera forcément l'admiration des plus indifférents.

Monsieur d'Alaly, *à lui-même*. — Allons, bon! elle est plus fine que moi, la petite monstre!

Paulette. — Vous trouvez que je parle trop, n'est-ce pas? que je suis trop à l'aise avec vous? C'est pas la faute de maman, elle m'avait bien recommandé d'être très réservée; mais, que voulez-vous? je ne peux pas; le vieux jeu est contraire à ma nature, il n'est pas dans mes cordes.

Monsieur d'Alaly. — Je préfère que vous vous montriez à moi de suite telle que vous êtes, Paulette...

Paulette. — Tout d'un coup!... comme ça!... ce serait peut-être beaucoup!...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais non.

PAULETTE. — Ah! c'est que je me dilate! J'ai été comprimée si longtemps! pas par papa!... Il est très jeune de caractère, papa, et d'allures...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah!

PAULETTE. — Faites donc pas l'étonné! Comme si vous ne saviez pas que papa fait la fête! Voyons, c'est en faisant des farces ensemble que vous l'avez connu...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais...

PAULETTE. — Je vous assure que vous perdez votre temps, vous ne me mettrez pas dedans... Donc, je vous disais que papa ne me comprimait pas du tout, sa famille non plus; les oncles et les tantes, de ce côté-là, sont tous de bons enfants... Elle est bonapartiste, la famille de papa!... C'est pas à la pose du tout, du tout. Mais la famille de maman! ça fait frémir, vous verrez ça! Austères, gêneurs, des têtes de marrons sculptés ou de parlementaires, en disponibilité hélas! Ce qui fait qu'ils versent dans le sein de leur famille les flots d'éloquence destinés aux masses plus nombreuses et plus préparées pour recevoir le choc. Je suis sûre que votre mère et la famille de maman s'entendront à ravir... Maman, elle, est excellente, c'est tout différent!

MONSIEUR D'ALALY. — . . . .

PAULETTE. — J'ai dit une bêtise!...

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous assure, au contraire, qu'il vaut mieux me parler franchement; je me suis bien aperçu que ma mère ne vous plaisait pas beaucoup...

PAULETTE. — Eh bien! c'est vrai, là!... Elle a fait les cent coups...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais...

PAULETTE. — C'est trop connu pour le nier. Voyez-vous, les bontés qu'on a pour les princes, ça honore, certainement, mais ça fait trop de potin. Ce n'est pas pour ça, du reste, que j'en veux à votre mère, au contraire... Il est toujours rassurant d'avoir une belle-mère dans ces conditions-là, parce que, en pareil cas, elle devra se montrer indulgente...

MONSIEUR D'ALALY, *voulant protester*. — Comment! en pareil cas?...

PAULETTE. — Ce que je reproche à votre mère, c'est de nous prendre tous pour des gogos qui ne savent rien et de vouloir nous la faire à l'intolérance... Mais vous pouvez être tranquille, je serai très gentille pour madame d'Alaly, parce que je sais que vous l'aimez beaucoup, et que je désire vous rendre le plus heureux que je pourrai... Oui, c'est vrai... Vous verrez, je suis une bonne fille, pourvu qu'on me laisse rire sans trop me sermonner; je suis certaine que nous nous entendrons à merveille... quand vous me comprendrez mieux!...

MONSIEUR D'ALALY, *se rapprochant et l'enlaçant de nouveau.* — Vous êtes adorable, mais un peu.. comment dirai-je?..,

PAULETTE. — Gamine? Vous auriez mieux aimé une jeune fille mystérieuse et sentimentale?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais non... Pourtant, on m'a dit que vous étiez sentimentale, que votre cousin de Tendron avait pour vous une passion violente, et que vous n'étiez pas indifférente à...

PAULETTE, *indignée.* — Anatole! allons donc! un petit serin!

MONSIEUR D'ALALY. — Petit serin, tant que vous voudrez, mais très joli garçon!

PAULETTE. — Lui? Mais il a l'air d'un ténor en ballade...

MONSIEUR D'ALALY. — Enfin, il n'était pas à notre mariage, c'est un fait!

PAULETTE. — Parbleu! il se cache à la campagne, aux environs de Paris!

MONSIEUR D'ALALY. — Tout seul?

PAULETTE. — S'il était tout seul, il ne se cacherait pas.

MONSIEUR D'ALALY. — Avec qui?

PAULETTE. — Je n'en sais rien, mais je présume, étant donnée l'intelligence d'Anatole, que c'est avec une femme du Skating, qui lui aura fait croire que le soin de la dépouiller de sa robe d'innocence lui était réservé, et qu'elle n'accepterait que son cœur,

abrité sous une chaumière à volets verts, avec un jet d'eau au fond du jardin... Alors Anatole a filé, emmenant sa conquête...

MONSIEUR D'ALALY, *à lui-même.* — C'est inouï! elle n'est pas naïve du tout, mais du tout... Pourquoi ai-je été m'imaginer qu'elle l'était?... car, il faut être juste, elle n'a rien fait pour me tromper... Je la jugeais d'après sa mère... Où diable cette bonne femme-là a-t-elle été pêcher cette enfant?...

PAULETTE. — Nous arrivons à une station.

MONSIEUR D'ALALY. — C'est Châlons... je crois... j'espère... (*Il se penche.*) Oui... c'est Châlons... Quel bonheur, ma Paulette chérie! (*Il la saisit dans ses bras et l'embrasse longuement.*)

PAULETTE, *remettant paisiblement ses petites affaires dans son sac.* — Je vous assure que nous aurions très bien pu aller jusqu'à Strasbourg!

VII

LE LENDEMAIN

Un appartement d'hôtel. Salon et chambre à coucher. Rideaux, canapés et fauteuils en damas de laine jaune. Sur la cheminée, une pendule surmontée d'un zinc d'art représentant *Vulcain fabriquant les armes d'Achille.* Vases d'albâtre contenant des fleurs artificielles et des herbes sèches; candélabres faussés. Au mur, des gravures suspendues à des rosaces dorées par de longues ganses jaunes : *Une Martyre*, l'*Assassinat du duc de Guise, Mazarin mourant* et le *Dernier adieu des Girondins.* Parquet rouge et glissant, semé de carrés de tapis. Par la porte du salon on aperçoit la chambre à coucher. Un lit d'acajou excessivement élevé et entouré d'un entrecroisement compliqué de rideaux de mousseline d'un blanc douteux garnis de franges et de boules en coton.

ULETTE, étendue sur un des canapés du salon, rêvasse les yeux au plafond. Peignoir de cachemire de l'Inde rose-thé, attaché par des brandebourgs d'argent. Mules roses brodées d'argent, qu'elle s'amuse à lancer et à rattraper du bout du pied.

On entrevoit dans la chambre MONSIEUR D'ALALY qui va et vient, terminant sa toilette

I

Monsieur d'Alaly achevant de s'habiller.

— Elle est adorable! C'est un trésor, un vrai trésor! physiquement, s'entend! car le moral m'eût convenu davantage s'il eût été plus ingénu... C'est une enchanteresse... Le tout est de ne pas me laisser mettre le grappin complètement, car c'est déjà fait en partie... Ce qui me rassure... un peu, c'est qu'elle paraît froide... Je crois qu'elle apprécie faiblement les... plaisirs du mariage... Je voudrais les lui voir goûter davantage, et cependant, d'un autre côté, cette modération est tranquillisante... Je vois avec chagrin que je suis déjà mari, mari jusqu'au bout des ongles... Moi qui me moquais tant de cette infortunée corporation, m'y voilà par-dessus la tête!... On va rire de moi comme je riais des autres. Pourvu, mon Dieu, qu'on ne me fasse pas tout ce que j'ai fait aux autres! (*Il regarde dans la glace qui reflète Paulette.*) Elle n'a pas l'air de s'amuser!... Pauvre petite! Est-elle assez fraîche, assez jeune? C'est moi qui ne suis pas frais ce matin!... J'ai une tête à faire peur! Pourvu qu'elle ne s'en soit pas aperçue!... Je n'ai pas remarqué qu'elle m'ait regardé

bien attentivement... Mais ces petites filles voient tout sans en avoir l'air. Seigneur! quelle tête!... C'est aussi cette sale glace qui fait cet effet de lividité... le tain est enlevé à plusieurs places, je suis moucheté comme une panthère!... Et ma raie!... elle s'élargit avec une rapidité effrayante. Paulette va s'apercevoir de tout ça, c'est impossible autrement... A mesure que je lui découvrirai une perfection, elle me découvrira une imperfection... c'est une mauvaise entrée en ménage que celle-là... Je vais prolonger le plus possible le voyage afin d'éviter la mer et les petits amis empressés à guetter notre retour... En Suisse, rien à craindre! C'est bon, la Suisse! c'est sain, honnête!... et si embêtant qu'il est impossible de n'être pas tout l'un à l'autre! A Deauville, ce serait une autre paire de manches! J'aurais beau me tenir à l'écart, il y a toujours les dîners, les sauteries, les pique-nique inévitables, je les connais ces pique-nique-là! Sous prétexte qu'on est à la campagne, on boit dans le même verre et on s'allonge sur l'herbe comme des veaux, dans une promiscuité révoltante... Et puis l'heure du bain me serait insupportable... Charmante pour les garçons, l'heure du bain, mais pour les maris! Certes, Paulette ne peut que gagner à être examinée, et comme elle le sait, la petite masque, elle tiendrait à se baigner... C'est qu'elle est faite! Je croyais avoir vu

des femmes parfaites... Eh bien, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut rêver... ronde, souple, cambrée, avec des mouvements de couleuvre qui déroule ses anneaux au soleil!... Et la peau donc! Quelle finesse de grain! c'est superbe! Je ne puis croire encore que tout ça soit à moi... C'est incontestable pourtant, jusqu'à présent... Fasse le ciel que ce soit toujours ainsi!... Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle n'a vraiment pas l'air de s'amuser... et, si elle s'ennuie déjà, que sera-ce plus tard, le premier étonnement passé? Je dis étonnement, parce que je crois qu'elle n'a guère éprouvé que cela... si elle a éprouvé quelque chose?... Elle doit être froide positivement... ou bien la sensation n'a pas été ce qu'elle attendait... Pourvu qu'elle n'ait pas l'idée de chercher autre chose! Sapristi! et moi qui me suis marié pour être tranquille!...

II

PAULETTE, *rêvassant.* — M'y voilà... au lendemain!... Ce n'est que ça! C'est bien la peine de faire tant d'histoires!... Il n'y a pas de quoi fouetter un chat!... et dire que j'avais presque peur... moi! Oui... mais si je croyais que c'était plus.. terrible, je croyais aussi que c'était plus amusant... Non, là, vrai... je ne comprends pas qu'on fasse des

folies pour ça !... Heureusement, il y a autre chose dans le mariage... C'est sur l'autre chose que je me rabattrai... Il est pourtant gentil, mon mari !... très gentil, mais enfin ce n'est pas ma faute s'il aime... ça, mieux que moi... car il est facile de voir qu'il aime ça... Je crois que j'en obtiendrai tout ce que je voudrai en le prenant par les... sentiments... Il me trouve très jolie... Moi, je ne le trouve pas précisément joli... ce matin surtout... Je l'avais plutôt vu aux lumières, jusqu'à présent... Mais il est distingué et très élégant ; il a une charmante tournure, et la tournure c'est beaucoup pour un homme... C'est égal, il a dû avoir des révélations plus aimables que celles que j'ai eues, moi ! (*Elle va à la fenêtre.*) C'est laid, Châlons !... du moins ce que j'en vois d'ici ; et vraiment ce n'était pas la peine de s'y arrêter... pour huit ou dix heures de plus ou de moins à passer en chemin de fer... Strasbourg m'aurait peut-être laissé un plus agréable souvenir... il y a une cathédrale, des tombeaux... et je ne sais plus trop quoi encore... Enfin, c'est une ville à voir, c'était un but, un endroit qu'il fallait forcément traverser pour aller en Suisse, tandis que cet arrêt précipité, imprévu, m'a positivement jeté un froid ! Et ce bête d'appartement ! Il est propice aux épanchements, l'appartement ! Je subis l'impression des milieux ; j'ai beau me raisonner, c'est plus fort que moi. et dame ! ce milieu laisse à dési

rer, au point de vue poétique et confortable... Tout à l'heure, pendant que M. d'Alaly m'embrassait, là, sur le canapé, il me semblait que le Vulcain de la pendule le considérait narquoisement en disant : « Encore un !... » C'est absurde, ces idées-là! Mais elles me viennent malgré moi, et plus je veux les chasser, plus elles persistent... Et ces gravures! quel choix! cette martyre, ces assassinats!... C'est affreux d'aimer entouré de ces quatre crimes!... Brr... ça fait froid dans le dos!... (*Elle regarde les gravures.*) Décidément, Paul Delaroche avait un talent bien négatif... il est le type de cette époque poncive et bourgeoise... Allons bien! un peu plus, je m'allongeais sur ce parquet collant... J'ai glissé sur un de ces maudits petits tapis... Nous aurions été si bien à Paris, chez nous... entourés de jolis bibelots... Il est vrai que le mobilier n'était pas terminé, mais on n'avait qu'à reculer le mariage d'un mois ou deux, rien ne pressait... (*Elle regarde dans la chambre à coucher.*) Il va être prêt, mon mari, il met ses bretelles! Quel drôle de mot, « mon mari! » ça a l'air de dire beaucoup et en réalité c'est d'un creux!... Pourquoi met-il des bretelles? c'est laid, les bretelles!... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de s'habiller sans ça?... Au reste, ça m'est bien égal! Ainsi me voilà mariée! Je suis la propriété de ce monsieur qui est là... mettant ses bretelles... et... ce qui s'est passé entre hier soir et

ce matin... peut se renouveler 365 fois par an, et même plus, si c'est son bon plaisir!... Ah, mais non! C'est révoltant!... si au moins c'était varié!... Mais pas du tout! c'est d'une monotonie désespérante et je comprends bien moins... qu'avant, qu'on risque quelquefois avenir, réputation, bonheur, etc... pour si peu... car c'est peu, si M. d'Alaly ne m'a rien dissimulé... Euh! euh! il serait bien capable de ne m'avoir dit que ce qu'il lui convient de me dire... Il doit être jaloux et craintif... depuis qu'il voit que je ne suis pas la petite niaise qu'il s'attendait à trouver... Malheureusement je ne suis pas vicieuse, oh! mais là, pas vicieuse du tout, et c'est fâcheux, parce que je le tiendrais plus solidement si je savais un tas de choses que j'ignore... les ficelles du métier, enfin!... Il est capable de me rouler... C'est ça qui serait irréparable! Si je ne gagne pas la première partie, je suis perdue, je ne me rattraperai jamais; quand même je parviendrais à découvrir une martingale, il serait trop tard! C'est bizarre! je suis loin d'être émerveillée des découvertes que je viens de faire; je m'attendais à mieux! J'espérais autre chose; et, malgré tout, il me semble que j'ai perdu du terrain depuis hier... Je me suis donnée, d'abord!... C'est un tort!... Je sais bien qu'il était difficile de faire autrement; mais néanmoins, je n'ai pas su tirer tout le parti voulu de cette situa-

tion unique, envolée pour ne jamais revenir. Il y avait une jardinière, à la maison, qui disait à maman, un jour où son mari lui avait administré une volée :

« Madame la marquise peut pas s'faire une idée combien qu' c'est embêtant d'être tous les jours battue *par le même homme!* »

Je comprends aujourd'hui seulement la profondeur de cette pensée!

VIII

MAUVAISES LECTURES

A Fribourg en Brisgau. Une chambre d'hôtel. Rideaux de piqué blanc à bordures rouges. Peintures à l'huile (sous verre) représentant des vues du Rhin.

Sur la cheminée, un coucou de la Forêt Noire.

Lithophanies accrochées aux fenêtres.

Plusieurs autres coucous suspendus au mur.

PAULETTE. — Peignoir de mousseline jaune pâle, brodé de grands pavots de toutes nuances.

Elle est assise dans un fauteuil ; un autre fauteuil est placé sous ses pieds.

MONSIEUR D'ALALY, *son chapeau et ses gants à la main.* — Comment ! Paulette, vous ne sortirez pas ?

— Mais non. Pourquoi sortirai-je ?

— Pour vous promener... visiter la ville..

— Cela ne m'amuse pas du tout de visiter des villes... D'ailleurs, quand même cela m'amuserait,

j'aurais le droit d'être blasée, car depuis quinze jours nous ne faisons que ça...

MONSIEUR D'ALALY, *avec un fin sourire.* — Oh! que ça...! Paulette, vous manquez de mémoire!

PAULETTE, *sans paraître avoir entendu.* — Nous partons de Paris pour Strasbourg, soi-disant, devant ensuite aller à Bâle... Nous n'allons pas à Strasbourg, nous nous arrêtons en route...

— Mais nous avons été à Strasbourg...

— Après.

— Qu'est-ce que cela fait, après ou avant?...

— Mais si nous y avions été tout de suite, comme c'était convenu, nous en aurions été débarrassés... et nous évitions Châlons, une ville de plus! Il est vrai que vous ne m'avez pas offert de la visiter, celle-là...

— Voyons, Paulette...

PAULETTE, *un peu nerveuse.* — Enfin, nous y arrivons, à Strasbourg! Là, vous me traînez impitoyablement à travers la ville; nous visitons le Jardin des Plantes, nous grimpons sur la cathédrale, vous ne me faites grâce ni d'un lézard empaillé, ni du tombeau du maréchal de Saxe. Il faut tout voir!... et je n'osais pas protester...

MONSIEUR D'ALALY, *souriant.* — Tandis qu'à présent?...

— Ah! dame! Si, au bout de quinze jours, je n'étais pas encore à mon aise... ça serait triste...

— Mais je ne tiens nullement à rester ici, si vous vous y déplaisez...

— Je ne m'y déplais pas plus qu'ailleurs dans ce pays-ci... Ce qui serait gentil, par exemple, ce serait d'aller à la mer...

— Oh ! déjà !!!... Songez donc, Paulette, qu'ayant annoncé que nous allions voyager pendant deux mois, il sera ridicule de revenir au bout de quinze jours... On croira que nous nous sommes ennuyés...

— Et vous préférez vous ennuyer et qu'on ne le croie pas?... Ah ! vous êtes bien élevé, vous!

MONSIEUR D'ALALY, *tendrement.* — Vous ennuyez-vous donc tant que cela, Paulette?

PAULETTE, *agacée.* — Eh! je ne m'ennuie pas... positivement, si vous voulez me laisser lire tranquillement pendant que vous visitez vos monuments... C'est monotone à la fin!...

— Mais, c'est vous qui avez désiré voir les bords du Rhin, au lieu d'aller en Suisse d'abord, comme c'était décidé...

— Je croyais que c'était plus amusant et que ça remplacerait la Suisse; mais, du moment où il faudra aller en Suisse après, je regrette mon idée!

— Vous ne trouvez pas ces châteaux du Rhin admirables?...

— Si, mais nous avons épuisé les châteaux ; vous ne voulez pas aller à Bade, vous craignez que ce ne

soit pas assez triste! alors nous avons passé deux jours à Kehl à regarder le pont, deux autres jours à Carlsrhue à contempler le château; j'en ai assez...

— Mais il y a, à Fribourg...

— Une cathédrale superb , je sais, je sais... Vous voulez absolument me la montrer, ainsi que le tombeau de Mirabeau... Si c'était le vrai Mirabeau, encore! mais pas du tout, c'en est un autre!...

— Depuis deux jours, vous n'êtes pas sortie... Cela vous est très mauvais, Paulette, de rester ainsi enfermée. Cela m'attriste de vous laisser seule et, d'un autre côté, si je ne prends pas l'air, je tomberai malade; l'exercice m'est absolument nécessaire.

— Mais allez donc!... Je trouve cela parfaitement naturel...

— Que ferez-vous pour vous occuper pendant tout ce temps ?...

— Ce que j'ai fait hier et avant-hier ; j'écrirai à maman, ensuite je lirai...

— J'ai presque envie de vous donner un petit livre charmant qui vous amusera beaucoup... (*Il va vers sa chambre, puis réfléchit et revient.*) Non... Je préfère que nous le lisions ensemble... Je l'ai acheté à Strasbourg dans cette intention...

— Ah! moi aussi, j'ai acheté des livres à Strasbourg, chez le libraire qui était à côté de l'hôtel... Qu'est-ce que votre livre?

— Je vous le dirai tantôt... Ou plutôt, je vais vous le dire tout de suite, car je resterai avec vous, si vous le permettez... (*Il se dirige vers sa chambre.*) — (*A part.*) — Elle est vraiment ravissante! Je ne puis me décider à la quitter... Jamais elle n'a été plus jolie qu'en ce moment... je serais stupide... Nous allons lire... et tâcher de profiter de la lecture...

Paulette, *le regardant s'éloigner.* — Pauvre garçon, il est tout de même gentil!... Je suis sûre qu'au fond il regrette ses monuments... Il adore les monuments! C'est un drôle de goût... Mais enfin!... Pourvu que son livre soit amusant, au moins!

Monsieur d'Alaly, *revenant d'un air mystérieux.* — Ce petit livre, ma Paulette, convient à de nouveaux mariés; il est fait pour eux; il est tout plein d'adorables enfantillages et de gamineries exquises; il n'existe dans ce genre, peut-être un peu leste, rien d'aussi remarquablement joli... C'est drôle, spirituel et quelquefois touchant; enfin c'est un petit chef-d'œuvre, qui vous plaira j'espère et ne vous effarouchera pas trop...

Paulette, *très affriandée.* — Ah! voyons!

Monsieur d'Alaly lui présente le livre; elle y jette les yeux et sa mine s'allonge.

Monsieur d'Alaly, *étonné.* — Le titre ne vous plaît pas? Le livre est charmant, je vous assure...

Paulette. — Je le sais bien, mais je le connais depuis longtemps, et alors...

MONSIEUR D'ALALY, *ahuri*. — Vous connaissez *Monsieur, Madame et Bébé?*

— Mais oui.

— Vous l'avez lu ?

— A peu près... Pas en volume, mais en articles, dans *la Vie Parisienne...*

MONSIEUR D'ALALY, *consterné*. — Ah! on vous laissait lire *la Vie Parisienne?*

PAULETTE, *tranquillement*. — Je ne vous dis pas qu'on me la laissait lire, je vous dis que je la lisais... Vous n'avez jamais rien fait de défendu, vous, dites?

MONSIEUR D'ALALY, *balbutiant*. — Si je n'ai jamais rien fait de... Mais je... Eh ! parbleu ! vous ou moi, ce n'est pas la même chose !...

— Naturellement ; j'attendais ça !...

MONSIEUR D'ALALY, *vexé*. — Eh ! sans doute ! Il ne faut pas qu'une jeune fille sache... certaines choses.

— Qu'est-ce que cela fait qu'elle sache, si elle n'abuse pas de son savoir?

MONSIEUR D'ALALY, *suivant toujours son idée*. — Comment se fait-il que vous vous soyez procuré *la Vie Parisienne?* Votre mère devait pourtant surveiller soigneusement vos lectures?...

— Ça, je vous en réponds, qu'elle les surveillait C'est à la campagne, chez ma tante d'Abandon ! Les volumes étaient sur la table de la bibliothèque, et

maman n'en bougeait pas un seul instant à cause de cela, de la bibliothèque, moi non plus, aussi à cause de cela... Dès que je restais deux minutes à la même place, maman me disait : « Ne lis pas, Paulette, tu peux regarder les dessins, mais sans rien lire ! »

MONSIEUR D'ALALY, *sévère*. — Et vous avez emporté le volume dans votre chambre pour le lire à l'aise?

— J'aurais bien voulu, mais il n'y avait pas moyen ! Tout le monde s'en allait dans les chambres avec les volumes, et on ne redescendait plus !... Alors, ma tante les avait fait attacher par des chaînes à la grande table de la bibliothèque ; au moins on lisait sur place et ça meublait ! Le fait est qu'après le déjeuner chacun se fourrait le nez dans un volume et on ne bougeait plus, c'était très drôle...

MONSIEUR D'ALALY. — Tout cela ne me dit pas comment vous avez pu lire...

— Moi, ah ! c'est vrai !... Oh ! bien simplement. Je me relevais la nuit et je m'installais paisiblement...

— Mais il faut être enragée pour avoir une idée pareille...

— Mon Dieu, non ! Mettez-vous à ma place. Je voyais tout le monde se plonger avec délices dans cette lecture ; maman me défendait de lire une seule

ligne; vous comprenez qu'il n'en fallait pas tant...

MONSIEUR D'ALALY, *tristement.* — Et moi, qui me réjouissais de vous faire lire cela, de vous faire admirer les passages... Ainsi, dans *La Nuit de Noces*, par exemple...

— Moi, j'aime mieux *Ma tante en Vénus*, c'est plus drôle!...

— Mais...

— Si vous tenez à lire, mon ami...j'ai là d'autres livres... Oh! j'en ai un qui est un vrai bijou... Je l'ai lu tout entier, mais je le relirai avec grand plaisir si cela vous est agréable... C'est joli, c'est moderne, c'est troussé!...

M. D'ALALY, *inquiet.* — Quel est ce livre merveilleux?

PAULETTE, *soulevant le couvercle d'une grande malle.* — Voilà!

M. D'ALALY, *faisant une tête.* — Ah! vous avez lu *Choses d'amour.*

PAULETTE. — Hier. Et, ce n'est pas pour débiner *Monsieur, Madame et Bébé* attendu que ça n'a a cun rapport, mais je préfère ce genre-ci...

M. D'ALALY, *pointu.* — Il est plus moderne... comme vous disiez tout à l'heure.

PAULETTE, *sans voir l'intention gouailleuse.* — N'est-ce pas?... Du reste, voyez, c'est ce que dit l'auteur à la première page. (*Elle lit.*) « L'amour est éternellement varié; chaque époque, chaque

génération lui imprime un caractère particulier. Toutes les fois que des hommes et des femmes s'aiment, ils s'aiment autrement que ne s'aimèrent leurs ancêtres, que ne s'aimeront leurs descendants. » Je trouve cette réflexion très vraie; aussi, l'amour n'est déjà plus, j'en suis sûre, tel qu'il était il y a vingt ans...

— Mais...

PAULETTE, *enthousiasmée, feuilletant fiévreusement le volume.* — Si vous saviez comme on sent que c'est vécu tout ça!... *Prostitution mondaine.* C'est l'histoire d'une femme qui a trois amants pour se faire inviter à un bal... et une femme très honnête, notez bien!... Sans cela ce ne serait pas drôle d'avoir trois amants... ce serait tout naturel... (*Elle continue à feuilleter.*) *Il m'en faudrait deux!* C'est bien joli aussi et surtout bien nature!...

M. D'ALALY, *extrêmement ennuyé.* — Comment, bien nature? Mais...

PAULETTE, *étonnée.* — Vous connaissez *Choses d'amour ?*

M. D'ALALY. — Oui, et je ne dis pas que ce ne soit très « nature », mais je suis surpris que vous soyez à même de juger ce genre de... choses...

PAULETTE, *rassurante.* — Oh! je n'en parle qu'à vue de nez; ce n'est pas par expérience...

MONSIEUR D'ALALY, *furieux.* — Il ne manque

rait plus que cela ! (*A part.*) Qu'a-t-elle pu lire encore pendant ces deux jours ? (*Haut.*) Avez-vous acheté beaucoup de livres de ce genre?

Paulette, *retournant à sa malle.* — De ce genre? Hélas, non ! C'est le seul qui soit tout à fait amusant... J'ai *Les liaisons dangereuses* (*M. d'Alaly fait un mouvement.*) Oh! je l'ai commencé seulement, ça ne m'a pas plu...

Monsieur d'Alaly, *énervé.* — Ce n'est pas assez... moderne ?

Paulette, *sans voir qu'il se moque.* — Non ; du reste le marchand me l'avait bien dit : « C'est raide, mais c'est un peu rococo. »

— Ah ! le marchand vous avait dit... Vous lui avez demandé cette catégorie de livres, car les *Liaisons* s'achètent peu et...

— Non, il me l'a offerte... Oh ! il m'a pris pour une cocotte...

— C'est très flatteur !

Paulette, *surprise.* — On dirait que vous êtes fâché ?... Est-ce que c'est pour les livres?... Enfin il est cependant tout naturel que je choisisse de vrais livres !... Je ne me suis pas mariée pour lire Walter Scott !...

Monsieur d'Alaly, *à part.* — Il ne faut pas la mettre en défiance, elle se cacherait de moi, et j'aime autant savoir, quitte à surveiller ensuite... (*Haut.*) Pourquoi serais-je fâché?

— Dame! je ne sais pas, moi! Vous en aviez l'air!... J'ai aussi *Dinah-Samuel*; l'avez-vous lu?

— Non. Est-ce amusant?

— Oui et non. L'idée est bonne, mais c'est trop long! C'est noyé dans un tas de riens...

Monsieur d'Alaly, *pour dire quelque chose.* — Oh! si l'idée est bonne, c'est beaucoup...

Paulette, *racontant.* — Oui... c'est l'histoire d'un jeune poète, qui devient éperdument amoureux de Dinah... Il a vingt ans, elle aussi... Mais il est sans le sou et elle refuse la plus légère... avance. Alors, il travaille pendant quinze ans, poursuivant son idée et sa fortune en même temps... Il devient banquier et riche, et court à Dinah; il a enfin assez d'argent pour se l'offrir... Lorsqu'il la voit... dépouillée de ses derniers voiles (j'espère que je parle élégamment), va te faire fiche; il dit: « Je ne veux plus... » et il file!

Monsieur d'Alaly, *à part.* — Quelle littérature, grand Dieu! (*Haut.*) C'est extrêmement intéressant.

— Oui, assez. D'autant plus que les descriptions doivent être assez vues. Oh! par exemple, il y a des choses révoltantes!

— Vraiment?

— Oui. Moi je comprends parfaitement tous les vices...

Monsieur d'Alaly, *résigné.* — Ah!...

— Mais je n'admets pas les monstruosités...

MONSIEUR D'ALALY, *soupir de soulagement relatif.* — Ah ! tant mieux !

PAULETTE, *suivant son idée.* — Il est certain qu'une femme jolie, charmeuse et intelligente peut, lorsqu'elle n'a pas de ménagements à garder, mener une vie très agréable...

— Personne ne conteste cette vérité...

— L'important est de plaire ! Il n'est pas de bonheur possible sans cela... Il faut être adulée, désirée, on n'en prend que ce qu'on veut... Je voyais dans *la Vénus rustique*...

MONSIEUR D'ALALY, *crispé.* — Ah çà ! vous avez donc tout lu ?

— Oh ! pas encore ! C'est très joli, *la Vénus rustique.* J'adore les vers, moi ! Elle rendait fous tous ceux qui l'approchaient ! C'est charmant d'être ainsi !... Avez-vous connu des femmes qui produisaient cet effet-là ?

— Mais oui... il y a des femmes qui séduisent... qui...

— Je ne parle pas de séduire, je parle de griser, d'affoler...

— Sans doute, il y a de ces femmes-là...

PAULETTE, *simplement.* — Il doit être très agréable d'être violée...

MONSIEUR D'ALALY, *sautant en l'air.* — Hein ?

PAULETTE. — Ah oui ! par quelqu'un de bien

élevé, s'entend, autrement ce ne serait pas aussi flatteur...

Monsieur d'Alaly, *atterré.* — Flatteur!... Par quelqu'un de bien élevé!...

Paulette. — Et, à propos, je voudrais bien lire Boccace... Il ne l'avait pas, le marchand...

— Ah! c'est dommage! Ma chère Paulette, vous me permettrez de vous dire que vous êtes beaucoup trop jeune encore pour vous livrer autant à la lecture...

Paulette, *narquoise.* — C'est mal d'avoir l'esprit orné?...

Monsieur d'Alaly, *les yeux au ciel.* — Orné!

Paulette, *câline.* — J'aime à lire des livres gais... Vous n'allez pas m'enlever encore ce plaisir-là.

— Comment « encore? »

Paulette, *s'asseyant sur ses genoux.* — Soyez gentil... Je ne vous tracasse pas pour vos monuments, moi... et c'est un passe-temps bien plus compliqué... (*Elle appuie sa joue contre celle de son mari.*) Je vous en prie... laissez-moi mes petits livres...

Monsieur d'Alaly, *très impressionné.* (*A part.*) — Diable de petite femme, va! Je ne peux positivement pas la toucher sans que... Voilà une charmeuse! Elle qui demandait si j'en connaissais... Pourvu qu'elle ne se doute pas à quel point elle

l'est!... et qu'on ne le lui apprenne pas trop vite... Seigneur!... (*Haut.*) Paulette, ma Paulette chérie!... (*Long silence et regard éloquent.*)

PAULETTE, *se dégageant.* — Oh! mon ami, non! dans le jour, je déteste ça...

MONSIEUR D'ALALY. — !!!...

PAULETTE. — C'est vrai! nous sommes mariés, nous avons tout le temps!... A la bonne heure si nous étions obligés de nous cacher, mais...

MONSIEUR D'ALALY, *anéanti.* — A la bonne heure! Se cacher! Dans le jour!... Elle a des réponses et des raisonnements qui me cassent bras et jambes...

PAULETTE. — Si encore vous étiez bon!... Si vous me promettiez de me laisser choisir mes livres...

MONSIEUR D'ALALY, *qui ne sait plus exactement où il en est.* — Je te promets tout ce que tu voudras, là!

— Je lirai tout?

— Oui.

— Sans contrôle?

— Oui.

— Et pas de sermons?

— Non.

— Alors je t'aime bien!!!

IX

PREMIERS NUAGES

A Lucerne.

Il est minuit, dans deux chambres se communiquant, Paulette et M. d'Alaly se déshabillent.

MONSIEUR D'ALALY, *passant un pantalon de drap blanc et des sandales turques.* — Vous n'êtes pas encore prête, Paulette?

PAULETTE, *grinchue.* — Prête à quoi?

MONSIEUR D'ALALY, *interloqué.* — Mais à vous coucher...

PAULETTE. — Je vous assure que je me couche le plus vite que je peux... Je suis tellement brisée de fatigue qu'il me tarde d'être dans mon lit. . et de ne plus bouger...

MONSIEUR D'ALALY, *inquiet, paraissant à la porte de communication.* — Comment?... Vous êtes fatiguée à ce point?

PAULETTE. — A ce point d'avoir envie de me re-

poser. Mon Dieu oui! J'ai ce désir extravagant...

Monsieur d'Alaly. — Je trouve cela tout naturel, ma chère Paulette, seulement je me demande ce qui a pu vous fatiguer autant...

Paulette, *agacée.* — C'est ma course à ce bête de Lion de Lucerne...

Monsieur d'Alaly. — Je vous ai vue marcher bien davantage et vous ne paraissiez pas fatiguée du tout.

Paulette. — C'est que je m'amusais probablement.

Monsieur d'Alaly. — Mais j'y pense, tout à l'heure, vous vouliez valser dans le salon... avec ces Allemands stupides.

Paulette. — Des Autrichiens qui valsent à ravir!... Pour valser, j'oubliais ma fatigue... Ce qui amuse ne fatigue jamais.

Monsieur d'Alaly, *vexé.* — Ah!

Paulette. — Vous avez refusé de me laisser danser, sous prétexte qu'il était trop tard, et que j'avais besoin de repos... et en effet... je tombe de sommeil... Vous aviez raison.

Monsieur d'Alaly. — Mais, ma chère enfant, ce n'était pas le vrai motif de mon refus. Je trouvais inconvenant de valser dans ce salon d'hôtel... et avec ces gens que nous ne connaissons pas...

Paulette, *se couchant.* — C'est fini, n'en parlons plus, inutile de revenir encore là-dessus...

bonsoir! Dieu! quel horrible lit! c'est mou, défoncé! et large comme la main... Je ne suis pas énorme, n'est-ce pas? Eh bien, je déborde!...

Monsieur d'Alaly, *tendrement.* — C'est un peu étroit pour toi... mais c'est trop large pour nous!..

Paulette, *se tournant le nez au mur.* — Ah! Vous avez des aperçus d'une finesse! Bonne nuit! (*Elle ne bouge plus.*)

Monsieur d'Alaly, *restant piqué au milieu de la chambre.* — C'est un congé en règle. (*Haut.*) Tu ne veux pas que je te dise bonsoir, Paulette?

Paulette — ...

Monsieur d'Alaly, *suppliant.*— Tu ne veux pas?

Paulette, *crispée, se retournant violemment.* — Est-ce que je vous en empêche, moi? dites-moi bonsoir aussi souvent qu'il vous plaira, cent fois si vous voulez, et puis laissez-moi dormir! Je vous répète que je suis extrêmement fatiguée...

Monsieur d'Alaly, *sérieux.*— Je remarque avec chagrin, Paulette, que, à cette heure-ci... vous êtes... vous dites souvent que vous êtes fatiguée...

Paulette, *railleuse.* — En général, on est fatigué à cette heure-ci plutôt qu'en se levant, c'est assez naturel, surtout quand dans la journée on a visité des lions et un tas d'autres choses éreintantes!...

Monsieur d'Alaly, *très digne.* — En ce cas, je ne veux pas vous fatiguer davantage; bonsoir, Paulette!

PAULETTE. — Bonsoir, mon ami. (*Elle se retourne en poussant un soupir de satisfaction. M. d'Alaly rentre lentement dans sa chambre en se retournant plusieurs fois.*)

PAULETTE, *le regardant de côté.*— Il se retourne pour voir si je ne le rappellerai pas... Pauvre diable! Il est encore d'assez bonne composition... Il est tout triste, je suis sûre... Je l'aime pourtant bien!... Mais il ne comprend pas que... que ça m'ennuie! Les hommes ne doivent pas comprendre facilement ces choses-là... Quand je le vois partir ainsi... j'ai des envies folles de lui crier de venir m'embrasser... Mais je me retiens pour éviter... la suite. Quand il s'éloigne sans réclamations, sans murmures, je me trouve méchante et dure envers lui, mais quand il s'avise de protester, oh! alors, je me félicite de ma décision et je suis convaincue que j'ai absolument raison... C'est un sentiment bizarre, inexplicable, je ne puis pas analyser ce qui se passe en moi?... presque toujours, quand je serais disposée à être gentille pour lui, il me taquine ou m'agace pour une bêtise quelconque... et toute ma bienveillance s'envole... avant qu'il en ait profité!... Enfin, il est probable que c'est comme ça dans la plupart des ménages et que nous ne sommes pas une exception...

Dans la chambre voisine, M. d'Alaly se couche et ne s'endort pas.

— C'est désespérant!... elle me déteste!... Je lui suis odieux!... Peut-être veut-elle me punir des petites contrariétés que je lui fais subir... en n'obéissant pas absolument à tous ses caprices... C'est qu'elle en a de si étranges! c'est égal, j'ai peut-être tort! Ce n'est qu'une enfant, et les enfants doivent être gâtés... Elle est si jolie! si mignonne! J'en deviens fou... et je suis d'une inquiétude pour l'avenir!... Ici, je ne suis déjà pas tranquille, qu'est-ce que ça va être, mon Dieu! à Paris, à Deauville, à la campagne même... quand je serai entouré des pièges de toutes sortes tendus au mari... (*Il se retourne avec fracas, le lit gémit douloureusement.*)

Paulette. — Allons, bon, qu'est-ce qui lui prend? (*Nouveaux gémissements.*) Est-ce qu'il est malade? (*Haut.*) Êtes-vous souffrant? Que vous arrive-t-il?

Monsieur d'Alaly, *d'un ton grave et triste.* — Rien, ma chère enfant, rien du tout.

Paulette. — J'ai entendu des craquements épouvantables, vous allez démolir le mobilier... et il a pourtant l'air solide, ce mobilier; il est affreux, mais massif...

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est rien... Je suis un peu agité...

Paulette. — Vous avez le cauchemar?

Monsieur d'Alaly. — Non non. Ne vous inquié

tez pas de moi, ma chère Paulette; dormez paisiblement.

Paulette. — Ah! bon. Je croyais que vous éti
ma... [illegible] cela me tourmentait.

Monsieur d'Alaly, *d'un ton amer.* — Vous êt
trop bonne.

Paulette, *très douce.* — Vous êtes fâché?

Monsieur d'Alaly. — Moi fâché? Et pourquoi? Je suis au contraire enchanté... j'ai tout lieu d'être enchanté; ne trouvez-vous pas ma position très enviable? Je suis un nouveau marié dont les moindres désirs sont satisfaits... Je serais bien difficile si je n'étais pas content...

Paulette. — Je vous demande pardon... Je regrette d'avoir été... désagréable, puisqu'il paraît que je l'ai été... et si vous voulez oublier cela...

Monsieur d'Alaly, *sautant sur ses allumettes.* — Si je le veux?...

Paulette, *continuant sa phrase.* — Demain je serai telle que vous voulez que je sois.

Monsieur d'Alaly, *désappointé.* — Ah! demain. (*Un silence.*) Voyons, Paulette, soyez franche...

Paulette. — Je le suis toujours, vous le savez bien.

Monsieur d'Alaly, *cherchant ses mots.* — Eh bien... il me semble que... que l'accomplissement de... de ce que je souhaite... vous est pénible... très pénible même...

Paulette, *simplement.* — Mon Dieu, pénible n'est pas précisément le mot, ça me m'amuse pas, voilà tout. C'est votre faute, c'est toujours trop la même chose...

Monsieur d'Alaly. — Mais... ma chère Paulette... je... ça n'est pas du tout de ma faute... je...

Paulette. — Que si ! Je suis sûre que ça pourrait bien être plus varié !

Monsieur d'Alaly, *interloqué.* — Mais, Paulette, vous parlez de choses que vous ignorez et que...

Paulette.— Je sais bien, mais c'est précisément parce que je les ignore qu'il vaudrait mieux, pour vous, me les apprendre que de laisser les autres se charger de ce soin...

Monsieur d'Alaly, *saisi.* — En vérité, Paulette, je ne comprends pas que vous me disiez des choses pareilles !...

Paulette, *agacée.* — Eh, parbleu ! vous aimeriez mieux que je les fasse sans les dire !... Vous êtes très comme il faut, vous, je vous l'ai déjà dit. Moi, je suis moins correcte, beaucoup moins même. C'est ce qui fait que nous ne nous comprenons pas...

Monsieur d'Alaly, *résigné.* — Ah ! nous ne nous comprenons pas, alors ?

Paulette. — C'est sans doute moi, qui ne comprends pas encore car s'il en était pour tous comme

il en est de ça pour moi, pas de romans, pas de drames, pas de crimes, ce que j'éprouve n'entraînerait pas ces complications émouvantes, dont je lis les descriptions sans me les expliquer. Ce que je ressens n'est pas ça du tout.

MONSIEUR D'ALALY. — Ce que vous ressentez est... désagréable...

PAULETTE, *cherchant à s'exprimer nettement.* — Pas désagréable, insignifiant plutôt... Oui, c'est négatif!... (*On entend un rire étouffé partir de la chambre contiguë à celle de Paulette.*)

MONSIEUR D'ALALY. — Vous dites?

PAULETTE, *baissant un peu la voix.* — Je n'ai rien dit, mais je crois que c'est le monsieur d'à côté qui a ri...

MONSIEUR D'ALALY, *horriblement vexé.* — Ah c'est charmant!

PAULETTE. — Il faut que les cloisons soient d'un mince!

MONSIEUR D'ALALY. — Vous criez à tue-tête des choses grotesques...

PAULETTE, *furieuse.* — Par exemple! C'est vous qui m'interrogez ridiculement... Moi qui tombe de sommeil!

MONSIEUR D'ALALY. — Criez encore un peu plus haut.

PAULETTE, *exaspérée.*— Je crierai si ça me plaît!

MONSIEUR D'ALALY. — ...

Silence. Au bout d'un certain temps la respiration de M. d'Alaly devient régulière. Paulette l'écoute surprise.

— Comment, il dort déjà ! Je voudrais bien en faire autant. Mais quel lit ! je n'ai plus de drap et mon poids a formé un trou au milieu du matelas... Je vais essayer d'arranger cela. (*Elle se lève et allume une bougie.*) Voyons!... Ah ! il n'y a pas de sommier, les matelas sont posés sur des sangles,... et il en manque, des sangles ! Voilà le trou expliqué !... Le mieux est de faire le lit à terre... (*Elle tire les matelas et arrange les draps tant bien que mal.*) Là ! Maintenant, je vais lire un peu... Il m'est impossible de m'endormir ainsi comme les poules... Il est à peine une heure et demie... et par cette chaleur !... (*Elle pose la bougie à terre à la tête du matelas et sort un livre de sa malle; on entend un léger mouvement chez le voisin.*) Tiens ! le monsieur d'à côté ne peut pas non plus dormir, à ce qu'il paraît... C'est peut-être nous qui l'avons éveillé, ce pauvre homme ! Encore un que mon mari regarde de travers, parce qu'il a l'air de me trouver gentille... (*On entend grincer quelque chose dans la porte condamnée.*) Qu'est-ce qu'il fabrique ?... (*Elle regarde attentivement ; l'extrémité d'une vrille apparaît dans la porte, elle se met à rire.*) Il perce un trou ! Un trou pour me voir ! Ah ! la bonne idée ! C'est Antoine qui ne ri-

rait pas s'il se doutait de ça! Faut-il qu'il s'ennuie aussi, celui-là, pour recourir à des distractions de ce genre!... Je n'ai même pas cette ressource, moi! Je ne trouverais aucun plaisir à faire un trou pour regarder le voisin... Ce que je voudrais être partie d'ici! On doit tant s'amuser à Deauville... Tous nos amis y sont! Est-ce que mon mari a le projet de me dérober longtemps à la vie naturelle? Je voudrais pourtant bien dormir,... quand je dors, je ne m'embête pas, au moins! Mais je suis trop mal... On sent le parquet au travers des matelas... C'est tuant! Allons, je vais essayer de le refaire comme avant... (*Elle essaye d'enlever les matelas et ne peut y parvenir.*) C'est singulier! ces matelas qui sont si petits lorsque je suis dessus, me paraissent immenses lorsqu'il s'agit de les porter... (*Elle essaye encore.*) Ah! je ne puis pas!... Comment faire? Ah! ma foi, tant pis! Je vais aller demander l'hospitalité à Antoine! Mais quels lits, que ces lits suisses, est-ce assez odieux!... (*Elle entre chez M. d'Alaly qui dort profondément.*)

— Pardon, mon ami... je suis désolée de vous déranger, mais... (*Il ne bouge pas, elle le touche doucement.*)

MONSIEUR D'ALALY, *s'éveillant en sursaut.*

— Qu'est-ce que c'est?... (*Il aperçoit Paulette en chemise, son bougeoir à la main.*)

PAULETTE. — C'est que... j'ai voulu refaire mon

horrible lit, et je l'ai tellement dérangé qu'il m'est impossible d'y dormir... Voulez-vous me donner l'hospitalité, croyez bien que je suis très contrariée de vous gêner ainsi...

Monsieur d'Alaly. — Me gêner?...

Paulette, s'installant. — Sans ces effroyables lits, je dormirais tranquillement depuis deux heures ; quel pays, mon Dieu ! quel pays ! quand partirons-nous ?

Monsieur d'Alaly, *transporté.* — Quand tu voudras, mon bijou. (*A part.*) C'est moi qui vais prolonger le séjour en Suisse, et chercher une ville et un hôtel où le confortable laisse encore plus à désirer, c'est la seule chance que j'ai de passer de bonnes nuits!!!

X

POINTS NOIRS...

En bateau sur le lac.
PAULETTE.
MONSIEUR D'ALALY. — Il a relevé le col de son pardessus et semble avoir très froid. Il fait nuit.

PAULETTE. — Brrr! quel froid!

MONSIEUR D'ALALY. — Serrez-vous contre moi. (*Il attire Paulette à lui.*) Êtes-vous mieux ainsi?

PAULETTE, *simplement.* — Non, pas du tout.

MONSIEUR D'ALALY. — Ah!

PAULETTE. — Quel joli climat! Dans la journée on cuit, le soir on gèle...

MONSIEUR D'ALALY. — Oh! on ne gèle pas précisément...

PAULETTE, *narquoise.* — Vous n'avez cependant pas l'air d'avoir chaud; je parie que le bout de votre nez est violet?...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais...

Paulette. — Grattez une allumette, nous verrons bien?

Monsieur d'Alaly, *agacé.* — C'est inutile.

Paulette. — Vous ne vous en souciez pas; donc j'ai raison.

Monsieur d'Alaly. — Nous serons arrivés bientôt. (*Au batelier.*) Dans combien de temps rentrerons-nous à Lucerne?

Le batelier. — Ich veiss nicht.

Paulette. — Qu'est-ce qu'il dit?

Monsieur d'Alaly. — Je n'en sais rien.

Paulette.—C'est charmant!!! Vous auriez dû au moins choisir un pays dont vous parlez la langue? Je commence à avoir peur, là-dessus, moi. Je veux aborder.

Monsieur d'Alaly, *au batelier, parlant très lentement et appuyant sur chaque mot.* — Quand serons-nous à Lucerne?

Le batelier. — Ich veiss nicht.

Paulette, *exaspérée.* — Ah! faites-vous comprendre!... Je veux descendre!... expliquez-lui cela comme vous voudrez.

Monsieur d'Alaly, *cherchant à la calmer.* — Mais, ma chère petite, je ne sais pas un seul mot d'allemand, comment veux-tu?...

Paulette, *rageuse.* — Eh bien! on invente, on arrange... On trouve quelque chose!... Ah! ma grand'mère était plus débrouillarde que vous...

En 1815, quand les alliés envahissaient tout, elle avait trente cosaques chez elle...

Monsieur d'Alaly. — C'était beaucoup.

Paulette. — Il n'y a pas là de quoi plaisanter. Ils avaient choisi l'escalier pour se coucher; un homme sur chaque marche; or, ma grand'mère voulait bien les loger, mais pas là, et il était impossible de les faire changer de place. Les domestiques, mon grand-père, tout le monde essayait inutilement de les faire lever. Ils s'y refusaient absolument ne comprenant pas un mot... et ma grand'mère s'est fait comprendre, elle!

Monsieur d'Alaly. — Ah! qu'a-t-elle dit?

Paulette. — Elle a dit : Foutir le Kans! et ils sont partis.

Monsieur d'Alaly, *riant.* — Ah! c'était pas mal trouvé.

Paulette. — Mais vous n'êtes bon à rien, vous!

Monsieur d'Alaly, *riant toujours.* — Dame! tout le monde n'a pas le don des langues.

Paulette, *vexée.* — Je vous conseille de rire.. Oh! si vous saviez à quel point je désire rentrer en France, entendre parler français, revoir des Français! oh! ça surtout!!!

Monsieur d'Alaly. — Eh bien! voyons, nous partirons demain... là! Es-tu contente?

Paulette, *lui sautant au cou.* — Oh! oui.

Monsieur d'Alaly. — Prends garde, tu vas faire chavirer le bateau.

Paulette. — Ah ! Dieu ! mourir dans cette eau noire sans avoir revu Paris ! et sans que Paris m'ait revue surtout, car je me réjouis beaucoup de lui montrer la nouvelle Paulette...

Monsieur d'Alaly, *inquiet.* — Comment la « nouvelle Paulette ? »

Paulette. — Eh bien oui ! Une Paulette franchement gaie, en dehors, qui lèvera le nez et les yeux, rira quand elle en aura envie, parlera de tout...

Monsieur d'Alaly. — Mais il est inutile de changer ainsi votre manière d'être, ma Paulette ; telle que vous êtes, vous êtes charmante, et je...

Paulette. — Charmante pour une jeune fille, c'est possible ! et encore ! je devais être bien embêtante !... C'était à cause de maman, voyez-vous ! si elle s'était méfiée, maman, si elle avait soupçonné ma vraie nature... elle m'aurait surveillée davantage encore, et pour le coup, je serais devenue enragée.

Monsieur d'Alaly. — La réserve est une qualité si séduisante chez une femme...

Paulette. — Turlututu ! la réserve une qualité ? Allons donc ! Ce sont les maris qui inventent ces préceptes et ces sentences... ridicules...

Monsieur d'Alaly. — J'espérais... je comptais...

PAULETTE. — Ne comptez sur rien... (*Mouvement de M. d'Alaly.*) J'aime mieux vous faire des surprises... (*Câline.*) Ainsi; nous partons demain : oh! quel bonheur! Que vous êtes gentil! Tenez! je vous aime cent fois mieux qu'hier soir!

MONSIEUR D'ALALY. — Tant mieux, car il me semble qu'hier soir?...

PAULETTE. — D'abord, moi, je sens que l'ennui finirait par me rendre méchante. Je suis sûre que votre mère a dû s'ennuyer beaucoup?

MONSIEUR D'ALALY. — . . . .

PAULETTE. — Mais ne parlons pas d'elle; ce soir, je ne veux pas penser à des choses tristes! Ah! que je suis contente. Je vais commencer nos paquets tout de suite en rentrant...

MONSIEUR D'ALALY, *entrevoyant une soirée semblable aux précédentes.* — Mais je crois... vous pourriez remettre à demain... Cela vous fatiguera.

PAULETTE. — Du tout! Il va falloir passer cinq ou six jours à Paris avant d'aller à Deauville!

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! nous allons à Deauville?

PAULETTE. — Naturellement, en nous arrêtant quelques jours à Paris?

MONSIEUR D'ALALY. — Tant que vous voudrez. (*A lui-même.*) Il n'y a pas un chat en ce moment à Paris, nous serons aussi seuls qu'ici.

PAULETTE. — Il faut que je m'occupe de mes toilettes.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais, n'avez-vous pas assez de robes pour...

PAULETTE. — Ah! bien ouiche! Huit ou dix malheureux petits costumes de pensionnaire.

MONSIEUR D'ALALY. — De pensionnaire! Fichtre! Une pensionnaire qui se met bien.

PAULETTE. — Allez-vous pas chipoter là-dessus?

MONSIEUR D'ALALY, *amer*. — Chipoter? Jamais!

PAULETTE. — Quand ce ne serait que pour mes costumes de bain...

MONSIEUR D'ALALY. — « Vos » costumes de bain? Est-ce que « un » costume ne suffit pas?

PAULETTE, *méprisante*. — Non, pas précisément. Du reste, tout cela ne sera pas long. Tout est prêt à essayer, j'ai renvoyé les dessins à Félix.

MONSIEUR D'ALALY, *stupéfait*. — Vous avez envoyé les...

PAULETTE. — Les dessins, oui. — Qu'y a-t-il à cela de si surprenant?

MONSIEUR D'ALALY. — Rien... mais je ne savais pas que vous eussiez reçu ces dessins... Pourquoi ne me les avez-vous pas montrés, Paulette, cela m'eût intéressé...

PAULETTE. — Parce que vous auriez tout contrôlé, critiqué, abîmé. Vous auriez allongé les

pantalons des costumes de bain et les manches des robes; vous devez aimer les corsages montants et les manches longues, vous! Oh! je vous connais déjà bien, allez!

Monsieur d'Alaly. — Croyez-vous? (*A part.*) Je n'ai pas su la prendre, c'est positif; elle me laisse en dehors de ses petits arrangements.

Paulette. — Oui, vous êtes un peu à la pose...

Monsieur d'Alaly. — Nullement, mais je trouve qu'il faut avoir de la tenue, quand on appartient à un certain monde; les allures des femmes d'aujourd'hui sont si étranges! Jamais, autrefois, une grande dame ne se serait permis de...

Paulette, *interrompant*. — Parlez donc pas des grandes dames! Ça n'existe plus!

Monsieur d'Alaly. — Enfin, ma chère Paulette, je regretterais vivement si vous preniez le genre d'allures que je vois à plusieurs de vos anciennes amies.

Paulette. — Soyez tranquille, je n'ai l'intention de copier personne.

Monsieur d'Alaly. — Puis-je, sans être trop indiscret, vous demander quelles sont les toilettes que vous avez commandées?

Paulette. — Parfaitement, à présent que c'est fait, je ne crains plus d'avoir de lutte à soutenir...

Monsieur d'Alaly. — Vous êtes remplie de prévoyance.

Paulette. — Ah! c'est que voyez-vous, je déteste lutter, moi!... et, d'un autre côté, je ne veux pas céder non plus, alors, je prends le parti de ne rien dire. C'est déjà comme cela que je faisais avec maman.

Monsieur d'Alaly. — Tout cela ne me dit pas la couleur de vos robes.

Paulette. — Oh! la couleur n'est rien; j'ai même laissé à ce sujet toute latitude à Félix; c'est la forme qui est tout. C'est collant, on ne voit pas comment ça ferme! Oui, les corsages sont fermés sous le bras d'une manière absolument invisible. On croira que je suis née dedans.

Monsieur d'Alaly. — Et quel est l'avantage de cette fermeture dissimulée?...

Paulette. — De ne pas rompre la ligne à l'œil; c'est un avantage immense!

Monsieur d'Alaly. — Immense! Et les costumes de bain?

Paulette. — Ils seront d'un réussi! Je ne vous dis que ça!

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est pas assez. Je voudrais avoir sur eux quelques détails...

Paulette, *enthousiasmée.* — C'est trop joli pour se raconter! Il faut voir! Les trois robes de bal aussi sont trouvées!

Monsieur d'Alaly. — Trois robes de bal! Et pourquoi faire, grand Dieu!

Paulette. — C'est pour Deauville! Oh! mais rassurez-vous! ce sont des robes de bal telles qu'elles doivent être à la mer... C'est décolleté, très décolleté même, mais il y a un chapeau!

Monsieur d'Alaly. — Alors, vous comptez danser beaucoup à Deauville...

Paulette, *avec élan.* — Oh! oui! Vous ne vous doutez pas à quel point j'ai besoin de me dédommager!...

Monsieur d'Alaly, *doucement.* — Dédommager de quoi, Paulette?

Paulette, *un peu interdite.* — Mais de... la solitude... de l'isolement dans lequel nous vivons...

Monsieur d'Alaly. — Parlez pour vous seulement, moi je ne me trouve pas isolé près de vous...

Paulette. — Mais ce n'est pas du tout la même chose!

Monsieur d'Alaly. — Ah! je croyais...

Paulette, *avec volubilité.* — Eh non! ça n'a aucun rapport! Vous avez goûté à tout, vous! Vous avez tout essayé, tout connu! Vous avez mené une vie de polichinelle, vous! Et vous vous comparez à moi qui n'ai encore rien fait de tout ça!

Monsieur d'Alaly, *à part.* — « Encore ça promet!

Paulette, *continuant.* — Vous ne répondez

rien ? C'est pourtant juste ce que je vous dis là ! J'ai toujours vécu jusqu'à présent comme vous voudriez vivre à partir d'aujourd'hui, et je vous dirai que mon projet est d'essayer d'autre chose ; certes, vous êtes charmant, mais enfin, si charmant que l'on soit, il ne faut pas abuser du tête-à-tête. Pour être bien certain qu'on est « préféré » il faut permettre et faciliter les comparaisons...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! il faut faciliter...

PAULETTE. — Mais oui ! il y a cent à parier contre un que la comparaison tournera à votre avantage... Il y a si peu de gens qui supportent l'examen détaillé... Le coup de foudre doit être une chose excessivement rare... D'abord moi, je ne suis pas emballeuse du tout... Je réfléchis, je réfléchis même énormément avant de trouver quelqu'un bien... (*Silence.*) Nous allons emmener les chevaux à la mer, n'est-ce pas?

MONSIEUR D'ALALY. — Si vous y tenez... Moi, je n'avais pas cette intention... Votre père a la bonté de surveiller l'écurie et je comptais le prier de continuer jusqu'à notre arrivée aux Épines...

PAULETTE. — Mais j'ai une envie terrible de monter à cheval ; il va y avoir deux mois que je ne monte pas! jamais pareille chose ne m'est arrivée!. .

MONSIEUR D'ALALY. — C'est que, précisément, ma Paulette, j'aurais voulu... j'aurais désiré vous

voir rester quelque temps sans monter à cheval... je crains que cet exercice... je...

Paulette, *surprise.* — Ah çà! qu'est-ce que vous craignez? Que je me flanque par terre! Ah! soyez tranquille, je suis aussi solide que vous...

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est pas cela,... mais... enfin, ma Paulette chérie, mon plus vif désir serait d'avoir un gros bébé... Est-ce que cela ne vous amuserait pas, dites?

Paulette, *très calme.* — Si, si, beaucoup; mais je ne vois pas...

Monsieur d'Alaly. — Eh bien, il paraît que... le mouvement du cheval est très contraire... enfin, on dit que l'abus de cet exercice empêche d'avoir des enfants...

Paulette. — Ça, par exemple, c'est une bêtise! Papa a un jockey qui en a quatorze!

Monsieur d'Alaly. — . . . .

Paulette. — Je tiens beaucoup à avoir les chevaux; tous les jours en ce moment on fait des parties, des pique-nique...

Monsieur d'Alaly. — Ah! Comment savez-vous cela?

Paulette. — Par Jane qui m'écrit tout ce qu'elle fait, et qui ajoute qu'on m'attend pour s'amuser bien davantage... à propos de Jane, je lui ai demandé de nous chercher une maison...

Monsieur d'Alaly, *étonné.* — Une maison? Je

pensais que nous irions à l'hôtel, pour si peu de temps... Du reste, j'aime tout autant être dans une maison... (*A part.*) J'aime même beaucoup mieux cela... La vie d'hôtel m'horripile avec ma femme. On la regarde trop. (*Haut.*) Nous serons bien plus tranquilles, bien plus libres de l'emploi de notre temps...

Paulette. — Ce n'est pas cela, mais je désire recevoir un peu... tous les soirs... Il y a toute une bande d'amis, là-bas...

Monsieur d'Alaly, *à part.* — Hélas!

Paulette. — Nous pourrons avoir presque toujours du monde...

Monsieur d'Alaly, *à part.* — Dehors, nous avions au moins la ressource de pouvoir nous en aller. (*Haut.*) Mais je ne vois pas la nécessité de recevoir... A Deauville surtout... Il me semble que la liberté...

Paulette. — Vraiment, je ne vous savais pas sauvage à ce point! Si ça vous ennuie, vous irez vous promener! Vous irez à la pêche!

Monsieur d'Alaly. — Le soir?

Paulette. — Le soir si vous voulez, ça m'est égal, à moi! J'ai mes goûts personnels, mais je ne prétends pas les imposer aux autres; ainsi, cela m'amuse de jouer la comédie, par exemple.

Monsieur d'Alaly. — Jouer la comédie? Où cela? Quand cela?

Paulette. — A Deauville. Nous jouerons le *Petit Abbé* et *Lolotte*. On dit que je jouerai très bien les « Chaumont. »

Monsieur d'Alaly. — Mais je ne veux pas...

Paulette, *jouant l'étonnement.* — Vous dites?

Monsieur d'Alaly, *furieux.* — Je dis que le costume du petit abbé laisse voir les jambes, et que...

Paulette, *railleuse.* — Et que?

Monsieur d'Alaly, *décontenancé.* — Et qu'une jeune femme, aussi jeune... Aussi...

Paulette. — Ah! j'attendais ça! Aussi jeune! Vous trouvez que le petit abbé est fait pour une femme mûre.

Monsieur d'Alaly, *agacé.* — Ah! je ne trouve rien du tout... Vous ferez ce que bon vous semblera!

Paulette. — A la bonne heure! je savais bien que vous consentiriez...

Monsieur d'Alaly, *navré.* — Elle appelle ça consentir.

Paulette, *caressante,* — Vous ne voudriez pourtant pas m'enfermer, me rendre malheureuse... (*Elle se serre contre son mari.*) — Je vous aime bien, allez!... Vous seriez si gentil, si vous vouliez?... Arriverons-nous bientôt? Je voudrais arriver.

Monsieur d'Alaly, *impressionné.* — Ah! je le

voudrais encore plus que toi, va! (*Il l'embrasse*.) Maudit bateau! (*Il l'embrasse davantage.*)

Paulette. — Oh! Et le batelier?

Monsieur d'Alaly, *hors de lui.* — Puisqu'il ne comprend pas le français!

XI

JEUX INNOCENTS

I

A Trouville. Un chalet couvert de plantes. Il est neuf heures du matin.

Monsieur d'Alaly, *appelant sous le balcon.* — Paulette, Paulette, je suis prêt!

Voix de Paulette. — Possible, mais moi, je ne le suis pas.

Monsieur d'Alaly. — Comment cela? Il y a un quart d'heure, vous n'aviez plus que votre chapeau à mettre.

Voix de Paulette. — Je me suis déshabillée pour essayer mon costume de bain.

Elle paraît sur le balcon en costume de bain de

cachemire blanc. Le pantalon est très court, des rubans rouges s'enroulent en mirliton autour des jambes, maintenant les souliers.

MONSIEUR D'ALALY, *saisi.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

PAULETTE, *souriante.* — C'est mon nouveau costume.

M. d'Alaly s'élance dans la maison et bondit jusqu'à la chambre de Paulette. Elle a quitté le balcon et se regarde dans la psyché.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous comptez vous baigner dans ce costume ?

PAULETTE, *haussant les épaules.* — Non, c'est pour le bal de ce soir !

MONSIEUR D'ALALY. — Oh ! ne plaisantons pas...

PAULETTE. — Alors ne faites pas de questions absurdes.

MONSIEUR D'ALALY, *s'animant* — Absurdes ! Mais ce costume est insensé...

PAULETTE, *très calme.* — En quoi ?

MONSIEUR D'ALALY. — En tout ! D'abord il est blanc !... et le blanc quand c'est mouillé, est absolument inconvenant.

PAULETTE. — Rassurez-vous, il est doublé.

MONSIEUR D'ALALY. — Ensuite, le pantalon est infiniment trop court !...

PAULETTE, *se cambrant devant la glace.* — Oh ! quand on a des mollets, on peut supporter ça...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais je ne veux pas que vous ayez les jambes nues à une hauteur pareille !...

PAULETTE. — C'est pas nu ! Il y a les rubans des souliers...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah ! oui, parlons-en !

PAULETTE. — Quelle drôle de chose ! Vous n'aimez pas qu'on voie ce que j'ai de bien.

MONSIEUR D'ALALY. — En effet... je préfère être seul à voir...

PAULETTE. — Cependant, il n'est pas désagréable de jouir de l'effet produit, de se dire : On regarde, mais moi, je touche... et quand ce ne serait que pour faire enrager les autres...

MONSIEUR D'ALALY, *voulant en finir*. — Enfin, nous verrons cela demain... Comme vous ne vous baignez pas aujourd'hui...

PAULETTE. — Par exemple ! Et pourquoi ne me baignerais-je pas aujourd'hui, je vous prie ?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais... à cause des courses.

PAULETTE. — Les courses ne m'empêchent pas de me baigner...

MONSIEUR D'ALALY. — Nous ne serons jamais prêts...

PAULETTE. — Soyez tranquille ; d'ailleurs, vous n'êtes pas forcé de venir, vous savez ! (*Elle défait rapidement son costume. M. d'Alaly reste en extase.*)

PAULETTE. — Eh bien! que faites-vous là?

MONSIEUR D'ALALY. — Moi...? rien... je..

PAULETTE. — Allez... Allez... je ne veux pas vous retarder...

MONSIEUR D'ALALY, *s'approchant.* — Voyons Paulette?... (*Il la prend dans ses bras, elle le repousse.*) Tu ne veux pas?... Pourquoi ne veux-tu pas?

PAULETTE, *railleuse.* — A cause des courses.

M. d'Alaly sort précipitamment. Paulette se rhabille en riant.

La porte s'ouvre de nouveau, et M. d'Alaly rentre brusquement:

— Qu'est-ce que ce couvert qu'on met?

PAULETTE. — C'est le couvert pour le déjeuner, apparemment.

MONSIEUR D'ALALY, *agacé.* — Nous sommes quinze à déjeuner?

PAULETTE. — Oui, je ne pouvais pas en inviter davantage; nous n'avons ici que peu d'argenterie, et...

MONSIEUR D'ALALY, *énervé.* — Ah! c'est dommage!

PAULETTE, *simplement.* — N'est-ce pas? Oh! ce sera gai tout de même, allez!

M. d'Alaly sort furieux. Paulette achève tranquillement sa toilette et se dirige vers la plage. La femme de chambre est partie avant elle, emportant

une valise. M. d'Alaly, mélancoliquement perché sur le balcon, la regarde s'éloigner.

— Irais-je avec elle?... Non! il vaut mieux lui montrer que je suis sérieusement mécontent... Ah bien! oui! Elle ne s'en apercevra seulement pas!. Au contraire, elle sera bien aise de mon absence... Elle sera libre!... Et toute la bande qui l'attend probablement!... Ils sont tous en admiration devant elle et il y a de quoi! Quel amour!!! Ils vont la dévorer des yeux dans ce costume... la déshabiller plus complètement encore par la pensée... Il y a surtout cet animal de Montespan qui ne la quitte pas d'un cran, Gaillac aussi... Oh! mais Gaillac est trop sérieusement occupé de la princesse pour que ce soit dangereux, il apprécie Paulette comme objet d'art, mais pas autrement... Elle n'est pas assez faisandée pour son goût... C'est égal... Je crois qu'il serait plus sage de la rejoindre... Seulement je serai ridicule... Elle se moquera de moi. (*Il s'assoit et prend un livre; un souffle imperceptible traverse l'air...*) Tiens! le vent se lève!... La mer va être mauvaise peut-être?... Et Paulette est très imprudente!... Décidément, j'y vais!

Il se précipite sur son chapeau et part en s'efforçant de se persuader à lui-même qu'il ne rejoint Paulette que pour l'empêcher de se noyer.

II

Dans l'eau, les JOURGARD, MONTESPAN, plusieurs gommeux et gommeuses, etc., etc...

MONTESPAN, vingt-huit ans, très joli garçon. Jersey de soie rouge plaquant prodigieusement.

GAILLAC, quarante-huit ans. Peu de cheveux, mais du prestige et infiniment d'esprit. Assis au bord de l'eau sur un pliant massif et majestueux, à dossier parasol.

Paulette arrive toute pimpante. Elle n'a pas de peignoir. Elle est accueillie par un hourra joyeux et approbateur. Gaillac est pétrifié d'admiration.

Paulette entre dans l'eau. Un instant après, M. d'Alaly parait tout essoufflé, suivant, sans s'en rendre compte, la foule qui accompagne Paulette et entendant les exclamations et les propos interrompus.

— La voilà!

— Comment, c'est elle ?

— Mais oui. Tenez, elle entre dans l'eau !...

— Elle est adorable !

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est une jolie petite femme!

— C'est pas ça que je demande...

— C'est pourtant l'important.

— Mais non. Est-ce une cocotte ou une femme du monde?

— Oh! c'est une cocotte, voyez ce costume...

— Eh bien, mais il est très convenable, ce costume! Que lui reprochez-vous?

— Je le trouve audacieux...

— Moi, je parierais que c'est une femme du monde...

— Soit, mais alors je ne voudrais pas être à la place du mari...

— Moi si, par exemple?

— Il est de fait qu'il ne doit pas s'embêter...

— Prêtez-moi donc votre lorgnette...

— Je vous la prêterai quand elle aura de l'eau jusqu'au cou.

M. d'Alaly est prodigieusement nerveux.

Gaillac. — Ah! vous venez aussi contempler votre femme?...

Monsieur d'Alaly, *grincheux*. — Je viens la faire sortir; elle prend des bains d'une longueur ridicule..

Gaillac. — Mais elle entre à l'instant...

Monsieur d'Alaly. — Eh bien, elle sortira à l'instant aussi, voilà tout!

Gaillac. — Bigre! On ne vous accusera pas d'être un mari gâteau, vous?

M. d'Alaly hèle Paulette. Elle s'éloigne du bord

suivie par Montespan qui cherche vainement à la rattraper.

Monsieur de Dourgard, *sortant à moitié de l'eau.* — Laissez-les donc tranquilles, ils font un match!

Gaillac. — Eh parbleu oui! ils font un match... vous voyez bien qu'ils vont au radeau.

Monsieur d'Alaly, *très inquiet.* — Mais c'est beaucoup trop loin...

Gaillac. — Montespan ne trouve pas ça, allez!

M. d'Alaly continue à arpenter le bord à grands pas. Pendant ce temps, Gaillac déploie un superbe cachemire oriental tramé or et pourpre, sur lequel il était assis.

Enfin Paulette et Montespan se décident à quitter le radeau où ils étaient montés, ils nagent lentement tout près l'un de l'autre. Paulette sort; elle est ravissante, toute rose et ruisselante, ses cheveux blonds collés sur les yeux.

M. d'Alaly s'avance prêt à faire des observations, mais Gaillac le prévient et le repoussant légèrement, s'approche de Paulette qu'il entortille dans son châle avec des précautions touchantes.

Paulette, *riant.* — Merci!... merci!...

Elle rit plus fort; Gaillac continue à l'envelopper. M. d'Alaly fait une tête. Les exclamations admiratives recommencent de plus belle.

— Regardez le mollet? Est-il assez joli, hein, le mollet?...

— Eh bien, et le reste? Oh! Gaillac l'emballe!

— Est-il bête ce Gaillac, de nous cacher tout ça sous sa couverture...

— Ce doit être le mari, là, voyez ce grand brun?

— Qu'est-ce que ça me fait, je me fiche bien du mari!... C'est pas intéressant, le mari!!!

Sur la route qui conduit à leur chalet, Paulette et M. d'Alaly marchant très vite:

Monsieur d'Alaly. — Votre conduite est inqualifiable!

Paulette. — Mais en quoi, sapristi! en quoi?

Monsieur d'Alaly. — En tout! Qu'est-ce que ces manières?... Vous faites des matchs avec Montespan, maintenant? Vous vous en allez avec lui sur un radeau qui est au diable!... et vous y restez... à l'air, à côté de ce garçon à moitié nu...

Paulette. — Comment à moitié nu?... Il a un costume pareil au vôtre...

Monsieur d'Alaly. — Et ce vieux satyre de Gaillac qui se mêle de vous soigner à la sortie... Je suis sûr qu'il vous a dit quelque ordure en vous mettant son chiffon sur le dos...

Paulette. — Mais pas du tout...

Monsieur d'Alaly. — Alors pourquoi avez-vous ri?...

Paulette. — J'ai ri?

Monsieur d'Alaly. — Faites donc l'innocente...

Paulette. — Ah! c'est vrai! C'est qu'il m'a chatouillée...

Monsieur d'Alaly. — Oh!

Paulette. — Sans le faire exprès, mon ami... Sans le faire exprès... Je suis horriblement chatouilleuse, vous savez, et quand je n'ai sur moi qu'une étoffe mouillée, la moindre pression me fait sauter en l'air...

Monsieur d'Alaly, *exaspéré.* — La moindre pression? Il s'est permis...

Paulette. — Mais rien; pour m'emballer, il fallait bien qu'il me touchât, n'est-ce pas?

Monsieur d'Alaly. — Je n'en vois pas la nécessité.

Paulette. — Vous ne savez même plus ce que vous dites?

Monsieur d'Alaly. — Enfin vous n'avez pas des allures comme il faut!

Paulette. — Vous voulez dire « pas comme il vous les faut »?

Elle rentre et s'enferme dans sa chambre. M. d'Alaly est prodigieusement énervé.

III

Midi. La salle à manger du chalet. Les quinze invités. Paulette, jupe de dentelle blanche; peignoir à paniers en crêpe de chine rosé, brodé de crevettes d'argent. Cheveux

relevés sur le sommet de la tête par une petite couronne de comte en perles roses.

Le déjeuner a été d'une gaieté folle. Au dessert, M. d'Alaly commence presque à se dérider.

PAULETTE. — Vous pouvez fumer, vous savez; nous prenons le café ici, parce qu'il fait trop chaud sur la terrasse et que ma toilette des courses est étalée dans le salon...

— Comment, vous allez encore vous habiller?... vous n'êtes pas assez éblouissante comme ça?

Paulette dédaigne de répondre.

On entend une discussion à un bout de la table. C'est Montespan, qui, un peu parti, veut absolument parier avec des Açores qu'il mangera ce qui reste de crêpes sur le plat.

Gaillac, qui pose pour les belles manières, trouve que c'est un genre de pari qui manque d'élégance.

M. d'Alaly, qui ne serait pas fâché de voir Montespan malade, l'encourage tant qu'il peut. On compte les crêpes, il y en a encore sept.

Montespan les avale sans effort apparent.

PAULETTE, *avec admiration.* — Oh! vous avez un estomac, vous!

Elle boit son café et lui trouve un goût inaccoutumé, mais pas désagréable; elle se demande ce que ce peut bien être. Du Helder avoue y avoir versé un verre à bordeaux de cognac. M. d'Alaly n'est

pas content. Madame de Dourgard prétend que Paulette aura mal à la tête.

Paulette. — Fumez, fumez donc tous! Vous ne fumez pas, monsieur des Açores?

Des Açores. — Je vous avoue, Madame, que j'ai une infirmité. Je n'aime à fumer qu'en faisant des bulles de savon. On lance des bouffées de fumée dans la boule, et on obtient des petits globes opalés qui voltigent partout, c'est gai comme tout à l'œil.

Paulette, *enthousiasmée.* — C'est ravissant! il faut en faire!

Elle donne des ordres, un domestique court au bureau de tabac voisin et rapporte deux douzaines de pipes en terre.

Paulette jette des briques de savon dans un seau à frapper le champagne et tout le monde tourne pour faire fondre.

Des Açores, *à Montespan.* — Il reste encore un petit morceau de savon non fondu, je parie que tu ne le manges pas?

Montespan. — Je parie que si! (*On les sépare.*)

Paulette fume un énorme cigare pour faire « de la belle fumée ». Chacun échange fraternellement sa pipe contre celle du voisin. On n'y regarde pas de si près, on se poursuit en poursuivant les boules et il y a des frôlements et des chocs qui agacent fortement M. d'Alaly. Il finit par déclarer qu'il est temps de partir.

Montespan répond qu'il faut attendre le mail, commandé par la bande joyeuse pour emmener ces dames aux courses.

M. de Dourgard accepte au grand déplaisir de sa femme qui voudrait être seule avec lui.

M. d'Alaly refuse. Paulette ira en victoria.

La bande est désespérée. Il lui reste madame de Dourgard de laquelle on se passerait bien. Rien à faire avec celle-là!

IV

Monsieur d'Alaly.

Paulette, en toilette de courses : robe de pékin-ananas absolument droite et collante. Pas trace de paniers. La jupe ronde ornée au bas d'une grosse chicorée de valenciennes, écrasée sous un large cordon de lys du Japon. Chapeau Trianon en paille manille, orné de plumes vert-céladon. Fichu menteur très volumineux en valenciennes, drapé haut sur la poitrine par une plume vert-céladon sortant d'une touffe de lys du Japon.

Elle est très vexée de n'être pas montée sur le grand mail, où elle présume qu'on doit s'amuser beaucoup.

M. d'Alaly s'arme d'un front sévère et profite de ce qu'ils sont seuls pour chapitrer sérieusement Paulette, qui écoute et ne répond rien.

Monsieur d'Alaly. — Comprenez-vous, Paulette?

PAULETTE. — Non.

MONSIEUR D'ALALY. — Il est incroyable que vous ne sentiez pas le ridicule de votre tenue.

PAULETTE. — Je ne comprends pas qu'il soit ridicule à vingt ans d'aimer à s'amuser...

MONSIEUR D'ALALY. — S'amuser! Vous appelez ça s'amuser? ils sont jolis, les amusements!

PAULETTE. — Il faut se contenter de ce qu'on trouve.

MONSIEUR D'ALALY. — Cet imbécile de Montespan, était-il assez grotesque avec son pari de manger le reste des crêpes?... Et cela vous faisait rire!... Vous trouviez cela très drôle! Si moi j'avais fait cela, vous auriez crié...

PAULETTE, *doucement*. — Mais M. de Montespan n'est pas mon mari...

MONSIEUR D'ALALY, *à part*. — Elle a raison pourtant... Elle a des réponses assez justes... Mais quelle nature, mon Dieu! quelle nature! (*Haut.*) Je vais vous installer près de madame de Dourgard; j'ai un mot à dire à l'entraîneur de votre père, et après la première course je viendrai vous prendre pour vous promener.

PAULETTE. — Mais c'est inutile; je ne manquerai pas de bras, allez!

MONSIEUR D'ALALY. — Je le sais, mais il est plus convenable que...

PAULETTE, *crispée*. — Oh!

MONSIEUR D'ALALY, *très digne.* — Soyez tranquille, ma chère enfant, si cela vous ennuie de vous promener avec moi, je ne vous imposerai pas cette corvée...

PAULETTE. — Allons bien ! corvée maintenant... Je trouve simplement que nous avons assez le temps de nous voir, sans nous ménager des tête-à-tête en public !

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous ennuie?

PAULETTE, *gouailleuse.* — C'est impossible !

MONSIEUR D'ALALY. — Si; vous vous moquez de moi... mon amour vous fatigue ..

PAULETTE. — Du tout. Je me dis seulement qu'il est fâcheux que Philémon ne soit pas tombé sur Baucis! Geneviève de Dourgard aurait fait mieux que moi votre affaire...

MONSIEUR D'ALALY. — C'est une femme sérieuse, aimante...

PAULETTE. — Ah! si cela ne dépendait que de moi, je changerais bien...

MONSIEUR D'ALALY, *sautant en l'air.* — Comment, vous changeriez bien? Vous aimeriez mieux avoir Dourgard pour mari ?...

PAULETTE, *négligemment.* — Oh! mon Dieu, non ! Ça m'est bien égal !

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! mais...

PAULETTE. — Vous avez tort de prendre cela

mal, mon ami, je crois que presque tous les maris se valent...

V

Paulette fait sensation. La foule la suit pas à pas et M. d'Alaly a dû renoncer à en faire autant...

— Quel costume !

— Charmant, et un chic !

— C'est ce qui est dessous que je voudrais voir ?

— Pas mèche, mon ami ! C'est une femme très honnête, mariée depuis trois mois seulement...

— Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

M. d'Alaly, qui parcourt le pesage en tous sens cherchant à rejoindre Paulette, saisit par-ci, par-là quelques bribes de ces conversations qui ne lui sont pas destinées.

— Où diable est-elle ?... Je viens de l'apercevoir avec Gaillac... Je suis bien tranquille avec lui, c'est pas l'embarras ! et encore, tranquille, quant au fond, car pour le reste, je suis sûr qu'il lui en raconte de toutes les couleurs... Quelle fichue pensée j'ai eue de me marier, et, me mariant, d'épouser une femme de ce calibre-là... Je ne vis plus... C'est un enfer !... Et le plus triste, c'est que je sais parfaitement que toutes les précautions que je prends

et la surveillance que j'exerce ne serviront absolument à rien... Si ça doit m'arriver... ça m'arrivera... Une seule chose me rassure... Ou je me trompe fort, ou bien Paulette n'a pas l'ombre de tempérament... C'est vrai, mais cela ne signifie rien! J'ai vieilli de dix ans depuis deux mois... Ah! je l'aperçois au buffet... Tiens! elle a changé! elle est avec Montespan. (*Il s'approche du buffet.*)

— Prenez garde! Paulette, vous avez tort de boire du champagne frappé, par cette chaleur... Cela peut vous faire mal à la tête...

Paulette, *avalant le verre de champagne.* — Il est excellent! (*Elle rend le verre à Montespan.*)

Montespan, *tenant la bouteille.* — Garçon! un verre? (*Personne ne répond.*) Garçon, un verre! Quelle boutique! (*A M. d'Alaly.*) Il est encore heureux que nous en ayons un! (*Il se verse à boire dans le verre où Paulette a bu, M. d'Alaly fait un nez.*)

Paulette. — N'est-ce pas, il est bon?

Montespan, *l'enveloppant d'un regard amoureux.* — Exquis! Jamais, Madame, je n'ai rien bu qui m'ait semblé si bon!

Monsieur d'Alaly, *très ennuyé.* — Voulez-vous voir la dernière course? (*Il s'élance vers Paulette.*)

PAULETTE. — Mais certainement. (*Elle prend le bras de Montespan.*)

MONSIEUR D'ALALY, *les suivant.* — Je ne compte pas plus que si j'étais mort.

MONTESPAN, *à Paulette.* — Désirez-vous monter sur une chaise?

PAULETTE. — Oui! Je ne suis pas grande, et je ne vois pas bien sans cela. (*Montespan l'aide à monter.*)

Les chevaux sortent du pesage, Paulette se penche brusquement pour les voir défiler, fait basculer la chaise et manque de tomber. Montespan la reçoit dans ses bras.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais vous allez vous tuer!

PAULETTE, *riant.* — J'ai perdu l'équilibre... elles sont très versantes, ces chaises.

MONSIEUR D'ALALY. — Je vais mettre mon pied sur le barreau; de cette façon...

MONTESPAN. — Laissez... laissez... je m'assois et je pose mes deux pieds sur la chaise de madame d'Alaly... Je défie bien que comme cela elle bouge. (*Il s'assoit aux pieds de Paulette, sa tête disparaît sous les jupons.*)

PAULETTE, *de bonne foi.* — Mais vous ne verrez rien...

MONTESPAN, *les prunelles dilatées.* — Que si... que si...

M. d'Alaly bat désespérément la mesure avec sa canne.

VI

Dans la chambre de Paulette. Il est dix heures. On a dîné rapidement.
PAULETTE, en chemise, les cheveux flottants.
MONSIEUR D'ALALY, en habit, un chapeau mou à la main.

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous ferai observer que je suis prêt à l'heure convenue...

PAULETTE. — Je me suis mise en retard sans m'en rendre compte; ne vous fâchez pas... dans une heure, je serai habillée.

MONSIEUR D'ALALY. — J'aime beaucoup mieux être ici que là-bas, ce que j'en dis est pour vous; vous êtes prévenue que nous quitterons ce bal à minuit; donc, vous ne retrouverez pas le temps perdu.

PAULETTE, *câline*. — Nous resterons si je m'amuse? (*Elle s'approche.*)

MONSIEUR D'ALALY. — Pas un instant. Il y a à minuit un envahissement de cocottes auquel je ne vous laisserai pas assister...

PAULETTE. — C'est justement ça que j'ai envie de voir...

MONSIEUR D'ALALY. — Il est inutile de me le de-

mander, je ne céderai pas. (*Il embrasse Paulette qui est venue s'asseoir sur ses genoux.*) Quels jolis cheveux tu as, ma chérie, c'est une mousse d'or... une mousse qui donne envie de se rouler dessus !... (*Il mâchonne les cheveux de Paulette.*)

Paulette, *voulant s'en aller.* — Ah ! si vous me retardez !...

Monsieur d'Alaly, *la retenant.* — Reste... reste... C'est la première fois que je t'embrasse aujourd'hui...

Paulette. — Vous m'étouffez... Ah ! voyons, pas de bêtises !... (*Elle se dégage brusquement et commence à se coiffer. M. d'Alaly se promène à grands pas. Paulette le regarde.*) Qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes pâle ?... (*Mouvement de colère de M. d'Alaly.*) Ça vaut du reste mieux qu'être congestionné.

M. d'Alaly s'élance hors de l'appartement et ne reparaît que quand Paulette est habillée.

VII

Paulette, jupe courte, formée de mille volants de malines. Corsage froncé, montant du dos et s'évasant bizarrement devant en forme de pétales de fleurs. Ceinture bébé en moire blanche. Dans la jupe, jetées partout au hasard, bottes de myrtes et de roses soufre. Chapeau « Maguelonne » en paille de riz, surmonté d'immenses plumes

blanches et soufre; ce chapeau posé sur un foulard jaune safran noué à la créole; cheveux tout plats.

M. d'Alaly suit mélancoliquement.

Paulette. — Comme c'est gai, ce bal!

Monsieur d'Alaly, *railleur.* — En effet, on se croirait à Bullier, et il n'est pas onze heures! Qu'est-ce que ça va devenir?

Du Helder, *offrant son bras à Paulette.* — Je ne vous demande pas si c'est ma valse, il y a une heure que j'attends...

Montespan, *s'élançant du bout du salon et arrivant en faisant des glissades fabuleuses.* — Pas du tout, c'est la mienne.

Ils parlementent. Pendant ce temps, Gaillac, très animé, arrive par derrière et enlève sans façon Paulette en la prenant par la taille.

Paulette, *protestant.* — Mais c'est la valse de M. du Helder! Je lui ai promis la première à mon arrivée.

Gaillac. — Allons donc! Est-ce qu'on tient jamais ce qu'on promet?

M. d'Alaly, navré de cette morale, s'éloigne pour ne pas en entendre davantage.

Gaillac, *à Paulette en valsant.* — Vous allez voir ce que c'est qu'une vraie valse!... Je ne frotte pas le parquet, moi!... A Vienne, en 18... (*Il s'arrête.*) Après la valse... je vous promènerai... Nous irons faire nos petites farces... Je vous mon-

trerai toutes les cocottes... Il n'y en a pas une qui soit aussi jolie que vous...

Paulette, *modeste*. — Oh !!!

Gaillac. — Et vous le savez bien !... Quelle taille !! (*Il la serre.*)

Paulette, *narquoise*. — J'entends bien, vous n'avez pas besoin de... forcer mon attention !

La valse terminée et au moment où ils vont commencer leur promenade, Montespan les rejoint.

— C'est mon quadrille

— Mais non.

— Mais si. (*Ils tirent chacun sur un bras.*) Des Açores, du Helder, toute la bande apparaît et ne quitte plus Paulette, qui circule dans le bal suivie d'un véritable cortège d'honneur. On la promène, on la mène au buffet, on l'entoure lorsqu'elle s'assoit. M. d'Alaly renonce même à l'apercevoir au milieu d'une triple rangée d'habits noirs.

Paulette ne sait plus trop où elle en est. Gaillac vient de lui effleurer l'oreille de terriblement près en parlant ; elle présume qu'il l'a fait avec préméditation et n'a pas l'idée de s'en choquer.

Enfin, elle danse avec lui un dernier quadrille insensé, Gaillac crie les figures en faisant un porte-voix de ses mains, et en tenant ses gants pour ne pas nuire à sa sonorité ; il termine en esquissant un cavalier seul si prodigieusement osé, que M. d'A-

laly s'empresse d'emmener Paulette qui se défend comme un diable et semble absolument empoignée ; pour un rien, elle donnerait la réplique à Gaillac.

VIII

Deux heures du matin, dans la chambre de toilette.

PAULETTE, rose, fraîche, resplendissante.

MONSIEUR D'ALALY, le teint plombé, les cheveux collés, le col frippé.

Elle commence à se déshabiller. Il se laisse tomber sur un divan dans une pose anéantie.

PAULETTE. — Quelle bonne journée!!! Oh! si c'était tous les jours comme ça!!!

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! parlons-en! une jolie existence!

PAULETTE. — Je me suis tant amusée!

MONSIEUR D'ALALY, *amer*. — Si les excentricités amusent, vous devez vous être amusée, en effet.

PAULETTE, *surprise*. — J'ai fait des excentricités, moi?

MONSIEUR D'ALALY. — Vous n'avez fait que cela; depuis votre bain dans un costume indécent, jusqu'à ce quadrille insensé avec Gaillac...

PAULETTE. — Il est si drôle, Gaillac!...

MONSIEUR D'ALALY. — Drôle! Il me dégoûte,

moi!... C'est honteux de voir un homme de cet âge se disloquer de la sorte... M'expliquerez-vous ce qu'il vous chuchotait à l'oreille tout à l'heure?... Il avait, ma parole, l'air de vous embrasser...

Paulette, *naturellement.* — Je n'ai rien senti! et quand il m'embrasserait, il n'y aurait pas grand mal... il pourrait être mon père...

Monsieur d'Alaly, *haussant les épaules.* — Nous les connaissons, ces pères-là!

Paulette. — Je comprendrais si c'eût été M. de Montespan que vous fussiez contrarié, mais...

Monsieur d'Alaly, *nerveux.* — Montespan se contente de boire dans votre verre! et de mettre sa tête sous vos jupons...

Paulette. — Mais...

Monsieur d'Alaly. — Sans parler des effets de cuisses qu'il offre à vos regards bienveillants, le matin sur le radeau!... Imbécile! avec son maillot de soie rouge! il a l'air d'une écrevisse mal cuite...

Paulette. — Je vous assure...

Monsieur d'Alaly. — S'il était bien tourné encore, je comprendrais ça, mais il est cagneux, ce garçon-là!

Paulette rit.

Monsieur d'Alaly. — Vous le trouvez joli, vous?

Paulette. — Je ne le trouve pas précisément joli, mais il est gai, gentil, aimable...

MONSIEUR D'ALALY. — Parbleu, je crois bien qu'il est aimable... Il vous fait une cour scandaleuse, que vous accueillez à merveille, il faut vous rendre cette justice...

PAULETTE, *agacée.* — Dame ! C'est plus amusant pour moi qu'écouter vos remontrances injustes... (*Elle continue à aller et venir en se déshabillant. M. d'Alaly la regarde et peu à peu sa mine grognon se détend*).

MONSIEUR D'ALALY. — Tiens ! tu as mis un corset !... Tu tenais donc à avoir la taille fine, ce soir ? C'est pour éblouir Montespan... Il a pourtant des bras assez longs pour en faire le tour... c'est pis qu'un chimpanzé...

PAULETTE. — ...

MONSIEUR D'ALALY. — Pourquoi as-tu mis un corset ce soir, dis ?

PAULETTE, *grinchue.* — J'en mets toujours un quand je dois danser...

MONSIEUR D'ALALY, *la regardant avec complaisance.* — Tu n'as pourtant pas besoin de...

PAULETTE. — Je mets un corset parce que, quand je n'en ai pas, la main qui me tient me chatouille, là !...

MONSIEUR D'ALALY. — Et ce chatouillement t'est désagréable ?

PAULETTE. — Du tout, au contraire ! seulement ça me donne le fou rire... Alors, pour éviter cela...

MONSIEUR D'ALALY. — Tu as raison, mon amour. Dieu ! suis-je fatigué !

PAULETTE. — Moi, je n'ai jamais été si reposée !... (*Elle vient s'asseoir à côté de lui sur le canapé.*) Merci ! mon ami... merci mille fois.

MONSIEUR D'ALALY, *étonné.* — De quoi ?

PAULETTE. — De m'avoir laissée m'amuser. Mais je ne suis pas ingrate et je veux vous en remercier.. Oh ! mais là bien ! (*Elle se couche à demi sur lui et le regarde presque tendrement.*)

MONSIEUR D'ALALY, *stupéfait, la saisissant dans ses bras.* — Tu es adorable ! Il se dégage de toi une électricité !

PAULETTE. — C'est ce qu'on m'a dit ce soir !

MONSIEUR D'ALALY, *effaré.* — Comment ? Qui vous a dit ?...

PAULETTE. — Mais plusieurs personnes.

MONSIEUR D'ALALY. — Oh !

PAULETTE, *l'embrassant.* — Eh bien, oui, on m'a fait la cour, et des compliments, et des déclarations, et tout ce qui s'ensuit ..

MONSIEUR D'ALALY, *sursautant.* — Comment ! tout ce qui s'ensuit ?...

PAULETTE. — Pas tout... tout... Mais assez pour que ça m'ait rendue tout autre qu'à l'ordinaire... Je ne sais ce que j'éprouve, mais...

MONSIEUR D'ALALY, *furieux.* — Mais je ne veux

pas, moi, qu'on se permette et surtout que vous autorisiez ces façons-là...

Paulette, *se pelotonnant et lui nouant les bras autour du cou.* — Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ?...

Monsieur d'Alaly, *ahuri.* — Ce que ça peut?... Ah! c'est trop fort!...

Paulette, *les yeux luisants.* — Eh oui! Qu'est-ce que ça vous fait... Si c'est toi qui en profites!...

XII

L'IDÉAL DE PAULETTE

A Dieppe. Un appartement d'hôtel.

PAULETTE, peignoir de mousseline de l'Inde garni de valenciennes. Cheveux flottants.

MONSIEUR D'ALALY, complet de bourre de soie écrue.

Il est dix heures du matin.

PAULETTE, *assise, occupée à se regarder dans une glace à main.* — Positivement, j'ai une petite tache sous l'œil gauche !

MONSIEUR D'ALALY, *s'approchant avec intérêt.* — Une tache de quelle couleur, mon bijou ?

PAULETTE, *agacée.* — De quelle couleur ? brune, parbleu ! de quelle couleur voulez-vous que soit une tache sur la peau ?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais ça dépend ? Il y en a de rouges, de jaunes, de...

PAULETTE. — Enfin, c'est une tache de coup de soleil... Je ne sais où j'ai attrapé cela...

Monsieur d'Alaly. — Ça ne m'étonne pas; je suis même surpris que tu n'en aies pas davantage, car tu fais bien tout ce qu'il faut pour cela! Ce lawn tennis en plein soleil...

Paulette. — Allez-vous me reprocher de jouer au lawn tennis, à présent?

Monsieur d'Alaly. — Je ne reproche rien du tout. Tu dis : « Je ne sais pas où j'ai attrapé ça. » Alors, je te renseigne, voilà tout.

Paulette. — Oh ! si vous croyez que je ne vois pas que vous n'aimez pas le lawn tennis ?...

Monsieur d'Alaly. — Je l'exècre et je ne m'en cache pas... C'est une paume boiteuse, un ballon raté... J'aime mieux le volant tout bêtement...

Paulette. — Parce que tout le monde préfère le lawn tennis !... Quel esprit de contradiction vous avez !...

Monsieur d'Alaly. — Mais, ma chérie, qu'est-ce que ça peut te faire que je préfère d'autres jeux, puisque c'est au lawn tennis qu'on joue, et que moi-même, quand il manque quelqu'un, je me sacrifie pour que la partie ait lieu... Tu n'es même guère gentille pour moi;... tu ne me veux jamais dans ton camp...

Paulette. — Parce que vous jouez trop mal...

Monsieur d'Alaly. — Je ne suis pas de première force, je le reconnais, mais tu prends Gaillac qui

est bien plus mauvais que moi... Il joue comme un pied ! Gaillac ! ! tu le prends, parce qu'il te fait la cour tout le temps...

Paulette. — Eh bien, et vous donc ? avec ça que vous ne me la faites pas... et de votre part, c'est impardonnable, tandis que M. de Gaillac est dans son rôle, c'est tout naturel...

Monsieur d'Alaly. — Comment, tout naturel ? Il est au contraire hors nature, qu'un homme de cet âge fasse la cour à une femme du vôtre...

Paulette, *haussant les épaules.* — Allons donc ! vous n'y entendez rien du tout. Les femmes très jeunes sont faites pour plaire aux vieux, et les femmes de quarante ans appartiennent aux petits jeunes... Quand vous me regarderez avec étonnement, ça ne changera rien à ce qui est...

Monsieur d'Alaly. — Mais...

Paulette. — Et c'est très bien ainsi... il faut équilibrer...

Monsieur d'Alaly. — Si encore il n'y avait que Gaillac, mais c'est tout le monde, depuis le petit de Tendron jusqu'au vieux Rechampy, car vous ne pouvez le nier, le vieux Rechampy vous fait la cour ?

Paulette. — Je ne le nie pas du tout.

Monsieur d'Alaly, *indigné.* — Et cela vous amuse ?

Paulette, *tranquillement.* — Beaucoup.

MONSIEUR D'ALALY. — Il est cynique, ce vieux?

PAULETTE. — Il est très entreprenant...

MONSIEUR D'ALALY, *inquiet*. — Que vous a-t-il fait?...

PAULETTE. — Oh! rien! Mais il m'a demandé des choses... enfin, tout ce qu'il est possible de demander...

MONSIEUR D'ALALY. — Oh!!!

PAULETTE. — Mais je sais bien ce que je ferai, s'il recommence!

MONSIEUR D'ALALY. — Que ferez-vous?

PAULETTE, *simplement*. — Je le prendrai au mot!

MONSIEUR D'ALALY, *saisi*. — !!!!

PAULETTE. — Fera-t-il un nez, hein? qu'en pensez-vous?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais... il ne faut pas jouer avec cet horrible vieillard...

PAULETTE. — Je n'en ai pas non plus envie.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous avez une façon de traiter toute chose légèrement...

Paulette prend un peigne d'écaille blonde et commence à se coiffer.

MONSIEUR D'ALALY. — Comment vas-tu te coiffer, dis, ma chérie?

PAULETTE. — Une grosse natte en couronne, pour le bain, c'est ce qu'il y a de plus pratique... et il paraît que ça me va très bien...

MONSIEUR D'ALALY, *vivement*. — On te l'a dit?

PAULETTE. — Mais oui.

MONSIEUR D'ALALY. — Qui?

PAULETTE. — M. de Guadalquivir.

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! si ce n'est que celui-là, ça m'est égal; car je ne présume pas que tu attaches de l'importance au dire de ce monsieur...

PAULETTE. — Il est superbe! Il est impossible d'être plus beau!...

MONSIEUR D'ALALY. — Et plus bête! Il cumule!

PAULETTE. — Enfin, le physique est bien quelque chose?...

MONSIEUR D'ALALY. — Pas pour un homme! Ce sont les qualités qui font l'homme! L'esprit, la bonté, à la bonne heure! Mais la beauté, fi donc!

PAULETTE. — Tout ça est une affaire d'appréciation...

MONSIEUR D'ALALY, *voulant plaisanter*. — Si j'avais les cheveux et la barbe d'un noir d'enfer comme ce stupide Espagnol, des yeux en chocolat comme les siens, et un profil simili-grec, est-ce que tu m'aimerais davantage, dis, ma Paulette?

PAULETTE, *avec élan*. — Oh oui! va!

MONSIEUR D'ALALY, *suffoqué*. — Ah!

PAULETTE. — Oh! si vous pouviez changer bien

des petites choses !... Je suis sûre que je serais toute différente, moi aussi !... Il est certain que je vous aime beaucoup, ah ! mais beaucoup, seulement c'est une affection paisible... et je crois que si vous étiez... autrement, mon affection pourrait changer de caractère...

Monsieur d'Alaly. — Ah ! bien ! C'est rassurant !

Paulette. — Qu'est-ce que vous dites ?

Monsieur d'Alaly. — Rien... Une réflexion que je faisais... (*Un silence.*) Dites-moi, Paulette, vous me trouvez affreux ?

Paulette, *se récriant.* — Mais, pas du tout ! Vous avez de beaux yeux bleus, une bouche charmante, des dents splendides, une jolie tournure, une distinction très grande, tout ce qu'il faut enfin pour tourner la tête à...

Monsieur d'Alaly, *haletant.* — A ?

Paulette. — A une autre que moi ; voilà le chiendent...

Monsieur d'Alaly, *découragé.* — Le chiendent ! encore !

Paulette. — Ainsi, tenez, quelqu'un qui me plaît extrêmement, c'est M. des Açores.

Monsieur d'Alaly. — Mais il est horrible !...

Paulette, *moqueuse.* — Qu'est-ce que ça fait pourvu qu'il soit bon ?

Monsieur d'Alaly. — Mais...

PAULETTE. — Ne me disiez-vous pas à l'instant que « pour un homme, les qualités de l'esprit et du caractère avaient seules le droit de compter » ?

MONSIEUR D'ALALY. — On dit ces choses-là... C'est une manière de parler...

PAULETTE. — Et M. d'Adonys ! Il est joli, celui-là, j'espère ? Vous devriez vous coiffer comme lui, mon ami... Il me semble que j'aimerais beaucoup votre tête si elle était comme la sienne...

MONSIEUR D'ALALY, *piteusement.* — Mais comment voulez-vous que je fasse ?... d'Adonys a une chevelure d'une abondance exceptionnelle, tandis que moi...

PAULETTE. — Ah ! c'est vrai ! Il n'y a plus beaucoup de mouron sur la cage ! (*Elle rit.*)

MONSIEUR D'ALALY, *vexé.* — Vous devriez bien vous déshabituer de parler argot.

PAULETTE, *docile.* — Je tâcherai, mon ami.

MONSIEUR D'ALALY, *radouci.* — Je tâcherai aussi de vous être agréable le plus que je pourrai,... de réformer ce qui vous paraît trop rude ou trop sérieux dans mon caractère.

PAULETTE, *suivant son idée.* — C'est surtout le physique qu'il faut réformer...

MONSIEUR D'ALALY, *très ennuyé.* — C'est que c'est plus difficile ! (*Un silence.*) Je comprends à la rigueur que vous trouviez bien ce bellâtre de Gua

dalquivir, d'Adonys, Gaillac, malgré son âge, et même des Açores en dépit de sa laideur ; mais Niederbrun ? Qu'est-ce qui peut vous plaire dans Niederbrun ?

Paulette. — Son luxe ! Il est très avantageux d'être toujours vu dans une voiture splendide ou sur un cheval de cinq cents louis... Quand je compare cela à vos voitures étriquées et aux petites biques de trois mille francs que vous montez...

Monsieur d'Alaly. — Mais, ma chère enfant, il faut, pour soutenir le train de Niederbrun, un argent que nous n'avons pas...

Paulette. — Nous sommes très riches, pourtant...

Monsieur d'Alaly. — Pas très riches pour le temps où nous vivons... Nous avons en tout quatre millions six cent mille francs...

Paulette. — Quatre millions six cent mille francs !... Eh bien ! mais il y a de quoi avoir onze cent cinquante mille livres de rente pendant quatre ans !... C'est déjà gentil !

Monsieur d'Alaly, *abasourdi*. — !!!

Paulette. — Je sais bien que vous n'avez pas les mêmes idées que moi...

Monsieur d'Alaly. — Heureusement ! Mais revenons à notre conversation, car elle m'intéresse extrêmement. Nous disions donc que Gaillac vous plaît par... par quoi ? Je ne m'en souviens plus.

PAULETTE. — Par son esprit.

MONSIEUR D'ALALY. — Par son esprit; M. de Guadalquivir par sa beauté; Niederbrun déploie un luxe qui vous séduit · la coiffure de d'Adonys vous a donné dans l'œil, tandis que le charme pénétrant qui se dégage de la personne de des Açores...

PAULETTE. — Moquez-vous, moquez-vous bien?

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous jure que je n'en ai nulle envie. Et Montespan, vous avez l'air de le considérer d'un œil assez bienveillant. A quelle partie de sa personne faut-il attribuer cette bienveillance?

PAULETTE. — Je ne sais pas trop, c'est l'ensemble qui est réussi... Il est élégant, bien mis, bien chaussé, recherché dans les moindres détails; enfin, il est ce qui s'appelle « juteux ».

MONSIEUR D'ALALY, *résigné.* — Ah! et où cela s'appelle-t-il de ce joli nom?

PAULETTE. — Dame! partout. On ne dit plus chic, ni gommeux, on dit « juteux », tout le monde sait ça!

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous demande pardon, mon éducation est si incomplète... Alors je dois prendre modèle sur Montespan pour tout ce qui concerne les modes?

PAULETTE. — Vous ne pouvez mieux copier...

MONSIEUR D'ALALY. — Et si je ne copiais pas du tout? Ni lui, ni d'autres?

Paulette. — Alors, il faudrait avoir plus d'imagination, une note plus personnelle que la vôtre...

Monsieur d'Alaly. — Tranquillisez-vous, je vais copier servilement, et d'ici à huit jours, je serai « boudiné » aussi étroitement que Montespan... Je puis même l'être davantage, si cela vous plaît? Pendant que j'y suis, j'aime autant y aller carrément. Je crois que Montespan a dix-sept centimètres de largeur de poitrine environ, je puis peut-être arriver à n'en avoir que seize. Qu'en dites-vous?

Paulette. — Vous plaisantez! Eh bien, ce n'est pas laid du tout, cette mode des poitrines un peu resserrées. Habillé, on paraît chétif, étriqué... Déshabillé, on est taillé comme un athlète, c'est une charmante surprise.

Monsieur d'Alaly. — C'est charmant alors d'être taillé comme un athlète?...

Paulette. — Oh! oui... M. d'Ulster est comme ça! l'autre jour, quand vous avez lutté des mains à qui ferait plier l'autre, il vous a plié au bout de deux minutes et on entendait vos os qui craquaient, que c'était pitié!

Monsieur d'Alaly, *énervé*. — Parbleu! c'est un colosse que ce Russe! Il est à moitié sauvage; tous ces gens-là ont plus ou moins de cosaque dans leur affaire...

Paulette. — Qu'importe que ça soit cosaque

ou autre... la force physique est une belle chose, allez! Une chose que rien ne peut remplacer... et quand avec cela on est doux, on est parfait...

Monsieur d'Alaly. — Est-ce que je ne suis pas doux, moi, ma Paulette?

Paulette. — Le beau mérite! Vous ne pouvez pas faire autrement, vous!

Monsieur d'Alaly. — Cependant...

Paulette, *sans l'écouter.* — Sans doute. J'aime à voir un éléphant enjamber avec des précautions infinies le petit chien qui se couche entre ses pattes! On se dit que si cette grosse chose voulait, elle pulvériserait le moucheron duquel elle respecte la faiblesse; si au lieu d'un éléphant on voyait une gazelle exécuter le même mouvement, ce serait dénué d'intérêt.

Monsieur d'Alaly. — Tu ne m'aimeras jamais?

Paulette. — Pourquoi me tutoyez-vous donc dans les moments de... calme? Je déteste ça? Si, je vous aime; seulement, si vous pouviez apporter dans votre extérieur, dans votre manière d'être et... d'aimer, quelques modifications, je serais probablement beaucoup plus aimable... Non pas que vous soyez moins bien que les autres, mon ami, ce n'est pas la même chose, voilà tout. Ne vous est-il jamais arrivé, ayant marché toute la journée avec des bottines dans lesquelles vous étiez très à l'aise, de vous sentir le pied fatigué et meurtri?...

Monsieur d'Alaly. — Oui, mais je ne saisis pas...

Paulette. — Eh bien, vous enlevez ces bottines pour en mettre d'autres qui sont moins bien faites, qui serrent davantage, et malgré tout vous éprouvez un délassement, une jouissance, un réel plaisir.

Monsieur d'Alaly. — Mais vous dites des choses...

Paulette. — Des choses vraies! tâchez d'être varié, vous y gagnerez, je vous le promets...

Monsieur d'Alaly, *exaspéré.* — Mais, sacrebleu! je ne peux pourtant pas posséder à la fois les beautés de l'âme de des Açores et les biceps de d'Ulster, être bête et beau comme Guadalquivir, chevelu comme d'Adonys et « juteux » comme Montespan!!!

Paulette, *simplement.* — C'est fâcheux, parce que je sens bien qu'il me faut tout cela!

Monsieur d'Alaly. — Oh!!! Alors, tu ne m'aimes pas du tout?

Paulette. — Mais si, mais si...

Monsieur d'Alaly. — Dis-le mieux que ça?... Est-ce que cela t'est désagréable quand je t'embrasse?

Paulette. -- Non...

Monsieur d'Alaly. — Mais ça ne te fait pas plaisir?

PAULETTE. — Je le sens à peine... Vous avez la peau si douce...

MONSIEUR D'ALALY *se caresse le menton avec complaisance. — Paulette réfléchit ; un silence.*

MONSIEUR D'ALALY. — A quoi penses-tu ?

PAULETTE. — Je pense que j'aimerais à être embrassée très fort, par une barbe dure... qui piquerait beaucoup... c'est une sensation charmante.

MONSIEUR D'ALALY, *stupéfait.* — Qu'en savez-vous ?

PAULETTE. — Oh ! j'en suis sûre !... C'est fade, un baiser sans barbe ! Il faut pour être bon qu'un baiser fasse mal...

MONSIEUR D'ALALY. — !!!

PAULETTE. — Si vous étiez bien gentil, vous la laisseriez pousser ?...

MONSIEUR D'ALALY. — Voyons, mon chéri... c'est de l'enfantillage...

PAULETTE, *agacée.* — Ah ! vous tenez à garder la tête que vous avez ? Je ne comprends pas qu'on attache de l'importance à ces bêtises-là... Je couperais très volontiers mes cheveux, moi ! Ça m'est bien égal !... Voulez-vous laisser pousser votre barbe, je les couperai pour vous faire plaisir ?...

MONSIEUR D'ALALY, *atterré.* — Couper tes cheveux, et pour me faire plaisir !!! Mais tu es folle ! Veux-tu bien ne pas dire ces choses-là, même en riant ?...

PAULETTE, *nerveuse, battant la mesure au pied.* — Vous refusez?

MONSIEUR D'ALALY. — Quoi?

PAULETTE. — De la laisser pousser?...

MONSIEUR D'ALALY. — Ma Paulette... je ne refuse rien... Mais l'été... c'est si chaud!... surtout pour moi qui n'ai jamais porté de barbe... J'aimerais mieux commencer en hiver... Et puis, tu sais, on est affreux pendant que ça pousse, on a l'air d'un forçat... d'ailleurs, il n'est pas dit qu'elle piquera...

PAULETTE. — Nous verrons bien... En appuyant très fort, ça peut toujours piquer... J'ai une étonnante envie de me frotter la figure contre une barbe, là!

MONSIEUR D'ALALY, *à part.* — Si elle en a envie à ce point, il serait peut-être imprudent de refuser... (*Haut.*) Je vais la laisser pousser... c'est convenu... mais tu m'aimeras?...

PAULETTE, *ravie.* — Oui!

MONSIEUR D'ALALY. — C'est que je t'aime tant, moi, ma petite Paulette! et je te trouve si froide... si insensible...

PAULETTE. — Je vous aime bien pourtant...

MONSIEUR D'ALALY, *découragé.* — Alors, c'est l'amour que tu n'aimes pas!

PAULETTE. — Mais si... Il y a des jours où je me sens prise d'un immense besoin de câlineries et de caresses! je voudrais me blottir dans des bras quel-

conques et y rester toujours sans bouger... je ..

Monsieur d'Alaly. — Comment, dans des bras, quelconques ? pourquoi *quelconques ?*

Paulette. — Parce qu'il n'y a dans ce cas-là, que les bras qui m'apparaissent nettement...

Monsieur d'Alaly, *à part.* — C'est encore heureux !

Paulette. — Je vous assure, mon ami, que vous devriez m'aimer d'une façon moins..., ou plus... enfin, imaginez-vous, qu'au lieu d'être votre femme, je suis une petite maîtresse bien gaie, très bon garçon, qu'il faut se dépêcher de faire jouir de tout, parce que vous ne la conserverez pas longtemps, et que...

Monsieur d'Alaly, *protestant.* — Mais je ne veux pas m'imaginer cela du tout...

Paulette. — Je cherche à vous faire comprendre le plus... discrètement que je peux... que l'amour purement conjugal ne m'empoigne pas suffisamment... Que j'aspire à autre chose... je ne sais pas trop à quoi...

Monsieur d'Alaly, *tristement.* — Tu aspires à t'amuser !

Paulette, *avec élan.* — Oh ! ça d'abord ! Tenez, laissez-moi m'amuser de tout mon cœur... (*Elle se couche sur son épaule*). Et vous verrez que vous n'y perdrez rien...

Monsieur d'Alaly, *le nez fourré dans les che-*

yeux de Paulette. — . . . .

PAULETTE, *le guettant du coin de l'œil.* — Je ne suis pas aussi... insensible que vous le croyez... J'ai la conviction que je puis... vibrer à un moment donné... Le tout est de trouver quelqu'un qui sache s'y prendre...

MONSIEUR D'ALALY, *sautant en l'air.* — Quelqu'un, qui?... Mais sapristi! Paulette...

PAULETTE, *se suspendant à son cou.* — Eh bien, tachez que ce soit vous!

XIII

BREDOUILLE !...

I

Au château des Épines ; le jour de l'ouverture.

Il est huit heures du matin ; dans une grande chambre Louis XIII.

PAULETTE, trottinant dans l'appartement.

MONSIEUR D'ALALY, encore couché.

MONSIEUR D'ALALY. — Comment ! tu es déjà levée, ma Paulette

PAULETTE. — Mais il est huit heures !

MONSIEUR D'ALALY. — Dame ! comme habituellement tu te lèves à onze heures !...

PAULETTE. — Pas les jours de chasse...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah ! pas les jours de... C'est que je ne suis pas encore au courant, moi ! C'est le premier jour de chasse depuis mon règne...

Paulette, *entre ses dents.* — « Règne » est trouvé...

Monsieur d'Alaly. — Qu'est-ce que tu dis? ma chérie.

Paulette. — Mais... rien...

Monsieur d'Alaly. — Ah!... je croyais que tu disais quelque chose... Dieu! que c'est ennuyeux de se lever! (*Il s'étire.*) Tu ne trouves pas, Paulette?

Paulette, *se glissant difficilement dans une culotte de drap mastic à côtes.* — Oh! non!... Quand je n'ai pas mon installation à moi toute seule, je me lève très volontiers...

Monsieur d'Alaly. — Tu n'es pas aimable! Mais, ma chère petite, s'il t'est à ce point pénible de partager ta chambre avec moi, tu pourrais prier ta mère de t'installer plus commodément, à ton goût; car pour moi, je me déclare pleinement satisfait...

Paulette. — Ah! bien ouiche! ce serait du joli, si je demandais ça à maman! « Ma chère enfant, il faut vivre avec ton mari dans une intimité absolue, être docile, soumise, etc., etc. » Je n'ai pas envie d'attraper ses petits sermons, à cette pauvre maman. A présent, les vôtres me suffisent!

Monsieur d'Alaly. — Il me semble pourtant, ma Paulette, que tu es libre autant qu'une jeune femme de ton âge peut l'être...

Paulette. — Ah! oui! parlons-en! « Vous avez ri avec Gaillac! » — « Qu'est-ce que Montespan vous disait sur la terrasse? » — « Pourquoi M. de Rèche vous donne-t-il toujours le bras?... La voilà, la liberté, telle que vous la comprenez (*Silence.*) Je vous préviens que si vous ne vous levez pas, je pars sans vous...

Monsieur d'Alaly. — Avoue que tu le voudrais?

Paulette. — Certainement, mais à qui la faute?

Monsieur d'Alaly, *amer.* — A moi, naturellement, j'ai tous les défauts, tous les vices...

Paulette, *soupirant.* — Tous les vices! Oh, non, hélas!!

Monsieur d'Alaly, *surpris.* — On dirait que tu le regrettes?

Paulette. — Certainement; si vous aviez tous les vices, vous auriez plus de montant!...

Monsieur d'Alaly. — Ah! (*Il allonge une jambe hors du lit.*) Dieu, que je suis fatigué!!!

Paulette, *qui met ses molletières, s'arrêtant tout à coup.* — Fatigué??? En vous levant?? Ah! c'est complet!

Monsieur d'Alaly. — Dame, écoute donc, mon bijou... c'est que... je ne me suis pas reposé beaucoup... Tu en sais quelque chose... (*Il sourit finement.*)

PAULETTE. — Allez-vous pas me raconter ce que vous avez fait?

MONSIEUR D'ALALY. — Je crois que ce serait superflu!...

PAULETTE. — Oh! mon Dieu! l'impression n'est pas si profonde que vous voulez bien le croire, allez! et le récit m'amuserait peut-être plus que la réalité.

MONSIEUR D'ALALY, *vexé.* — Ah! (*Il se lève.*)

PAULETTE, *le regardant avec un sourire aux coins tombants.* — Est-ce assez vilain un homme en chemise? C'est plus que vilain, c'est ridicule!

M. d'Alaly cherche à passer rapidement son costume de chambre. Paulette continue à donner sa petite appréciation.

— C'est vrai, ça! Une femme, même lorsqu'elle n'est pas très jolie, est toujours gentille en chemise... tandis qu'un homme est grotesque. C'est bizarre, il me semble impossible de prendre au sérieux quelqu'un que j'aurais vu en chemise...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! c'est encore heureux! Mais, dites-moi, Paulette, est-ce que votre costume n'a pas une petite jupe?

PAULETTE. — Une jupe? Il y a beau temps qu'on n'en met plus, de jupe!

MONSIEUR D'ALALY. — Cependant...

PAULETTE. — Je le sais mieux que vous, peut-être? Je vous en prie, ne vous occupez pas de

mon costume; je ne m'occupe pas du vôtre, n'est-ce pas?...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais, ce n'est pas la même chose; je puis, moi, montrer mes jambes sans inconvénient...

PAULETTE. — Et moi, donc! Croyez-vous que mes jambes ne sont pas mieux tournées que les vôtres? D'ailleurs, le gilet est très long!

M. d'Alaly prend le parti de se taire; il s'habille silencieusement. Paulette met un gilet mastic et une redingote anglaise en drap vert bouteille à boutons pareils à ceux de la livrée des gardes. Feutre mou drôlement cabossé. Immenses gants de daim.

MONSIEUR D'ALALY, *la regardant avec admiration.* — Que tu es jolie!

PAULETTE. — Tant mieux! Car j'ai le projet de bien m'amuser aujourd'hui! Ah! mais là, bien!

MONSIEUR D'ALALY, *inquiet.* — Ah! cela veut dire, sans doute! que vous comptez vous laisser faire la cour?

PAULETTE. — Mais dame! naturellement. Je commence à trouver les distractions que vous m'offrez un peu... ordinaires...

MONSIEUR D'ALALY, *furieux.* — Vraiment?... et vous pensez que d'autres...? Vous avez de l'aplomb de me venir racoñter cela, à moi?

PAULETTE. — Ah! voilà comme je suis!

Monsieur d'Alaly. — Et si je vous priais de rester ici, si je vous en priais... formellement...

Paulette, *railleuse.* — L'incarcération ?... mauvais moyen. Si vous m'enfermiez dans un trou de souris, je parviendrais bien à y trouver un rat...

Monsieur d'Alaly, *menaçant.* — Paulette !

Paulette, *passant son sac de chasse en bandoulière et s'élançant dans le corridor.* — Le second coup du déjeuner est sonné, vous allez être en retard !... Ah ! M. de Montespan !... et Gaillac ! comme vous êtes exacts !

Bruit de voix, tapage dans le corridor, éclats de rires. M. d'Alaly, une molletière à moitié boutonnée, ne peut suivre Paulette sans avoir terminé sa toilette.

— Quelle femme !! C'est qu'elle vient de m'avertir carrément qu'elle comptait chercher une distraction ! C'est fantastique, ces natures-là ! il y a de quoi devenir fou, ma parole !... Je ne vais pas la perdre de vue un seul instant... je surveillerai sans cesse... de loin, pour voir jusqu'où ira son effronterie... Et dire que me voilà voué pour la vie à cette existence, à moins de devenir un mari... résigné, comme tant d'autres... des gens d'esprit, ceux-là !... Oui, mais ils n'aiment pas leurs femmes, ils n'ont pas une Paulette ! quand on possède un pareil trésor, il faut le gar-

der... ou faire son possible au moins!... Allons! bien! voilà tous ces animaux qui rient et plaisantent avec elle sous la fenêtre. Vraiment les d'Hautretan perdent la tête d'inviter tous ces gens-là pour faire la cour à leur fille... et c'est pour *moi* qu'on les invite! C'est parce que ce sont mes amis! quelle dérision! (*Voix très gaies sous la fenêtre.*)

M. d'Alaly se précipite dans l'escalier; il n'a pris le temps de mettre qu'un bouton sur trois à ses molletières; il a cassé son tire-bouton et s'est retourné un ongle qui lui fait un mal horrible. Il entre en suçant son doigt dans la salle à manger, où tout le monde est réuni.

II

Dans la salle à manger, MONSIEUR et MADAME D'HAUTRETAN, LES DOURGARD, DES AÇORES, GAILLAC, DE RÈCHE, MONTESPAN, LE PRINCE DE CALABRE, MONSIEUR DE RECHAMPY, LE PETIT DE TENDRON, NIEDERBRUN et quelques chasseurs sans importance. Paulette est entourée, adulée et complimentée sur son costume, sa fraîcheur, etc., etc.

— Jamais madame d'Alaly n'a été aussi fraîche que ce matin!...

— Elle s'est pourtant couchée à deux heures!

— Est-ce que c'est Creed qui vous a fait ce costume-là?

GAILLAC, *tâtant.* — C'est une étoffe très agréable au toucher, souple, légère...

M. d'Alaly suit d'un œil inquiet la main de Gaillac.

MONSIEUR D'HAUTRETAN, *à M. d'Alaly.* — Vous n'êtes pas comme Paulette; je vous trouve jaunet ce matin, mon cher Antoine?

CHŒUR DES CHASSEURS, *regardant M. d'Alaly avec intérêt.* — C'est vrai... il est horriblement jaune!!...

Peu à peu l'intérêt se change en compassion.

MONSIEUR D'ALALY, *très ennuyé.* — Dame! nous menons une telle existence!!!

MADAME D'HAUTRETAN. — Mais il faudrait vous reposer, mon cher enfant... Vous pouvez abîmer votre santé...

PAULETTE, *moqueuse.* — Si on envoyait chercher le médecin?

MONSIEUR D'ALALY. — Vous voyez, Paulette se moque de moi, et elle a raison du reste; un homme ne doit jamais être fatigué, et, quand cet homme est un mari, il est impardonnable!

MADAME D'HAUTRETAN. — Mon cher Antoine vous suivez trop les caprices de Paulette; vous avez tort, il ne faut pas gâter les jeunes femmes..

PAULETTE, *à M. d'Hautretan.* — Ah! pauvre maman! elle n'est pas dans le mouvement!

On s'assoit à table. Paulette est placée au bout

opposé à M. d'Alaly, qui ne la quitte pas des yeux; elle a à sa droite Gaillac et à sa gauche des Açores qui dévore.

Paulette, *à des Açores qu'elle regarde manger avec étonnement.* — Est-ce que vous mangez toujours comme ça ?

Des Açores. — Oui, Madame, tous les jours où je chasse; j'ai pour principe qu'il faut se lester; quand on a l'estomac creux on marche mal, on tire mal, on fait tout mal; et puis, il y a des exemples fréquents de fringales extravagantes qui prennent à la chasse les estomacs insuffisamment garnis... Ainsi, moi, Madame, l'année dernière... ça m'est arrivé... J'étais chez les de Tendron, où j'avais assez mal déjeuné, par parenthèse, et à deux heures et demie ou trois heures de l'après-midi, patatras ! dans un champ, en plein soleil, je...

Paulette, que l'histoire ennuie, se tourne vers Gaillac. Des Açores continue son récit à son voisin de gauche.

Paulette, *à Gaillac.* — Il n'est pas comme à l'ordinaire aujourd'hui, M. des Açores; ne trouvez vous pas ?

Gaillac. — Non, je ne m'aperçois pas que...

Paulette. — Mais si, d'habitude il est gai, amusant, il raconte des histoires drôles, tandis qu'aujourd'hui...

Gaillac. — Ah! c'est l'effet de l'ouverture; ce

jour-là, nous ne sommes plus les mêmes...; nous ne pensons qu'au gibier, qu'à nos chasses passées ou à venir ; tout s'efface, hors cette préoccupation unique qui nous suffit...

Paulette, *désappointée.* — Ah!... qui vous suffit?... Quelle odeur singulière..., sentez-vous?

Gaillac. — Mais non.

Paulette. — Si... c'est très prononcé... cela semble sortir de la table... Comment, vous ne sentez pas? C'est comme une odeur de térébenthine, c'est étrange.

Gaillac, *très simplement.* — De térébenthine?... Alors je sais ce que c'est... C'est une pommade imperméable que je mets à mes bottes de chasse...

Paulette, *étonnée.* — Ah!!!

Gaillac. — Oui, parce qu'il a plu beaucoup hier et cette nuit; les labourés et les prés seront très mouillés, et rien n'est plus pénible que l'humidité aux pieds. C'est même très dangereux, car, pour peu qu'il y ait aux pieds la moindre moiteur, on peut attraper une pleurésie numéro un...

Paulette. — .....

Gaillac. — Je chasse toujours avec des chaussettes de laine; outre qu'on ne s'écorche pas, c'est un préservatif contre les refroidissements... On met de petites chaussettes fines, en laine cachemire très souple, gantant bien le pied... Il faut surtout se garder de ce qu'on appelle des chaussettes de chasse; les

fournisseurs ont la rage de vouloir vous en colloquer... Moi, j'ai quitté mon chemisier à cause de ça ; il m'avait fourré une paire de soi-disant chaussettes de chasse; c'était gros, rugueux, ça m'a fait venir une ampoule au talon et un cor chaud duquel il m'est impossible de me débarrasser.

Paulette a hâte que le déjeuner soit fini; elle ne peut plus manger. Elle trouve la conversation de ses voisins totalement dépourvue de charme.

Au moment du départ, tandis que tout le monde se prépare, Paulette, qui est assise sur un banc devant le château, appelle Montespan, qui fait les cent pas sur la terrasse.

-- Monsieur de Montespan!

Montespan, *s'arrêtant un peu sans toutefois s'immobiliser complètement.* — Madame?

Paulette. — Asseyez-vous donc là, près de moi, en attendant le départ; c'est ennuyeux d'être ainsi toute seule...

Montespan. — Madame... je n'ai pas besoin de vous dire qu'à tout autre moment cette proposition me transporterait de joie; mais j'ai une infernale chaussure avec laquelle je ne puis rester immobile un instant, sous peine de ressentir d'intolérables douleurs... Ces souliers de chasse sont excellents pour marcher, mais quand on s'arrête, ce que ça cuit!!!

Paulette. — . .

Montespan, *reprenant sa promenade.* — Par exemple, je me dédommagerai ce soir.

M. d'Alaly, qui est allé chercher le fusil de Paulette, s'approche et les examine d'un air soupçonneux.

Paulette se lève, jette un regard de mépris à Montespan, hausse les épaules et s'en va.

III

Dans les champs. Le long de la lisière d'un bois. Paulette marche seule, suivie à une grande distance par monsieur d'Alaly, qu'elle ne voit pas.

— Je les ai tous semés en route! Qu'est-ce qu'ils ont donc aujourd'hui? ils m'entourent bien moins que d'habitude!... Et moi qui, précisément, comptais sur cette journée de chasse pour flirter le plus possible... Jusqu'à présent, je me suis laissé faire la cour tant qu'on a voulu. Au commencement, ça m'amusait; maintenant, cela ne me suffit plus?... Je crois qu'il faut mettre un peu du sien pour que le plaisir soit complet... et je suis décidée à y mettre du mien... Je me suis mariée pour m'amuser, et je ne m'amuse pas... c'est positif... Ah! Montespan là-bas... et arrêté. (*Piquée.*) Il paraît que ses bottines ne lui font pas mal dans ce moment-ci?

MONTESPAN, *s'approchant de Paulette.* — Seriez-vous assez aimable pour m'indiquer le chemin de la pièce enclavée?...

PAULETTE. — La pièce enclavée?...

MONTESPAN, *anxieux.* — Oui... Vous ne savez pas où elle est?...

PAULETTE. — Mais si... pourquoi?

MONTESPAN. — Parce que monsieur votre père a dit tout à l'heure que sûrement il y avait des lièvres, et que...

PAULETTE. — Et que cela vous préoccupe avant tout... Eh bien, il faut descendre le long du bois, traverser le champ de colza qui sera à votre droite, puis monter la petite côte raide que vous verrez devant vous; au haut de la côte vous trouverez la pièce enclavée...

MONTESPAN. — Mille remerciements... Quoique M. d'Hautretan ait pris la peine de nous promener hier pour nous faire voir ses chasses, je ne me retrouve pas très bien. J'aime à quitter les gardes et les autres chasseurs, moi...; mais soyez tranquille, je vais me mettre le plan dans la tête et... (*Sa voix se perd.*)

PAULETTE. — Parti!... (*Elle marche en fredonnant l'air de* Lili.)

C'est que j' viens d'étudier les plans
Du général de la Vallière
Et du colonel Montespan...!
Du général...

Le prince de Calabre, *débouchant du petit bois, un doigt sur les lèvres.*) — Chtt... chutt, chutt... Ah! il est parti!...

Paulette. — Oui, il va à la pièce enclavée...

Le prince de Calabre, *avec découragement.* — Il va se gîter alors! il est fichu!...

Paulette. — Qui ça? Montespan?

Le prince de Calabre. — Et non! le lièvre... Mon chien l'avait déjà arrêté deux fois, vous l'avez fait partir.

Paulette. — Moi?

Le prince de Calabre. — Eh oui! en chantant... Je le tenais au bout de mon fusil.

Paulette. — Oh! on dit toujours ça... (*Elle s'éloigne, mais elle a vu que M. d'Alaly la suit à distance.*) Ce pauvre Antoine... c'est pourtant le seul qui s'occupe de moi et pas du gibier... Je suis bien sûre que si je voulais flirter avec celui-là, il serait toujours disposé...; mais voilà..., je n'en ai pas du tout envie..., parce que c'est mon mari, car si c'était pas mon mari, je le trouverais probablement mieux que les autres... Enfin! j'aperçois M. de Rechampy et le petit de Tendron, je vais les déranger un peu. (*On tire, elle fait un bond de côté. — A du Helder qui a tiré.*) Eh! dites donc, il y a quelqu'un! L'année dernière vous n'avez tué qu'un chien, il paraît que cette année, vous êtes plus ambitieux?

Du Helder, *accourant effaré.* — Oh! mon Dieu!... est-ce que je vous ai blessée?...

Paulette, *riant.* — Non, rassurez-vous, cinglée seulement...

Du Helder. — Où cela?...

Paulette. — Ici, dans les cheveux, et dans mon chapeau... (*Elle indique la place.*) Là, derrière l'oreille, on ne doit rien y voir... Je ne l'ai pas senti...

Du Helder. — Ce soleil m'aveugle... (*Ils entrent sous bois, du Helder examine avec intérêt le chignon de Paulette qui baisse la tête et se laisse faire consciencieusement.*) En effet, il n'y a pas la moindre trace... Alors, je vais voir si je le retrouve...

Paulette. — Qui?

Du Helder. — Le lièvre; je l'ai boulé, j'en suis sûr!... (*Il s'élance dans les champs.*)

Paulette, *étonnée.* — Déjà!... J'aurais cru plus amusant de chercher un plomb dans mes cheveux qu'un lièvre dans un champ... Pour être franche, je croyais lorsqu'il était penché là, sur moi, qu'il allait m'embrasser la nuque... et pas du tout! Elle doit cependant être gentille ma petite nuque, bien dégagée... Est-ce que je ne serais jolie qu'aux yeux de mon mari? Sapristi! C'est ça qui ne serait pas drôle... (*Elle se met à marcher très vite.*)

Monsieur d'Alaly, *essoufflé.* — Allons, bien! La voilà qui court, à présent. Depuis trois heures elle

marche sans s'arrêter, je n'en peux plus! Pourquoi diable elle est entrée dans le taillis avec du Helder? car ils étaient dans le taillis, pas seulement sur le haut du fossé le long du bois, mais dedans, ils ont disparu complètement... Je sais bien qu'ils n'ont pas été longtemps, mais c'est toujours trop... pour moi... Si cela continue je vais tomber malade de fatigue!...

IV

Après le dîner, sur la terrasse.

Paulette, robe de cachemire de l'Inde blanc très décolletée, traversée par un cordon de roses en sautoir. Chaperon de roses posé en arrière sur le sommet de la tête. Elle sert le café.

Chasseurs, voisins et voisines. Tous les hommes semblent affaissés.

Paulette, *présentant le sucrier à Gaillac assis près d'une petite table sur laquelle est posée sa tasse.* — Voulez-vous du sucre?... (*Gaillac ne bouge pas. Criant.*) Monsieur de Gaillac!... (*Elle le regarde en dessous.*) Il dort! et c'est le plus amusant du lot! Ah! nous allons passer une jolie soirée! (*A Montespan.*) Eh bien, votre pied va-t-il mieux, ce soir? Vous savez que vous avez promis d'être très aimable. . de vous rattraper?...

Montespan. — Mon pied est guéri... J'ai mis

des bateaux. (*Il avance un pied sous le nez de Paulette.*) Et je suis enchanté de ma journée, car j'ai été très heureux!... C'est vrai, je ne vous l'ai pas dit, j'ai tué trois lièvres dans la pièce enclavée...

Paulette. — Oh! si c'est pour parler des lièvres et de la pièce enclavée...

Elle lui tourne le dos et va rejoindre des Açores, qui, accoudé dans un coin reculé de la terrasse, regarde le ciel et semble rêver aux étoiles.

Paulette, *s'asseyant près de lui.* — A quoi pensez-vous?

Des Açores. — A rien.

Paulette. — Vous regardiez les étoiles... Ah! une étoile filante!...

Des Açores. — Oui, superbe!

Paulette. — Vous savez que lorsqu'on souhaite quelque chose dans le moment où l'on voit filer une étoile, le souhait se réalise toujours...

Des Açores, *légèrement engourdi.* — Ah! c'est très curieux!

Paulette. — Guettons-en une, voulez-vous?

Des Açores, *indifférent.* — Je veux bien.

Paulette. — Qu'est-ce que vous allez demander?

Des Açores. — Qu'il y ait du lapin cette année; il n'y a que ce tir-là qui m'amuse. Et, positivement, depuis 70 les lapins ont diminué!...

Monsieur de Rechampy, *à Paulette qui se dirige*

vers le salon. — Que vous disait ce polisson de des Açores, là, dans ce coin sombre éclairé seulement par les étoiles? Ça devait l'inspirer?

Paulette, *amère.* — Comment donc, je crois bien. Il me disait que depuis 1870 les lapins ont beaucoup diminué...

Monsieur de Rechampy. — C'est vrai! il n'y en a presque plus, et les fermiers continuent quand même à se plaindre des dégâts, c'est dégoûtant!

Paulette, écœurée, traverse majestueusement le salon et monte dans sa chambre.

— J'aime mieux me coucher! Et moi qui étais si bien disposée aujourd'hui!... (*Elle se regarde dans la glace.*) Jamais je n'ai été mieux que ce soir, pourtant; les petites toilettes simples me vont très bien!... Personne ne l'a regardée, ma toilette; elle est pourtant d'un pur! Un vrai Nattier!... quand je dis personne, je parle des hommes!... Sont-ils assez abrutis ce soir!... Ce sont des papiers mâchés tous ces gens-là... Mon mari n'a certainement pas remarqué mon absence... sans cela il serait déjà ici... (*Elle sourit et s'apprête à se décoiffer.*) Au fait, autant vaut l'attendre, il sera bien aise de me voir encore dans ma toilette... et puis... il aime tant me déshabiller lui-même... lentement... Ma foi, il est mieux que les autres à tout prendre... La journée d'aujourd'hui les a singulièrement diminués dans mon esprit, les autres!... Mais pourquoi

ne monte-t-il pas?... il est onze heures, et il me semble que c'est une heure raisonnable après une journée de chasse... Ah! le voilà!

Monsieur d'Alaly. — Tiens, vous n'etes pas couchée?

Paulette. — Mais non, je vous ai attendu...

Monsieur d'Alaly. — Je pensais que vous étiez fatiguée et que..

Paulette. — Fatiguée? Mais pas du tout; il n'y a, du reste, que nous qui ne le soyons pas, car les autres... (*Elle rit.*)

Monsieur d'Alaly, *s'asseyant.* — Ne parlez que de vous, moi, je suis harassé!

Paulette, *venant s'asseoir près de lui.* — Tant que cela?

Monsieur d'Alaly. — Tant que cela; votre disparition me faisait penser que vous l'étiez aussi, car, ordinairement, à une heure vous trouvez qu'il est trop tôt pour se coucher...

Paulette. — Non, mon ami, mais je m'ennuyais tant, que...

Monsieur d'Alaly, *narquois.* — Ah! on ne vous faisait pas assez activement la cour?...

Paulette. — Peut-être bien. Quelles gniolles que tous ces chasseurs, hein? (*Elle s'appuie câlinement contre lui.*)

Monsieur d'Alaly. — Il n'est pas donné à tout le monde d'être bâti comme Hercule...

PAULETTE. — Il y a cependant des gens qui, sans être bâtis comme Hercule, ne sont pas indifférents à tout parce qu'ils ont marché pendant cinq heures...

MONSIEUR D'ALALY. — Il est possible qu'il y en ait, mais moi, je n'en connais pas... (*Il se lève.*)

PAULETTE, *l'œil en coulisse.* — Que si! Moi, j'en connais!

MONSIEUR D'ALALY, *rentrant dans sa chambre.*— Tant mieux pour toi, ma chérie.

PAULETTE, *atterrée.* — Oh! lui non plus!!!

XIV

RÉPÉTITION

A la campagne, chez les Dourgard.

L'orangerie est transformée en salle de spectacle. Derrière le théâtre, les coulisses un peu étriquées et partagées en deux par des paravents très élevés, présentent un aspect des plus mouvementés.

I

Gaillac, *debout contre un des portants, frappant les trois coups.* — Allons, y êtes-vous ?...

Voix diverses. — Oui !... Attendez !... Non !... Mes bandelettes ne veulent pas tenir !... Un instant !...

Gaillac, *regardant au rideau.* — Et le souffleur ! il n'est pas dans sa niche !... Où est-il ?... (*Criant.*) d'Alaly ! Eh ! d'Alaly !

Monsieur d'Alaly. — Voilà, j arrive. J'ai un mot

a dire à ma femme... (*Il s'engouffre derrière un paravent. On entend des protestations...*)

Derrière le paravent, PAULETTE, en costume grec très fantaisiste, essaye vainement de faire tenir son peplum qui tend à dégringoler.

MONSIEUR D'ALALY. — Comment, vous répétez en costume ?

PAULETTE, *agacee.* — Naturellement.

MONSIEUR D'ALALY. — Où sont ces dames ?

PAULETTE. — Dans la serre ; elles ne sont que de la sixième scène... Du reste, vous arrivez là sans dire gare, si elles eussent été à s'habiller ?. .

MONSIEUR D'ALALY. — Ce costume est d'un nu...

PAULETTE. — Je ne peux pas jouer la belle Hélène en amazone, n'est-ce pas ?

MONSIEUR D'ALALY. — Vous pouviez ne pas la jouer du tout...

PAULETTE, *crispée.* — Allons ! bien ! Voilà que ça va recommencer !... et le plus joli, c'est que c'est vous qui avez choisi la pièce...

MONSIEUR D'ALALY. — Parce que je croyais que madame de Rebondy jouerait le rôle...

PAULETTE. — Dame ! je désirais jouer Oreste, vous n'avez pas voulu...

MONSIEUR D'ALALY, *les yeux au ciel.* — Un rôle à maillot, qu'on a été obligé de confier au petit de Tendron, aucune de ces dames n'ayant osé l'ac-

cepter, et Dieu seul connaît leur toupet, pourtant! quand je dis Dieu seul...

Paulette. — Vous savez que tous ces messieurs s'habillent là, à côté?...

Monsieur d'Alaly. — Je parle bas...

Paulette. — Il m'est impossible de fixer ce peplum, il retombe...

Gaillac, *s'impatientant.* — Allons, y est-on enfin?

Monsieur d'Alaly. — Voilà!... J'attache quelque chose qui ne tient pas...

Gaillac. — A quoi?

Monsieur d'Alaly. — Au costume de... la belle Hélène...

Gaillac. — Une femme de chambre fera cela mieux que vous, mon ami, et on vous attend pour commencer.

M. d'Alaly sort par le coin du rideau et se glisse péniblement dans le trou du souffleur; à peine est-il parvenu à s'y introduire, qu'on entend la voix de Gaillac qui crie:

— Dès que le rideau sera levé, j'irai vous aider...

M. d'Alaly est très vexé. L'ouverture commence. L'orchestre est composé d'un piano, de deux violons, d'une flûte et d'une contrebasse. Dans la salle, les quatre ou cinq invités qui ne jouent pas, viennent juger l'effet de la répétition générale.

Le rideau se lève sur M. de Rechampy en *Calchas* et de M. de Rèche en *Philocome*. Aussitôt après que Gaillac a vu leur entrée, il s'avance vers le paravent de Paulette.

— Eh bien ! tient-il enfin, ce peplum ?

PAULETTE. — Euh ! Euh ! Comme ci comme ça... J'ai peur qu'il file au moindre mouvement...

GAILLAC, *la regardant avec admiration*. — Tant mieux ! (*Il tripote le peplum avec émotion.*)

PAULETTE, *satisfaite de l'effet qu'elle produit*. — Comment me trouvez-vous ?

GAILLAC. — Adorable ! A nous rendre fous ! Vous y comptez bien ?

PAULETTE, *très gracieuse*. — Moi ? Je croyais que vous l'étiez déjà...

GAILLAC, *sentimental*. — Hélas !

PAULETTE, *de plus en plus aimable*. — Pourquoi « Hélas » ?

GAILLAC. — Parce que, quand on n'a rien à attendre, rien à espérer, on est très malheureux...

PAULETTE, *même jeu*. — Alors, on n'a rien à espérer ?

GAILLAC, *stupéfait*. — Mais... (*On entend appeler Gaillac.*)

PAULETTE, *riant*. — Il y a quelque chose qui

accroche là-bas...; on a besoin de vous... (*Gaillac sort.*)

Paulette, seule devant une glace, ramenant bien bas sur les yeux et sur le nez ses mèches du front, drues comme une crinière de poney.

— Voyons s'il y en aura un qui trouvera moyen de me faire une cour amusante?... Je leur laisserai toute latitude... La belle Hélène peut tolérer bien des privautés que Paulette doit refuser... Dieu! que je voudrais m'amuser!... Vibrer une fois pour tout de bon...

MONTESPAN, *en Pâris, passant sa tête au coin du paravent.* — A vous, Madame,... à vous! Vous allez manquer votre entrée..

PAULETTE. — Sapristi! (*Elle bondit et s'élance en scène.*)

GAILLAC. — Permettez-moi, en ma qualité de metteur en scène, de vous répéter qu'il ne faut pas brusquer les entrées...

PAULETTE. — Vous m'avez dit l'autre jour qu'il ne fallait pas les traîner...

GAILLAC. — Ni traîner, ni brusquer, il y a un juste milieu...

PAULETTE, *soupirant.* — C'est ça qui est embêtant, le juste milieu!!!

Suit la scène avec *Calchas;* entrée du petit de Tendron en *Oreste;* de madame de Dourgard en *Parthœnis* et de madame de Rebondy en *Lœna.*

Paulette, *dans la coulisse.* — Tiens ! il est drôle le petit de Tendron ! Ce costume lui va très bien...

Montespan, *arrivant avec un ruban et sa houlette.* — Voulez-vous me faire mon nœud ? Il faut un nœud à la houlette ! J'ai déjà essayé trois ou quatre fois, je ne réussis pas et je froisse le ruban.

Paulette. — Donnez. (*Elle arrange le ruban, Montespan la regarde.*)

Montespan. — Aujourd'hui, vous savez que nous répétons... sérieusement.

Paulette. — Je répète toujours sérieusement, moi...

Montespan. — Je veux dire au second acte... au moment de l'entrée de Ménélas...

Paulette. — Eh bien ?

Montespan. — Eh bien, aujourd'hui, il faut absolument essayer le baiser...

Paulette. — Certainement.

Montespan, *ravi.* — L'essayer jusqu'à ce qu'il marche tout à fait bien...

Paulette, *railleuse.* — Je vois que vous n'êtes pas sûr de savoir vous y prendre ?...

Montespan, *vexé.* — Que si ! Voulez-vous un premier essai ? (*Il embrasse brusquement Paulette ; on entend un grand tapage.*)

Paulette, *riant.* — Tenez, c'est vous qui avez

manqué votre entrée... (*Elle disparaît derrière son paravent et se regarde dans la glace.*)

— Il m'a embrassée d'une force !... il faut croire que ça ne lui a pas été désagréable, car il est ému... (*Elle écoute.*) Il est même très impressionné... il ne sait plus un mot de son rôle, qu'ordinairement il débite avec un aplomb fantastique, et sa voix tremble... Je suis sûre que ce qu'il ressent est agréable...

— Tiens ! qu'est-ce que cette tache que j'ai là ?... sur la joue, au coin de la bouche... ? Ah ! c'est le blanc et le rouge qui sont enlevés... Où me serai-je frottée... ? Eh parbleu ! c'est le baiser de Montespan !... (*Elle réfléchit.*) Oh ! oh ! ! ! Je ne me maquillerai jamais...

II

L'acte s'achève assez bien ; des Açores est un *Agamemnon* magistral. M. d'Oronge joue *Ménélas* ponctuellement ; du Helder et Saint-Cynnatus représentent les deux *Ajax* sans faire oublier Hamburger ; le prince de Calabre, par exemple, est un *Achille* très réussi...

M. d'Alaly quitte précipitamment le trou du souffleur et court aux coulisses. Paulette n'y est pas.

MONSIEUR D'ALALY, *à du Helder.* — Où est ma femme ?

Du Helder. — Eh! je n'en sais rien! Tu ne m'as pas chargé de la garder... mais tu peux être sûr, si tu veux me confier ce soin, que je ne la lâcherai pas d'un cran...

Monsieur d'Alaly *hausse les épaules et continue ses recherches; il finit par trouver Paulette sur une terrasse isolée.* — Vous allez vous refroidir ?...

Paulette. — On étouffe là-bas! Eh bien, êtes-vous satisfait de moi ?...

Monsieur d'Alaly. — Tu es charmante!

Paulette. — Je le sais bien...; mais je parle de mon jeu ?...

Monsieur d'Alaly. — Charmant aussi, ton jeu. (*Il l'embrasse*).

Paulette, *reculant vivement.* — Prenez donc garde!...

Monsieur d'Alaly. — A quoi, mon amour ? il n'y a pas un chat et on n'y voit goutte...

Paulette. — Oui, mais je suis maquillée aujourd'hui, et ça marque...

Monsieur d'Alaly. — Tu as eu tort de mettre ces saletés-là sur ta jolie peau,... tu vas l'abîmer...

Paulette. — Pas pour une ou deux fois... je paraîtrais affreuse si je ne faisais pas comme les autres... Tout le monde en a... Le petit de Tendron est gentil tout plein en Oreste ?

Monsieur d'Alaly. — Gentil! Je le trouve répugnant, moi; on ne sait pas si c'est un homme ou

une femme! A propos, cet animal de Gaillac a une façon de vous prendre, de vous tripoter, sous prétexte qu'il est metteur en scène ?...

PAULETTE. — C'est pour me placer... Je crois qu'on vous cherche, mon ami ?...

GAILLAC, *de la porte de l'orangerie.* — D'Alaly!... d'Alaly !... Où diable est-il fourré ?...

MONSIEUR D'ALALY. — Me voici...

GAILLAC. — Voulez-vous venir pour arrêter définitivement la coupure, vous savez ?... (*Gaillac et M. d'Alaly rentrent, Paulette reste un instant seule, puis le prince de Calabre vient la retrouver.*)

PAULETTE. — Qui est là ?... (*Cherchant à se rendre compte malgré l'obscurité.*) Ah ! c'est vous, bouillant Achille ?

LE PRINCE DE CALABRE, *touchant les mains et le bras nu de Paulette.* — C'est moi... (*il lui prend le bras et le serre.*)

PAULETTE. — Eh bien, eh bien ?...

LE PRINCE DE CALABRE. — Soyez bonne... Laissez-moi vous dire que je vous adore ?...

PAULETTE. — Oh ! non... pas ça...

LE PRINCE DE CALABRE, *suppliant.* — Pourquoi ?

PAULETTE. — Ça m'ennuie...

LE PRINCE DE CALABRE, *vexé.* — Vous n'aimeriez cependant pas mieux que je vous le prouve ?

Paulette, *tranquillement.* — Oh ! je ne pense pas...

Le prince de Calabre. — Quelle femme êtes-vous donc ?

Paulette, *moqueuse.* — Une excellente femme...

Le prince de Calabre. — Vous vous moquez de moi...

Paulette. — Mais non.

Le prince de Calabre, *s'approchant.* — Est-ce que vous ne pensez pas qu'il peut être doux d'aimer?... ou au moins de se laisser aimer...? Je vous aime passionnément, moi, Madame ; pour satisfaire un de vos caprices je donnerais sans hésiter ma vie...

Paulette. — Tant que ça ?

Le prince de Calabre, *déconcerté.* — Ah ! vous voyez bien que vous n'avez pas de cœur...

Paulette. — Est-ce bien le cœur qui est nécessaire là-dedans ?

Le prince de Calabre. — Vous êtes effroyablement coquette... si encore vous étiez capable d'obéir à un bon mouvement...

Paulette. — Par exemple, de tomber dans vos bras?... Ce doit être ce que vous appelez un bon mouvement?...

Le prince de Calabre. — Cela vaudrait mieux que de vous jouer ainsi impitoyablement d'un homme qui vous aime...

Paulette. — C'est à vous d'être entraînant, persuasif, pas banal, ah ! surtout pas banal...

Le prince de Calabre. — Et je pourrais espérer que... Oh ! tenez, je vous adore!...

Paulette, *riant.* — Encore! et juste au moment où je lui dis : « pas banal! » (*Elle se dirige vers l'orangerie.*)

Le prince de Calabre, *voulant la retenir.* — Restez... Je vous en prie... Écoutez moi ?

Paulette. — Ah ! non ! Ça suffit !

III

Sur la scène. On répète le second acte. Gaillac a repris sa place près du portant. M. d'Alaly est rentré dans son trou, où il est en extase devant Paulette qui chante l'*Invocation à Vénus*.

Paulette, *chantant :*

Nous naissons toutes soucieuses,
De garder l'honneur de l'époux,
Mais des circonstances fâcheuses
Nous font mal tourner malgré nous...

Gaillac, *de sa place.* — Pardon, Madame, si je vous interromps, mais il me semble qu'il faudrait dire cette phrase avec plus d'abandon et plus de conviction tout à la fois; qu'on sente bien que, quoi que vous fassiez, la chose est écrite, que fata-

lement un jour ou l'autre elle arrivera; vous comprenez?...

PAULETTE. — Parfaitement.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais je crois qu'il est inutile d'appuyer autant là-dessus... le passage est déjà assez scabreux sans y mettre la pédale...

GAILLAC, *narquois*. — Vous êtes dans votre rôle, d'Alaly, non pas de souffleur, car je vous ferai observer que vous sortez de vos attributions, mais de mari... Madame d'Alaly est priée de faire tous ses efforts pour ressentir momentanément ce qu'elle exprime; en un mot d' « entrer dans la peau du bonhomme; » mais soyez tranquille, on en sort très facilement.

Paulette reprend son couplet qu'elle dit avec la conviction demandée, et l'acte suit son cours. Le prince de Calabre est dans un état violent. Pendant la scène du jeu d'oie, il ne quitte pas Paulette des yeux et manque toutes ses répliques... Arrive le grand duo entre *Pâris* et *Hélène*. M. d'Alaly donne de fréquents signes d'impatience.

MONTESPAN

J'ai vu des épaules divines
Que cachait mal un flot de cheveux blonds...

PAULETTE, *enlevant une grande écharpe de blonde et déroulant ses cheveux.*

Puisque ce n'est qu'un rêve... allons!

(Tonnerre d'applaudissements.)

Paulette, étonnée, s'arrête la bouche entr'ouverte.

Montespan, *bas.* — Continuez... ce sont vos épaules qui font leur effet...

Reprise du duo.

MONTESPAN

Aussi me permit-elle
Deux ou trois baisers un peu longs...

PAULETTE

Un peu longs!

MONTESPAN

Un peu longs!
C'est pour cela, je crois, que je la trouvai belle.

PAULETTE, *tombant dans les bras de Montespan qui l'embrasse chaleureusement.*

Puisque ce n'est qu'un rêve... allons!

MONSIEUR D'ALALY, *crispé, soufflant.*

Oui, c'est un rêve...

— Allons donc, la réplique? à vous, Montespan!...

Montespan, *sans lâcher Paulette.* — Je sais bien, mais on prend un temps!... Dupuis prenait toujours un temps... Vous dérangez l'effet... il va falloir recommencer... Nous ne sommes pas sûrs... On a laissé le baiser en blanc aux autres répétitions... Alors, voilà... ça ne va pas du tout, nous tâtonnons... Il faut nous y mettre... (*Ils reprennent.*)

Oui c'est un rêve, un doux rêve d'amour...

(*Et Montespan continue à presser Paulette sur son cœur.*)

MONSIEUR D'ALALY, *exaspéré.* — A vous, Ménélas : Vous devez vous montrer ! que diable ! Vous ouvrez le rideau du fond !...

MONSIEUR D'ORONGE, *montrant sa tête entre les draperies.* — Mais je crois que je dois attendre encore un instant ; je dois laisser finir l'ensemble avant de me plaindre...

M. d'Alaly hausse les épaules avec fureur ; Montespan se décide enfin à lâcher Paulette.

GAILLAC. — Il faudra régler ce jeu de scène autrement...

MONSIEUR D'ALALY. — Certainement... ils ne font pas du tout les mouvements indiqués...

MONTESPAN. — Permettez... (*Il sort la brochure de sa tunique.*) l'indication est : « Hélène se laisse aller dans les bras de Pâris qui l'embrasse. » Nous avons fait exactement ce qui est dit. Madame d'Alaly s'est laissée aller dans mes bras ; peut-être n'y a-t-elle pas mis tout l'abandon désirable, mais...

PAULETTE, *de bonne foi.* — C'est qu'on ne s'imagine pas à quel point ça gêne les mouvements de se sentir regardée... je suis bien sûre que si nous étions seuls, ce serait tout différent... (*A Montespan.*) n'est-ce pas ?

MONTESPAN, *embarrassé.* — Mais...

Paulette. — Après ça... Vous n'éprouvez peut-être pas la même sensation que moi ?...

Monsieur d'Alaly, *énervé.* — Est-ce qu'on ne continue pas? A vous, les rois!...

Entrée des rois... Fin de l'acte. Tout le monde entoure Paulette et la félicite.

Monsieur d'Alaly. — Si vous vous recoiffiez ? Vous allez abîmer vos cheveux, en les laissant ainsi traîner.

Chœur des rois et des spectateurs :

— Oh ! pourquoi ?

Des Açores, *à Paulette.*— C'est à vous, tous ces cheveux-là ?

Paulette. — Mais oui...

Gaillac. — Sérieusement ?... Ils tiennent ? (*Il tire légèrement sur les cheveux, les palpe, et remonte en frôlant de la main le dos de Paulette.*)

Monsieur d'Alaly, *horripilé, à Montespan.* — Il est d'une familiarité, ce Gaillac !

Montespan, *vexé aussi.* — Il est odieux !

Paulette, *à madame de Dourgard.*— Viens-tu avec moi ? Je vais mettre mon troisième costume

Madame de Dourgard. — Mais oui, nous changeons aussi...

Mesdames de Rebondy, de Dourgard et Paulette passent derrière les paravents.

Les rois. — Allons fumer un cigare sur la terrasse. Vous ne sortez pas, d'Alaly ?

MONSIEUR D'ALALY, *rassuré par la présence de ces dames.*— Si, vraiment. (*A Montespan, qui rentre dans la coulisse des hommes.*) Et vous ?

MONTESPAN. — Oh! moi, je vais mettre mon costume d'augure.

MONSIEUR DE RECHAMPY. — Mais vous avez bien le temps, vous ne paraissez qu'à l'avant-dernière scène!...

MONTESPAN. — C'est égal... c'est très long, parce que je suis obligé de me grimer... (*Il disparaît.*)

DES AÇORES. — Eh bien, il lui faut du temps pour se bichonner!...

IV

PAULETTE, *se promenant dans les coulisses en maillot complet de soie chair; les cheveux flottants.* — J'ai mis un maillot complet, parce qu'à cet acte-ci, ma jupe est fendue très haut, et le peplum ne couvre qu'une épaule...

MADAME DE DOURGARD. — Dieu! que tu es drôle, tu as l'air d'une petite Ève moderne, une Ève d'éventail...

MADAME DE REBONDY. — Où est le serpent ?

PAULETTE. — Il n'y est pas, le serpent! et c'est dommage!... c'est charmant ici, mais ça manque

de serpent... Il est rudement bien fait, ce maillot, il n'y a pas un pli...

Madame de Dourgard. — Dame! c'est qu'il est tendu...

Paulette. — A craquer... J'ai pris exprès un peu trop juste... On force, alors les mailles s'écartent et tendent sur la peau qui paraît au travers...

Madame de Rebondy. — Effectivement, cela donne exactement le velouté du nu... On jurerait qu'il n'y a pas de maillot...

Montespan, occupé à faire sa figure, tire une chaise contre le paravent et monte pour voir ce qui se passe chez ces dames, mais il n'arrive pas assez haut. Il pose un tabouret sur la chaise et parvient à apercevoir Paulette qui continue à se promener dans le même costume.

Madame de Dourgard. — Là! je suis prête.

Paulette. — Déjà!

Madame de Rebondy. — Moi aussi! Si nous allions respirer un instant avant le commencement? (*Elles sortent.*)

Paulette. — Elles ont de la chance d'être prêtes... Si j'appelais ma femme de chambre, je serais prête tout de suite, mais ça m'agace! M'ont-ils assez complimentée, tous!... quel malheur qu'il n'y en ait pas un qui ait su le faire mieux que les autres! Allons, il faut me décider à mettre mes sandales.

A ce moment, elle aperçoit le haut de la tête de Montespan au-dessus du paravent. Brusquement, elle s'assoit à terre en s'adossant au paravent qu'elle ébranle. Montespan, grimpé sur son tabouret, perd l'équilibre et roule de l'autre côté avec un fracas épouvantable...

Paulette, *pouffant de rire.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Montespan, *se ramassant piteusement.*— C'est... c'est moi...

Paulette. — Ah çà, que vous arrive-t-il?...

Montespan. — Mais... rien... Je... je fais ma tête...

Paulette. — Ah bien! vous ne la faites pas silencieusement, toujours!

Des Açores, *entrant chez Montespan.* — Es-tu prêt ? J'ai besoin de la glace, moi !

Montespan.— Pour mettre ton costume de bain?

Des Açores. — Non, mais pour me draper dans mon peignoir éponge...

Montespan. — Tiens! voilà la place... Fais-toi bien séduisant....

Paulette. — C'est des Açores qui vient s'habiller!... Allons, bon! je ne peux pas fermer le cercle d'or de mon bras. Ah! que c'est agaçant! (*Elle tape du pied.*)

Des Açores.— C'est vous, belle Hélène, qui avez des impatiences dans les jambes?...

PAULETTE. — Je ne peux pas fermer...

DES AÇORES. — Votre costume?

PAULETTE. — Eh non... mon cercle d'or...

DES AÇORES. — Si je ne craignais d'être indiscret, je vous offrirais bien de vous le fermer, moi!

PAULETTE. — Oh! vous pouvez venir, je suis habillée...

DES AÇORES. — Complètement?

PAULETTE. — Complètement...

DES AÇORES. — Tant pis! Me voilà... j'arrive... (*Il fait le tour du paravent et paraît. Maillot de soie chair, costume de bain en cachemire aurore brodé d'une grecque d'or.*)

PAULETTE, *le regardant.* — Tiens! tiens! vous êtes bien mieux comme ça qu'en habit... Ah! ce que ça vous change! Pourquoi donc ne vous baignez-vous jamais à Deauville?

DES AÇORES. — Les bains de mer me donnent la migraine...

PAULETTE. — C'est égal... moi, à votre place, je me baignerais tout de même...

DES AÇORES, *enchanté.* — Voyons ce cercle?...

PAULETTE, *montrant le cercle placé au haut de son bras.* — Voilà... Il faut faire entrer ceci dans cela, voyez-vous? jusqu'à ce que ça crie... ce n'est fermé que quand ça a crié...

DES AÇORES, *tripotant le cercle maladroitement.* — Ah! parfaitement!

PAULETTE. — Aïe ! vous me griffez !...

DES AÇORES, *bêtement.* — Ce n'était pas mon intention...

PAULETTE. — Je le présume... Ah ! mais, prenez garde ! vous allez me pincer !...

DES AÇORES. — J'en serais au désespoir... Ah !... c'est fait... il est fermé !...

PAULETTE. — On a entendu le petit crac?...

DES AÇORES, *les yeux fixés sur le bras de Paulette.* — Oui... je crois... Jamais ! non, jamais je n'ai vu un bras comme le vôtre !...

PAULETTE. — Il est laid ?

DES AÇORES, *les yeux hors de la tête.* — Vous savez bien à quoi vous en tenir là-dessus... Est-il ferme, et rond, et blanc !...

PAULETTE, *regardant son bras.* — Il est assez blanc... Tiens ! Qu'est-ce qu'il y a là ?... Ah ! je le disais bien ! !

DES AÇORES. — Quoi ?

PAULETTE. — Que vous m'aviez griffée !

DES AÇORES. — Est-il possible ! Où ? Où est-elle, cette griffe ? Ah ! ici ! Laissez-moi la guérir. (*Il couvre la griffe de baisers.*)

PAULETTE, *se défendant mollement.* — Ah ! mais... Ah ! mais !...

DES AÇORES, *très exalté.* — Laissez ! je suis si heureux ! ! Ne soyez pas méchante, vous savez bien que je vous adore...

PAULETTE, *retirant brutalement son bras.*— Ah! vous m'ennuyez!! (*Exaspérée.*) Pas un qui trouvera autre chose à me dire!

DES AÇORES, *ahuri.* — Qu'est-ce que vous dites

PAULETTE. — Rien du tout. (*Elle lui tourne le dos et se jette dans M. d'Alaly qui entre; elle le bouscule et sort.*)

MONSIEUR D'ALALY, *soupçonneux et regardant des Açores.* — Qu'est-ce qu'elle a?

DES AÇORES. — Ah! vous me feriez plaisir de me l'apprendre...

VOIX DE GAILLAC. — En scène, en scène, qui est-ce qui est du commencement du trois?

V

M. d'Alaly descend dans sa niche, le troisième acte commence. Paulette est nerveuse et distraite.

GAILLAC, *quittant sa place et venant à l'avant-scène.* — Pardon... pardon, il faut que madame d'Alaly reprenne ses couplets. Ce n'est pas ça du tout. (*A Paulette.*) Quand vous dites :

Vous êtes le mari d'Hélène,
Prenez garde, roi Ménélas...

il faut qu'on sente bien la menace, et ici :

Prenez garde que je n'achève
L'œuvre de la fatalité!

Vous avez crié pour un rêve...
Je vous ferai crier pour la réalité.

On doit comprendre que la chose est faite... Mettez-y des intentions, de l'entrain, qu'on se rende compte qu'elle caresse avec amour le projet de rendre son mari... célèbre... Voyons, recommençons cela... (*Paulette recommence.*)

Monsieur d'Alaly, *entre ses dents.*— Dieu! que cette pièce est embêtante.

Monsieur de Rechampy, *croyant qu'il s'est trompé dans sa réplique.* — C'est pas ça?

Monsieur d'Alaly.— Qu'est-ce que vous voulez?

Monsieur de Rechampy. — Je croyais que vous me repreniez...

Monsieur d'Alaly, *énervé.* — Mais non.

Des Açores. — Vous avez parlé, cependant.

Monsieur d'Alaly. — C'était une réflexion que je faisais à part moi...

Monsieur de Rechampy, *protestant.* — Ah! si le souffleur fait tout haut des réflexions étrangères à la pièce!...

Pâris et Hélène montent sur la galère, Montespan passe son bras autour de la taille de Paulette qu'il enlace.

Monsieur d'Alaly. — Mais vous vous posez très disgracieusement... Vous avez l'air d'un dessus de pendule...

Montespan. — Il faut bien se poser ainsi, pourtant...

Monsieur d'Alaly. — Mais...

Gaillac, *intervenant.*— On prendra l'indication au livret...

Monsieur d'Alaly. — Il n'y en a pas... et il est clair que l'*augure*, puisque c'est censé l'augure qui emmène Hélène, n'a pas de ces façons-là...

Montespan. — Oui, mais l'*augure*, c'est Pâris, et il va de soi que Pâris doit enlacer amoureusement Hélène... Ça tombe sous le sens... sans compter que si je n'enlace pas amoureusement madame d'Alaly, elle tombera ; on tire la galère par saccade, nous recevons des secousses terribles... Tenez, voyez...; je n'ai pas trop de toutes mes forces pour la soutenir...

Le nez de M. d'Alaly s'allonge de plus en plus.

VI

Deux heures du matin, dans la chambre de Paulette. Elle a conservé son costume du troisième acte...

Monsieur d'Alaly. — Reste encore ainsi, ma Paulette, que je te voie un peu à mon tour (*Il s'assoit sur le divan et attire Paulette sur ses genoux.*)

Paulette, *pensive.* — Oui...

Monsieur d'Alaly, *lui caressant les cheveux.* — Tu ne comprends pas, dis, que cela me rend malheureux de voir les autres jouir de mon trésor?...

Paulette, *distraite.* — Si... si...

Monsieur d'Alaly, *la serrant plus étroitement.* — Je le voudrais tant à moi seul...

Paulette, *de plus en plus distraite.* — Mais je suis à vous seul... jusqu'à présent...

Monsieur d'Alaly. *sautant en l'air.* — Jusqu'à présent!!!

Paulette. — Mais oui...

Monsieur d'Alaly. — Ah! tu ne sais pas comment je t'aime!... à quel point je... (*Il continue; Paulette ne répond plus et s'absorbe dans ses réflexions.*)

Paulette, *rêvant.* — Eh bien, non! ce n'est pas encore ça!... Ce soir, ils étaient aimables pourtant, plus qu'aimables même... Quel effet cela m'a-t-il produit? Gaillac m'agaçait en touchant mon peplum... et Montespan avec son baiser... Il était assez appuyé, son baiser, mais il ne m'a fait aucun plaisir... et de plus, il a abîmé ma figure!... Ce coin enlevé a dérangé tout l'ensemble, je n'ai pas pu le refaire aussi bien,... il a fallu repasser la patte partout et ce n'était pas réussi comme la première... Et le prince de Calabre? Oh! des phrases bêtes! et il m'a fait le bras dans l'obscurité. C'est de bon goût!... Des Açores a mieux manœuvré... ils étaient bien

appliqués, ses baisers... et chauds, et pénétrants... sans son malencontreux : « Je vous adore, » j'allais peut-être y trouver un certain plaisir... En somme peu variés, ces messieurs !... (*Elle regarde du coin de l'œil M. d'Alaly, qui continue à la caresser.*) Après tout, celui-ci les vaut bien... peut-être ?... Pas passionnant, mais pas désagréable non plus... et vraiment épris... Ah ! s'il pouvait seulement trouver quelque chose d'imprévu... (*Elle le regarde fixement, semblant attendre...*)

Monsieur d'Alaly, *s'emballant sous le regard de Paulette.* — Ah ! ma Paulette ! Je t'adore !... je t'adore !

Paulette, *découragée.* — Vlan ! lui aussi !

XV

RALLYE-PAPIER

I

Chez les d'Hautretan, aux Épines. La chambre de Paulette Elle s'habille. M. d'Alaly la regarde.

Monsieur d'Alaly. — Il va pleuvoir! Tu feras sagement de te vêtir chaudement, ma chérie!

Paulette. — Pleuvoir? Vous prévoyez toujours quelque chose d'ennuyeux, vous!

Monsieur d'Alaly. — Dame! regarde le ciel, tu verras aussi... Ouvre ton rideau...

Paulette. — Il fait un temps gris... C'est charmant les temps gris!... (*Elle ouvre le rideau, Montespan et le prince de Calabre, qui sont sous la fenêtre, la saluent.*)

Monsieur d'Alaly. — Votre père est déjà aux écuries?

Paulette, *continuant à sourire au dehors.* — Mais non... Je ne crois pas...

Monsieur d'Alaly. — Je vous voyais dire bonjour...

Paulette, *sans se retirer.* — C'est M. de Calabre et Montespan qui sont là, c'est à eux que je dis bonjour...

Monsieur d'Alaly, *furieux.* — En chemise?

Paulette. — Ah! tiens! c'est vrai! (*Elle laisse tomber le rideau.*) Je n'y pensais pas.

Monsieur d'Alaly. — C'est inouï! Vous mettre à votre fenêtre dans ce costume-là!

Paulette, *agacée.* — C'est vous qui me l'avez dit, vous êtes là à grogner!

Monsieur d'Alaly. — Avouez qu'on grognerait à moins.

Paulette, *s'habillant rageusement.* — Il faut convenir que pour une fois où je fais ce que vous me dites, ça ne me réussit pas brillamment...

Monsieur d'Alaly. — Vous raisonnez toujours à côté.. (*Il souffle dans une corne qui rend un son rauque et enroué, Paulette fait un bond.*)

Paulette. — Allons! il ne manquait plus que ça! mais qu'est-ce qui vous prend?

Monsieur d'Alaly. — C'est ma corne qui est bouchée... Du diable, si je sais ce qui a pu s'y introduire... J'en ai pourtant absolument besoin...

Paulette. — De quoi?

Monsieur d'Alaly. — De corne! A la fin, il faudra les rallier tous,... annoncer ma présence, je suis certain qu'ils seront tous éparpillés dans la forêt...

Paulette. — Au fait, c'est vrai! vous faites la bête!

Monsieur d'Alaly. — Parbleu! sous prétexte que je connais bien la forêt! Ai-je été assez bête de l'avouer!

Paulette. — D'autant plus que vous ne la connaissez pas si bien que ça...

Monsieur d'Alaly. — Oh! par exemple!

Paulette. — Je suis aussi sûre que vous vous perdrez... Vous auriez dû faire votre parcours ce matin, jeter les papiers, préparer les défauts d'avance, c'eût été bien mieux; autrement ça va rater...

Monsieur d'Alaly, *farfouillant dans le tiroir d'un chiffonnier.* — C'est ça qui m'est égal! Je ne tiens à épater personne, moi! Je ferai ce que je crois devoir faire, consciencieusement, mais rien de plus.

Paulette. — Comme vous faites tout!

Monsieur d'Alaly, *la tête plongée dans le tiroir.* — On a touché à mes cornes, c'est sûr... Il est assommant de ne rien retrouver!... Les miroirs à alouettes aussi sont dérangés...; ils ne sont plus sur la planche, au-dessus du râtelier aux fusils. Je les

y avais cependant posés... Tu ne les as pas vus, ma chérie?

PAULETTE, *énervée.* — Les miroirs, la planche, le râtelier, les cornes! Mais, vous devenez tatillon comme une vieille fille!... Est-ce que je sais où ils sont, vos outils!

MONSIEUR D'ALALY. — Ne t'agite pas, ma Paulette, je m'en vais!... Je vais voir à la sellerie si on n'a pas accroché les cornes à côté des cors de chasse. - (*Il sort.*)

PAULETTE. — C'est drôle!... je l'aime bien, mon mari! et ça me fait tout de même plaisir quand il s'en va! Je vais avoir ma liberté, aujourd'hui! puisqu'il fait la bête, il ne pourra pas être en même temps sur mon dos! Je voudrais m'amuser vraiment... solidement... Car enfin, avec un peu de bonne volonté, il me semble qu'il y a ici tout ce qu'il faut pour ça!... jeunes, vieux, entre deux âges... il y en a pour tous les goûts... le tout est de choisir!... et après?... Quand j'aurai choisi?... Bast! L'important est de choisir. J'ai tort d'être la même avec tous... Jusqu'ici, je les ai effleurés, sans en approfondir aucun... Je vais donner à l'un d'eux cette journée... Nous verrons comment il en profitera. Oui! mais auquel? Ah! ma foi! je déciderai ça tantôt!... quand je les aurai revus!... Le malheur, c'est que plus je les vois, moins je les gobe!... Enfin, je vais essayer!...

II

Après le déjeuner, au salon.

Le prince de Calabre, monsieur de Rechampy, monsieur d'Oronge, monsieur de Rèchy, le petit de Tendron, des Açores, Montespan, du Helder, chasseurs du voisinage, etc.

Monsieur d'Hautretan *à M. d'Alaly.* — Mon ami, je crois qu'il est temps de partir; le rendez-vous est à deux heures à l'Ermitage, il est une heure déjà, et il vous faut une avance notable... (*M. d'Alaly achève son café d'un air navré.*)

Paulette. — On dirait que vous ne vous souciez pas de vous mettre en route?

Monsieur d'Alaly. — Comme c'est agréable de trotter immédiatement en sortant de table!

Paulette. — Dans ce cas, il aurait fallu partir plus tôt, pour avoir le temps d'aller au pas.

Monsieur d'Alaly. — Sans manger de dessert, alors? (*Tout le monde rit.*)

Monsieur d'Alaly. — Oh! c'est excessivement drôle! (*Bas à Paulette.*) Vous ne ferez pas d'excentricités, n'est-ce pas?... Promets-le-moi, veux-tu, dis? Pour que je sois tranquille?...

Paulette. — Ah, si c'est pour que vous soyez tranquille, je vous promets tout ce que vous voudrez.

Monsieur d'Alaly. — Tu es un amour.

Des Açores. — Est-il traînard, ce d'Alaly?

M. d'Alaly se décide à monter à cheval.

Paulette, *le regardant par la fenêtre.* — Votre habit rouge vous va beaucoup mieux que celui-là.

Monsieur d'Alaly. — Mais c'est vous qui m'avez empêché de le mettre; vous m'avez dit que la bête devait être habillée de couleurs sombres pour se dérober plus facilement...

Paulette. — Je ne dis pas le contraire; je constate seulement que vous êtes mieux avec l'autre... Oh! vous n'avez pas un de ces physiques auxquels tout va, vous! (*M. d'Alaly s'éloigne, les piqueurs sonnent son départ.*)

Paulette, *regardant autour d'elle.* — Le voilà parti! A ces messieurs, maintenant... Ils sont tous là... Pour être sincère, je ne les trouve pas jolis, jolis, mes adorateurs! Ils sont même ridicules, ce matin... C'est très difficile à porter, l'habit rouge! Antoine le porte très bien, lui! Le prince de Calabre est le plus drôle : son habit le serre, lui fait des plis, des bosses, des bourrelets. On croirait voir une grosse tomate... Et ses bottes, donc! Pointues comme des aiguilles! Et il a le pied comme une pelle! Tous, du reste, ont des chaussures pointues, quand leurs pieds en réclament impérieusement de carrées... Tiens! Non! Pas Montespan! Montespan a des bottes arrondies, bien faites et dans lesquelles

il semble parfaitement à l'aise; on ne voit pas ses doigts grimper les uns sur les autres... Est-ce qu'il serait moins bête, celui-là? Est-ce qu'il comprendrait qu'on est mieux en étant soi, qu'en calquant les vêtements, les pensées, le langage et les grimaces du voisin? S'il en était de tout comme de ses bottes, il y aurait peut-être là du nouveau... de l'imprévu? Il est gentil, d'ailleurs, Montespan! Il était visiblement ému en m'embrassant le soir de la *Belle Hélène*... va pour Montespan!

Montespan, qui ne se doute pas du bonheur qu'on lui réserve, parcourt un journal en prenant son café. Paulette s'approche de lui.

Paulette. — Monsieur de Montespan, vous aimez à suivre vite, n'est-ce pas?

Montespan. — Mon Dieu, Madame...

Paulette, *sans l'écouter*. — Moi aussi; vous m'accompagnerez si vous voulez? Nous irons un train tous les deux, vous verrez ça!

Montespan, *transporté*. — Si je le veux? Ah! je crois bien! Mais, je vais faire des jaloux!...

Paulette. — Eh bien, ça vous gêne?

Montespan. — Nullement, si on ne met pas opposition à cet arrangement...

Paulette. — Opposition? Et qui voulez-vous qui y mette opposition?

Montespan. — Mais, tous ceux qui ont ou croient avoir plus de droits que moi à vous escorter... Ceux

que leur âge désigne de préférence... Le prince de Calabre, M. de Rechampy, M. d'Oronge...

PAULETTE, *méprisante.* — Ces vieux bonzes?

MONTESPAN. — Bonzes tant que vous voudrez ; il n'en est pas moins vrai que, quand on va monter à cheval, ils iront se coller à côté de vous et ne vous lâcheront plus...

PAULETTE. — Que si... Moi, je les lâcherai, ils seront vite semés, allez !... D'ailleurs, je vous appellerai près de moi, au départ... Ils ne protesteront pas, je présume?

MONTESPAN. — C'est pas sûr !

Devant le château.

Chacun s'apprête à monter à cheval. « Cupidon », le cheval de Paulette, fait des bonds sur place et pointe tant qu'il peut. Paulette, sa jupe relevée très haut sous son bras, lui caresse le nez et lui parle pour le calmer.

LE PRINCE DE CALABRE, *montrant à M. d'Oronge le maillot de soie gris perle qui sort de la botte de Paulette.* — Regardez... Regardez... Est-ce joli, hein?... Quelle perfection... Quelles rondeurs !

MONSIEUR D'ORONGE, *mettant précipitamment son lorgnon et s'approchant pour mieux voir.* — Oh ! c'est superbe !... C'est...

Cupidon appuie brusquement de la croupe

et pose un de ses pieds de derrière sur celui de M. d'Oronge, qui pousse des cris de paon.

PAULETTE, *se retournant.* — Qu'y a-t-il?

MONSIEUR D'ORONGE, *s'efforçant de sourire.* — Rien... moins que rien, Madame, c'est mon pied.. votre cheval a légèrement appuyé de mon côté, et je...

PAULETTE. — Ah! dame, si vous venez vous fourrer entre ses jambes!...

LE PRINCE DE CALABRE, *à part.* — Elle donne raison au cheval! C'est raide!

DES AÇORES, *s'approchant d'un air engageant.* — Qui va vous mettre en selle, Madame? (*Il fait un mouvement pour tendre la main.*)

PAULETTE. — M. de Montespan, s'il est là...

MONTESPAN, *s'élançant et renversant presque des Açores.* — Certainement, il est là! (*Il s'incline et tend la main droite. Paulette y pose son pied, appuie sa main gauche sur l'épaule de Montespan et s'enlève lestement.*)

MONTESPAN, *visitant les sangles avec sollicitude et ajustant lentement les étriers.* — Êtes-vous bien?

PAULETTE. — A merveille. (*Elle se retourne pour voir si tout le monde est à cheval.*) Peut-on partir?

CHŒUR DES CAVALIERS. — A vos ordres. (*Ils cher-*

chent tous à venir s'aligner à côté de Paulette et se poussent les uns sur les autres.)

PAULETTE, *allongeant un vigoureux coup d'éperon à Cupidon, qui fait un bond prodigieux.* — Eh! doucement!... Prenez donc garde! Cupidon est très susceptible, et quand on approche trop près de lui, il a parfois la croupe un peu folle!... Il ne supporte pas beaucoup la société des autres chevaux!... Tout au plus en tolère-t-il un à sa droite... Monsieur de Montespan, restez donc là, puisque vous y êtes, nous allons essayer de marcher ainsi... (*Elle part à fond de train accompagnée de Montespan radieux.*)

Têtes des autres cavaliers qui suivent en peloton, allongeant de leur mieux pour suivre l'allure désordonnée adoptée par Paulette.

III

Dans la forêt, Paulette et Montespan galopant côte à côte dans une allée gazonnée.

MONTESPAN, *d'un ton pénétré.* — Je ne sais si je rêve? Je suis fou de bonheur! (*Il la regarde langoureusement*).

PAULETTE. — Ah! si vous n'êtes pas plus drôle que ça!!

Montespan.— Drôle? Mais en vérité, c'est que... il est difficile d'être drôle quand on est aussi profondément amoureux que je le suis...

Paulette. — Eh bien, mais là est précisément le mérite! Il faut savoir être à la fois sentimental et gai, amusant et tendre! Ce qu'il y a d'ennuyeux dans votre cas, c'est que le vocabulaire qui sert à l'exprimer manque de variété... C'est tellement toujours la même chose, voyez-vous...

Montespan, *regardant en arrière.* — Je ne les vois plus!... Si nous ralentissions?... Qu'en dites-vous?... Ils sont distancés, à présent...

Paulette. — Pas encore, mais ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'entrer sous bois et de les laisser passer... De cette façon, nous ne serons plus chassés ainsi par eux, ce qui est énervant.

Montespan. — C'est une excellente idée ; entrons dans le taillis. (*Il tourne son cheval.*)

Paulette, *haussant les épaules.* — Pas là, pas la donc!

Montespan, *surpris.* — Pourquoi pas là ?

Paulette. — Vous ne voyez pas qu'ici, ils chercheront à relever le défaut, et qu'ils battront le bois?...

Montespan, *indifférent.* — Ah! il y a un défaut?

Paulette. — Dame! puisque les papiers cessent. Ah çà! Vous ne voyez donc rien?

Montespan. — Je ne vois que vous.

Paulette. — Aïe ! Encore une banalité !

Elle cherche, entre sous bois, ressort et finit par retrouver le passage de la bête. Le peloton les rejoint.

Monsieur de Rechampy, *qui peut à peine parler*
Ah !... Est-ce que... il y a un défaut ?

Paulette. — Oui.

Monsieur d'Oronge, *enchanté.* — Ah ! on va donc pouvoir souffler.

Montespan. — Il y avait un défaut, mais madame d'Alaly l'a relevé.

Paulette part au galop, les cavaliers semblent plongés dans le marasme.

Paulette, *à Montespan.* — Au bout de cette avenue, il y a un coude ; ils nous perdront de vue; nous nous gîterons et nous les regarderons passer. (*Ils entrent sous bois.*)

On entend le galop du peloton qui s'avance lourdement. Paulette pouffe de rire.

En passant devant l'endroit où Paulette et Montespan sont placés, le cheval du prince de Calabre se tourne vers le fourré et hennit violemment.

Monsieur d'Oronge. — Ce hennissement prouve que la bête a dû entrer ici; d'Alaly a raccourci son parcours.

Paulette, *à Montespan.* — Voilà ce qui s'appelle avoir du nèz... Je crois qu'à présent nous

pouvons nous remettre en route; ils vont aller ce train-là, espérant toujours nous rejoindre... Là, maintenant, continuez votre petit discours?

MONTESPAN, *s'arrêtant et contemplant Paulette.* — Nous sommes si bien ici!...

PAULETTE. — Je ne trouve pas ça! J'ai une branche qui m'égratigne le nez, et les mouches commencent à taquiner Cupidon.. Restez si vous voulez, moi je sors... (*Elle pousse son cheval en avant, une branche s'accroche dans ses cheveux.*)

MONTESPAN. — Oh! ne tirez pas! Vous allez tout arracher!

PAULETTE, *cherchant à se dégager.* — Ça tient solidement, allez! (*Elle secoue la tête.*) Pas moyen!... Ah! mais...

MONTESPAN, *tirant un superbe couteau de sa poche et l'ouvrant triomphalement.* — Attendez, attendez, je vais arranger cela!...

PAULETTE, *le regardant faire ses préparatifs.* — Ah! fort bien, vous allez me délivrer!... Oh! oh! vous avez un beau couteau!

MONTESPAN. — N'est-ce pas? (*Il se penche vers Paulette, coupe et farfouille avec délices.*)

PAULETTE. — Dieu que c'est long! J'ai le torticolis de rester ainsi la tête inclinée, sans compter que chaque mouvement de Cupidon me tire affreusement les cheveux!

Montespan. — Voilà qui est fait ! la liberté vous est rendue, Madame ?

Paulette, *se secouant joyeusement.* — Oh ! merci !

Montespan, *suppliant.* — Ne ferez-vous rien pour votre libérateur ?

Paulette, *riant.* — Nous verrons ça ! (*A Montespan qui embrasse follement un objet qu'il tient dans sa main.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

Montespan. — Ça ! c'est un trésor !... (*Il montre à Paulette une grosse mèche de cheveux blonds.*)

Paulette, *saisie.* — Oh !... (*Vexée*). Comment ! Vous avez coupé mes cheveux ? Et une mèche pareille encore ?...

Montespan. — C'est celle qui était enroulée autour de la branche...

Paulette. — Et vous n'avez pas eu l'idée de couper la branche ?

Montespan, *sincère.* — Ma foi non.

Paulette.—Ah ! vous êtes ingénieux, vous !!!... Vous n'avez pas coupé près de la peau, j'espère ?

Montespan, *penaud.* — J'ai coupé où j'ai pu...

Paulette *anxieuse.* — Ça se voit.

Montespan. — A peine. Cela fait un petit bouquet, une petite touffe raide...

Paulette, *atterrée.* — Oh ! C'est affreux !

Montespan. — Mais pas du tout, c'est adorable, au contraire. Je vous assure que j'aimerais bien

mieux embrasser la partie qui reste, que celle que je tiens dans ma main.

Paulette. — Allons, bien ! La pluie maintenant !

IV

Monsieur d'Alaly, *inquiet.* — Je viens de les voir passer tous, sauf Montespan !... Paulette ne faisait pas non plus partie du groupe ! et pas moyen d'aller voir où elle est ?... Pourvu qu'elle ne soit pas tombée !... Oh ! non ! C'est peu probable... Alors pourquoi n'est-elle pas là ?... Elle sera restée en arrière... avec Montespan !... Et il a un habit rouge, Montespan ! C'est une séduction, à ce qu'il paraît... (*Il fait tourner sur son épaule la courroie qui supporte le sac aux papiers.*) Dieu ! que mon sac me gêne !... Si jamais je refais la bête, par exemple ! je veux être pendu ! J'ai l'épaule sciée par cette misérable courroie... et pendant ce temps, cet imbécile de Montespan coquette et flirte avec ma femme ! Quelle jolie situation pour un homme sérieux... et amoureux... Ah ! la plus grande punition que le ciel réserve à ceux qui ont abusé des femmes des autres, c'est de les rendre amoureux de la leur. Ils expient rudement les quelques instants de plaisir... contestables, le plus souvent, qu'ils ont

dérobés çà et là... Tiens ! la voix de Paulette !... Eh non !... Si !... et celle de Montespan ! Ils sont là !... (*Il s'arrête et écoute.*)

Paulette. — Vous voyez bien que la pluie ne cesse pas... Nous ne pouvons rester ici éternellement...

Montespan, *plaintif.* — Oh ! pourquoi ?

Paulette. — Mon pauvre Montespan, vous n'avez décidément pas la note gaie !... Je vous assure qu'avec moi, c'est un tort... Je ne demande qu'à me laisser faire la cour !...

Monsieur d'Alaly. — Oh !

Paulette, *continuant.* — Mais à condition que ça m'amusera...

Monsieur d'Alaly. — Ah, mais ! Ah, mais !...

Montespan. — Est-ce ma faute, à moi, si je crois réellement à l'amour...?

Paulette. — Moi aussi, j'y crois, comme à bien d'autres choses que je n'ai jamais vues, mais auxquelles je crois tout de même...

Monsieur d'Alaly. — C'est charmant pour ma réputation de mari, ce genre de conversation...

Montespan. — Oui... Mais vous, vous blaguez l'amour. Moi je le respecte, je voudrais n'en parler qu'à genoux. L'amour ! c'est un si grand mot...!

Paulette, *narquoise.*— Immense ! Prenez garde, vous devenez lyrique ?

Montespan. — Ça m'est égal... je parlerai... Je vous dirai, malgré vous, combien...

Monsieur d'Alaly. — Je crois qu'il est temps d'interrompre cette idylle et d'ouvrir l'œil pour empêcher qu'elle ne se continue ! (*Il casse une ou deux branches et part au galop en fredonnant.*)

Paulette, *stupéfaite*. — Antoine? Comment diable est-il ici? Par où passe-t-il? Il ne développe pas du tout son parcours... Il fait son rallye-papier en colimaçon... Quand je disais qu'il le raterait en ne le préparant pas d'avance !... Pour que ça soit réussi il faut donner beaucoup de champ aux cavaliers, ne trouvez-vous pas ?

Montespan, *énervé*. — Eh ! je me soucie bien de ça ! Pas moyen d'être cinq minutes tranquille !

Paulette, *riant*. — Allons, filons! Il se fera prendre dans les fonds du Cyclope, bien certainement, et je veux voir ça !

Montespan la suit en rognonnant.

Au tournant de l'allée ils rencontrent le groupe des cavaliers absolument perdus. M. d'Hautretan et M. de Dourgard, les deux seuls qui connaissent la forêt, sont devant et ils les ont perdus de vue. Tant qu'il y a eu des papiers, ça allait à peu près, mais ici, il y a un défaut. On implore Paulette qui de nouveau fait le bois et retrouve les papiers. Le prince de Calabre parvient à s'insinuer à côté d'elle; Montespan est furieux. Il guigne le prince de

Calabre, le pousse, le bouscule de telle sorte que celui-ci, comprenant qu'il n'aura la paix qu'en rendant la place, cède et passe derrière.

Montespan, *rayonnant, se réinstalle et interpelle Paulette.* — Vous plaît-il, Madame, que nous marchions un peu, on dort...

Paulette, *grinchue.* — Cette allure me plaît.

Montespan, *étonné, bas.* — Qu'est-ce que vous avez maintenant ?

Paulette, *bas aussi.* — J'ai, que je vous trouve parfaitement ridicule... et mal élevé; vous me compromettez à plaisir...

Montespan. — Moi ? mais en quoi ?

Paulette. — Cette façon de me flanquer comme un garde du corps, de repousser et bousculer les autres, de me considérer comme votre propriété...

Montespan, *ahuri.* — Mais c'est vous qui m'avez dit... vous m'avez appelé ce matin cent fois plus ostensiblement...

Paulette. — Possible ! Je veux bien me compromettre moi-même, mais je ne veux pas être compromise par les autres !

Montespan...

Paulette. — Vous avez compris ?

Montespan, *douloureusement.* — Hélas !

Paulette, *à elle-même.* — Pauvre garçon ! il a l'air tout effaré ! Je lui ai parlé un peu trop sec !... il est découragé. Je m'étais pourtant promis d'y

mettre un peu plus de bonne volonté... (*A Montespan qui suit la tête basse.*) Allons, marchons, je le veux bien.

V

Un quart d'heure après.

Montespan et Paulette, isolés de nouveau, galopent sous bois dans une futaie couverte de mousse glissante.

MONTESPAN. — Nos chevaux vont finir par se flanquer par terre si nous restons là-dessus...

PAULETTE. — Oui. Il faut reprendre l'allée... (*Elle se dirige vers la route.*)

MONTESPAN. — Pas par là, pas par là... il y a un fossé énorme.

PAULETTE, *augmentant le train.* — Justement. Nous allons le sauter.

MONTESPAN. — Mais il a trois mètres!

PAULETTE. — Eh bien, vous allez voir comme *Cupidon* passe! Par exemple, il faut marcher, parce que quand il ne saute pas dans le train, il est affreusement dur et déplaçant.

Cupidon fait un bond colossal, les sangles cassent et Paulette roule au fond du fossé avec la selle; le cheval, surpris de n'avoir plus rien sur le dos, revient vers Paulette, allonge sa tête au fond du

fossé et la flaire doucement; Montespan saute à terre en poussant des cris affreux.

Paulette, *riant.* — Voulez-vous vous taire!... Si on vous entendait!... Et maman qui est là-bas en voiture, elle croirait qu'il est arrivé quelque chose.

Montespan, *consterné.* — Mais, dame!...

Paulette, *riant toujours.* — Je n'ai rien du tout, mais mon éperon est pris dans ma jupe... et puis la selle me gêne pour me relever. (*Montespan enlève la selle; Paulette se relève, grimpe de l'autre côté du fossé et s'assoit sur l'herbe.*)

Montespan, *allant s'asseoir à côté d'elle.* — Vous souffrez?

Paulette. — Mais non.

Montespan. — Vous ne voulez pas l'avouer. (*La prenant dans ses bras en la serrant.*) Vous n'êtes pas blessée?

Paulette, *cherchant à se dégager.* — Mais pas le moins du monde.

Montespan, *larmoyant et la serrant toujours.* — Mon Dieu! Mon Dieu!!!

Paulette, *agacée.* — Du tragique!... Ah! bien non! Voyez plutôt s'il y a moyen de réparer les sangles.

Montespan, *ramassant les sangles et la selle* — Je vais essayer.

Paulette. — Entrons sous bois avec *Cupidon,*

car si un cavalier ou une des voitures apercevait le cheval sans selle, on croirait que je suis morte.

Montespan.— Je vais faire entrer le mien aussi ; ils seront plus tranquilles.

Paulette prend Cupidon par la bride; Montespan va chercher son cheval et tous deux disparaissent dans le fourré.

Monsieur d'Alaly, *arrivant au grand trot.* — J'ai parfaitement vu Montespan à pied, tenant son cheval par la figure entrer dans le taillis... et elle est là aussi !... Est-elle à cheval, elle, au moins?... Et il y a des gens qui envient mon sort !...

Il s'approche du taillis où sont Paulette et Montespan et écoute.

Montespan, *assis, et essayant vainement de raccommoder les sangles.* — Il n'y a pas moyen.

Paulette, *appuyée machinalement sur lui, le regardant avec intérêt.* — C'est embêtant!

Montespan, *faisant le gros dos sous la main de Paulette.* — Oh ! je voudrais rester toujours ainsi ! (*Paulette fait un mouvement, il reprend d'une voix étouffée.*) Restez, oh ! restez, je vous en prie?

Monsieur d'Alaly, *qui entend sans voir.*— Oh !.. Que faire? Me montrer? je serais grotesque !... (*Il saisit son sac presque vide, en fait une boule, la lance dans le fourré et part ventre à terre.*)

La tête de Montespan sort aussitôt du bois.

Paulette, *suivant.* — Qu'est-ce que c'est?

Montespan, *regardant au loin.* — C'est d'Alaly!

Paulette. — Il a fini! il s'est débarrassé de son sac!

Montespan. — Pensez-vous? Oh! j'ai eu un trac!

Paulette, *méprisante, à part.* — Pauvre petit! (*Haut.*) Maintenant il s'agit de rejoindre à pied!... Pourvu qu'il n'aille pas se faire prendre trop loin... (*On entend les trompes.*) Ah! quelle chance! C'est ici, tout près; au rond-point des Cinq Tranchées.

Elle part en courant, tenant Cupidon par la bride. — Montespan suit piteusement, portant la selle et traînant son cheval. — Émotion produite par leur apparition.

VI

Après que la bête est prise.

Paulette, *moqueuse, à M. d'Alaly.* — Dites donc, j'ai rapporté le sac! C'est papa qui serait content de voir comment vous les traitez, ses sacs!

Monsieur d'Alaly. — Enfin, comment l'avez-vous reçu? Que faisiez-vous, dans ce fourré?

Paulette. — Ce n'est pas moi, c'est Montespan qui l'a reçu sur le nez. Il était en train de raccommoder les sangles de ma selle, d'essayer, du moins

MONSIEUR D'ALALY. — C'est aussi en raccommodant des sangles, que vous disiez ces jolies choses sur l'amour dans un autre fourré, auprès de l'Ermitage?

PAULETTE, *bas.* — Il écoutait? (*Haut.*) Ça, c'était pour vous apprendre à écouter aux... arbres.

MONSIEUR D'ALALY. — Tu me savais là?

PAULETTE, *avec aplomb.* — Parbleu!

VII

Après le dîner. On fume en allant et venant devant le perron. Un peu à l'écart, PAULETTE suivie par MONTESPAN.

PAULETTE, *exaspérée.* — Ah! laissez-moi tranquille, vous! En un jour, vous avez trouvé moyen de me compromettre, de me couper les cheveux, de m'ennuyer et d'avoir peur de mon mari, c'est assez!

MONTESPAN. — Puis-je savoir, du moins, à quel sentiment vous avez obéi en me faisant croire des choses?... A propos de quoi m'avez-vous choisi ainsi, pour me rejeter ensuite?

PAULETTE. — A propos de bottes!

Montespan s'en va tout ahuri.

XVI

LE RENDEZ-VOUS

I

Aux Épines. Dans la chambre de Paulette, PAULETTE s'habillant.

— Certes, Gaillac, est le moins ennuyeux! Mais est-ce une raison suffisante pour aller à son rendez-vous? Depuis trois jours, il me supplie de consentir à l'aller retrouver au Mesnil, à deux lieues d'ici... Je ne me soucie pas du tout d'accepter cette combinaison ; un rendez-vous, quoi qu'on y fasse, ne semble jamais innocent, et si cela était su?... Ça le serait certainement; ils sont tous à se guetter mutuellement, à m'épier, sans parler de mon mari, qui décidément devient agaçant!.. Il cause bien, Gaillac! il est original!... Mais dame, sa fraîcheur est contestable!... On dit que c'est un homme à bonnes fortunes... Oui, mais

qu'est-ce que ça me fait? Mon mari aussi était un homme à bonnes fortunes!

Monsieur d'Alaly, qui est sorti de sa chambre, va et vient autour de Paulette et la regarde s'habiller.

Paulette, *agacee.* — Mais restez donc tranquille! Vous êtes là à tournailler... Est-ce que vous avez perdu quelque chose?

Monsieur d'Alaly. — Mais non...

Paulette. — Alors, allez vous asseoir!... Ce mouvement perpétuel me donne le mal de mer!... Vous remuez à présent où c'est inutile et même gênant, et tout à l'heure, lorsqu'il faudra courir, vous resterez là comme une borne...

Monsieur d'Alaly. — Courir?... Quand ça, courir?...

Paulette. — Eh bien, au Lawn-Tennis... Nous faisons une partie avant le déjeuner...

Monsieur d'Alaly, *atterré.* — Malgré la chasse?... Mais il faut être enragé!...

Paulette. — Rien ne vous force à jouer... Quant à moi, cela m'est indifférent, vous savez?...

Monsieur d'Alaly. — Cela veut dire que vous ne me prendrez pas dans votre camp?

Paulette. — Je ne vous y prends jamais! Vous jouez trop mal!...

Monsieur d'Alaly. — Et vous prenez Gaillac! (*Amer.*) Gaillac! qui relève les balles qu'on sert à

ses voisins et flanque des coups de raquette à tout le monde !... Hier, il a manqué me casser une dent !...

Paulette, *moqueuse*. — Vous êtes jaloux de Gaillac ?

Monsieur d'Alaly, *sincère*. — Ma foi non ! Je trouve qu'il a avec vous des manières impossibles, un ton exécrable, une familiarité qui m'énerve, mais je ne suis pas jaloux de lui, parce que la jalousie ne va pas sans la crainte, et que...

Paulette. — Vous ne craignez pas Gaillac ?

Monsieur d'Alaly. — Non.

Paulette. — Eh ! eh !... Il n'est plus tout jeune, mais il est très bien encore !

Monsieur d'Alaly. — Je ne dis pas le contraire, seulement Gaillac est trop sérieusement occupé ailleurs pour être dangereux...

Paulette, *très intéressée*. — Ah bah ! comment cela ?

Monsieur d'Alaly. — Il est pris dans une de ces liaisons auxquelles il est impossible de s'arracher, même passagèrement...

Paulette, *incrédule*. — Oh ! ça !!!

Monsieur d'Alaly. — Si vous connaissiez la princesse Gypsy, vous comprendriez que quand on lui appartient, c'est pour toujours, tant que dure son bon plaisir...

PAULETTE. — Mais cependant, il me semble que vous ?...

MONSIEUR D'ALALY, *surpris*. — Comment... vous savez ?...

PAULETTE. — Parbleu ! moi, voyez-vous, je sais toujours ce qu'on ne me dit pas ; fourrez-vous bien ça dans la tête...

MONSIEUR D'ALALY. — J'étais beaucoup plus jeune que Gaillac,... et je n'étais pas pincé comme lui...

PAULETTE. — Comme ça, il est très pincé, Gaillac ?

MONSIEUR D'ALALY. — Totalement ! Il vous débite des galanteries par la force de l'habitude, mais il est corps et âme à la princesse,... il faut voir comme elle le mène... Ah ! elle l'a bien en main ! Du reste, Gaillac n'est dans le pays qu'à cause d'elle...

PAULETTE. — Vraiment ?...

MONSIEUR D'ALALY. — Eh ! oui ! c'est quand il a su que la princesse était chez les de X... qu'il s'est installé au Mesnil...

PAULETTE, *narquoise*. — Vous croyez ?

MONSIEUR D'ALALY. — Sans doute ; et la princesse ne lui eût pas permis d'accepter l'invitation de vos parents, si elle n'eût su qu'il n'y avait pas de femmes aux Épines...

PAULETTE. — Pas de femmes ! Eh bien ? Et moi ???

Monsieur d'Alaly, *aimable.* — Toi, ma chérie, tu es une nouvelle mariée, ça ne compte pas.

Paulette, *saisie.* — Ça ne compte pas! (*Entre ses dents.*) Nous verrons bien si ça ne compte pas?

Monsieur d'Alaly. — Tu dis?

Paulette. — Je dis... Je ne dis rien. (*Elle va pour sortir.*)

Monsieur d'Alaly, *de plus en plus aimable.* — Tu descends déjà? Tu tiens donc bien à jouer cette partie?

Paulette, *résolument.* — Oh! oui, je tiens à la jouer!... et à la gagner surtout!!!

II

Dans la forêt. Un grand rond-point auquel aboutissent de larges avenues gazonnées. Beaucoup de voitures. Calèches antiques, telles qu'on n'en rencontre plus qu'en province; victorias, landaus, breacks, charrettes anglaises, cabriolets, omnibus bondés de monde, un mail assez correctement attelé, fiacres, etc., etc.

Nombreux cavaliers venus des châteaux environnants et de la ville voisine, officiers, etc., etc.

Paulette, jupe de drap gros vert, habit de drap vert-pomme à collet de velours grenat, chapeau de soie. Pas de selle; une sangle soutenant une fourche invisible.

Monsieur d'Alaly, des Açores, le prince de Calabre, monsieur d'Oronge, monsieur de Rèche, Montespan, du Helder, monsieur de Dourgard, le petit de Tendron monsieur de Rechampy.

Paulette va, vient, circule au milieu des voitures, causant avec les uns et les autres.

Le petit de Tendron, *à du Helder.* — Où donc est Gaillac?

Du Helder. — Mais je ne sais pas du tout; je l'ai vu au départ des Épines, et je ne le vois plus...

Le prince de Calabre. — Il s'est esquivé, parbleu! il ne s'est pas senti suffisamment fort pour tenir tête à l'orage... Ah! comme je comprends ça!

Monsieur d'Oronge. — Que voulez-vous dire? De quel orage parlez-vous?

Le prince de Calabre. - Dame! la rencontre des deux rivales promet d'être au moins piquante.

Montespan. — Quelles deux rivales?

Le prince de Calabre. — Ah çà! d'où sortez-vous donc, vous? Il est pourtant clair que Gaillac est en train de lâcher la princesse pour la petite Paulette!

Montespan. — Paulette! Allons donc! Gaillac?

Du Helder. — Il est inutile de crier si haut, d'Alaly est derrière toi...

Montespan. — Mais Gaillac, qui est un homme pratique, ne lâcherait pas l'une sans être sûr de l'autre, et je ne pense pas que...

Le prince de Calabre. — Euh! euh! il ne faut jurer de rien... Il avait l'air terriblement triomphant ce matin, ce bon Gaillac.

MONSIEUR D'ORONGE. — En effet, j'ai remarqué qu'après la partie de lawn-tennis...

DU HELDER. — Ah bien ! si la princesse Gypsy se méfie de quelque chose, il va avoir de l'agrément, Gaillac !

LE PETIT DE TENDRON. — Et madame d'Alaly, donc !

DU HELDER. — Oh ! ça lui sera bien égal ! elle est tellement certaine de sa supériorité...

MONSIEUR D'ORONGE. — La princesse défendra joliment sa chance, allez !

MONTESPAN. — Oui, mais elle n'est pas de taille à lutter...

LE PETIT DE TENDRON. — Eh ! eh ! qui sait ? Je parierais volontiers pour la princesse, moi !

MONTESPAN. — Moi, je la donne à 25 !...

LE PETIT DE TENDRON. — Je la prends...

LE PRINCE DE CALABRE. — Vous avez confiance ?

LE PETIT DE TENDRON. — Je la trouve adorable, la princesse !

MONTESPAN. — Moi aussi, moi aussi ; mais pas quand on la compare à l'autre !

MONSIEUR DE RECHAMPY. — De Tendron la trouve mieux que madame d'Alaly, lui ! (*Il hausse les épaules.*)

DES AÇORES, *intervenant.* — Naturellement ! il préfère la princesse parce qu'elle a quinze ans de plus que la petite Paulette, tandis que nous, les

vieux, nous préférons la petite Paulette parce qu'elle a quinze ans de moins que la princesse!

Monsieur d'Oronge. — Elle n'arrive pas, la princesse? Suit-elle à cheval ou en voiture?

Montespan. — A cheval probablement, car les de X... sont là-bas en breack et elle n'est pas avec eux...

Monsieur de Rechampy, *se frottant les mains.* — Je me réjouis de les voir en présence.

Le prince de Calabre. — Pardon! votre cheval broute le revers de ma botte.

Monsieur de Rechampy. — Ah! c'est que je lui avais lâché la tête un instant!... Mais sapristi! où peut être passé Gaillac?

Des Açores. — Il s'est terré, il a sagement fait!

Du Helder. — Comment! il est si petit garçon que ça devant la princesse?

Montespan. — Ah! mais! pas commode, la princesse! Je voudrais vous y voir...

Monsieur d'Oronge. — Moi, je serais content de le rencontrer un instant, Gaillac, parce qu'il a mon couteau; il me l'a emprunté tout à l'heure... et quand je n'ai pas mon couteau, il me semble qu'il me manque quelque chose...

Montespan. — Dame!

Le prince de Calabre. — Je commence à croire que la princesse Gypsy ne viendra pas...

Montespan. — Elle cane...

III

PAULETTE, *promenant son cheval qui s'impatiente.* — Elle est en retard la princesse! Je veux la voir avant de m'en aller, pourtant! A trois heures, m'a dit Gaillac! Il est deux heures, et il y a au moins six kilomètres!... Je n'arriverai jamais!... d'autant plus qu'il me faut le temps de lâcher la chasse discrètement, sans qu'on s'en aperçoive... Si je filais à présent, on me chercherait, et puis, je ne verrais pas la princesse, et je tiens surtout à cela! J'ai tant entendu parler d'elle! Personne, dit-on, ne lui arrive à la cheville! C'est pas gentil tout de même ce que je vais faire là... elle aime Gaillac, paraît-il!... Ah! ma foi, tant pis! si elle ne l'aimait pas, je ne penserais pas à lui!... Et puis d'ailleurs, j'y pense,... sans y penser...

LA PRINCESSE GYPSY arrive au galop. Jupe de drap bleu, gilet blanc, habit rouge. Murmure d'admiration; Paulette se rapproche.

MONSIEUR D'ORONGE. — Elle est superbe aujourd'hui.

LE PETIT DE TENDRON, *en extase.* — Oh! oui!

MONTESPAN. — Tant que vous voudrez, mais l'autre l'écrase complètement.

DES AÇORES. — Dans tous les cas, il est impossi-

ble d'être plus dissemblable ; la princesse, brune et pâle, et madame d'Alaly, si blonde et si rose !...

MONTESPAN. — Elle cherche Gaillac !

LE PRINCE DE CALABRE. — Et elle semble inquiète de ne pas le voir. Elle flaire le danger.

DES AÇORES, *montrant Paulette.* — C'est qu'il est redoutable, « le danger ! »

MONTESPAN. — Le fait est qu'elle a un inimitable chic, cette petite Paulette !

LE PETIT DE TENDRON. — La princesse aussi !

DES AÇORES. — Oui ; mais la princesse, c'est déjà le vieux jeu. Elle en est encore à l'habit rouge !

MONTESPAN. — Et elle a une selle !

PAULETTE et la PRINCESSE GYPSY, présentées l'une à l'autre, s'examinent curieusement.

MONSIEUR D'ALALY. — On va laisser partir le renard, puisque nous sommes au complet...

LA PRINCESSE GYPSY, *à Paulette.* — Je n'aperçois pas M. de Gaillac ?

PAULETTE. — A la bonne heure, elle ne flâne pas ! *(Haut.)* Il a quitté les Épines en même temps que nous, mais depuis, je ne l'ai pas revu.

Mouvement de voitures, de cavaliers, etc., tout le monde se groupe. On part.

PAULETTE, *cherchant à rester en arrière.* — Je vais m'éclipser tout doucement...

LA PRINCESSE GYPSY, *venant s'aligner à côté de*

Paullette — J'ai tant entendu parler de vous, Madame, que je désirais beaucoup vous connaître.

Paulette, *bas.* — Ah! mais, elle m'ennuie! (*Haut.*) Moi aussi, Madame, j'ai beaucoup entendu parler de vous!

La princesse Gypsy, *à part.* — Elle est gentille, originale plutôt que jolie, mais très séduisante; décidément, Gaillac a toujours bon goût. (*Haut.*) Vous plaît-il de vous rapprocher des chiens?

Paulette. — Non, je préfère rester en arrière.

La princesse Gypsy. — C'est étrange! On m'avait dit que vous étiez toujours la première...

Paulette, *agacée.* — Et Gaillac qui attend! il faut pourtant que je me débarrasse de la princesse, à présent que je l'ai vue... et je ne regrette pas d'avoir attendu, car elle est charmante! (*Haut.*) Je suis un peu fatiguée aujourd'hui, Madame; mais, je vous en prie, suivez sans vous préoccuper de moi?

La princesse Gypsy. — Au contraire, je resterai avec vous, si toutefois je ne vous gêne pas.

Paulette. — Elle se moque de moi; je veux au moins qu'elle sache que je m'en aperçois. (*Haut.*) Vous me gênez, et vous le savez bien, puisque c'est pour ça que vous le faites?

La princesse Gypsy. — Eh bien, oui! Les phrases sont inutiles entre nous...

Paulette. — C'est mon avis.

La princesse Gypsy, *menaçante.* — Gaillac est mon amant et je...

Paulette, *moqueuse.* — Oh!!! déjà des gros mots...

La princesse Gypsy, *en colère.* — Je vous assure, Madame, que je n'ai pas envie de rire.

Paulette. — Vous avez tort, car c'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ce cas-là.

La princesse Gypsy, *interloquée.* — Je ne veux pas que Gaillac s'occupe de vous.

Paulette, *tranquillement.* — Eh bien, il faut l'en empêcher ; je vous préviens seulement que ce sera laborieux...

La princesse Gypsy, *inquiète.* — Est-ce qu'il vous aime sérieusement ?

Paulette, *négligemment.* — Aimer n'est peut-être pas le mot, mais ça revient au même.

La princesse Gypsy, *curieusement, tout en continuant à détailler Paulette.* — Il éprouve donc un sentiment vraiment violent ?

Paulette. — Plutôt une sensation, je crois...

La princesse Gypsy. — Enfin, sensation, sentiment ou amour vrai, tout cela est « à moi, » et je vous avertis que je suis décidée à le garder...

Paulette. — Pardon ; tout cela est « à nous ! »

La princesse Gypsy. — Elle est positivement originale, cette petite... (*Haut.*) Je vous assure que

votre entêtement est imprudent... On voit que vous êtes jeune et que...

Paulette. — Certainement qu'on le voit! C'est mon plus grand mérite... Vous savez bien que si j'avais votre âge, ni Gaillac ni d'autres n'auraient l'idée de me préférer à vous ; (*La toisant.*) car vous êtes charmante, Madame.

La princesse Gypsy, *s'intéressant malgré elle à Paulette.* — Et vous donc! Vous êtes un petit bijou... J'étais venue avec colère, vous me séduisez comme vous séduisez tout le monde... et en vous regardant, je pense. .

Paulette. — Vous pensez?...

La princesse Gypsy. — Qu'il est triste de voir cette grâce et cette jeunesse être la proie d'un Gaillac.

Paulette, *protestant.*— Permettez, permettez... Il n'y a rien de fait...

La princesse Gypsy.— Eh! c'est tout comme! Il est adroit, rusé comme un renard! Il a acquis en habileté ce qu'il a perdu en fraîcheur et, à présent qu'il vous plaît...

Paulette. — Mais il ne me plaît pas tant que vous le croyez! Je trouve qu'il cause agréablement, voilà tout... Et même, depuis que je vous vois, Madame, je suis surprise qu'une femme comme vous ait une passion pour lui.

La princesse Gypsy, *protestant aussi.* — Oh!

une passion! Ce n'est pas précisément une passion...

PAULETTE, *ahurie*. — Ah!

LA PRINCESSE GYPSY. — Et la preuve, c'est que si vous y tenez...

PAULETTE. — Je n'y tiens pas!... Je n'y tenais qu'à cause de vous, moi!

LA PRINCESSE GYPSY. — A cause de moi?

PAULETTE. — Eh oui! Parce qu'on m'avait dit qu'il était impossible de vous l'enlever...

LA PRINCESSE GYPSY, *riant*. — Pauvre Gaillac! Alors, il a perdu tout son prestige!

PAULETTE. — Ne vous moquez pas de moi. Après tout, il est moins monotone que les autres, convenez-en...

LA PRINCESSE GYPSY. — Sans doute, c'est ce qui excuse ma fantaisie pour lui...

PAULETTE. — Ce n'était qu'une fantaisie.

LA PRINCESSE GYPSY. — Guère plus.

PAULETTE, *pensive*. — Ça passe vite, une fantaisie?

LA PRINCESSE GYPSY. — Hélas! C'est pourquoi, ma chère petite, il est préférable de les éviter; quand une fois on a mis le nez là-dedans, on ne peut plus l'en arracher... Voyez-vous, c'est comme pour les bibelots, il y a un entraînement...

PAULETTE. — Mais Gaillac est spirituel, agréable...

La princesse Gypsy, *froidement.* — Oui, oui.

Paulette. — Je me suis bien aperçue de quelques petits défauts... Il en a, n'est-ce pas?

La princesse Gypsy, *avec conviction.* — Ah! je vous en réponds!... Il est nerveux, irritable, maniaque!

Paulette. — Je crois qu'il a un mauvais estomac, c'est ce qui fait qu'il est parfois grincheux...

La princesse Gypsy. — Il a l'estomac dans un état déplorable!

Paulette. — J'ai remarqué qu'il ne mange ni gibier, ni pâté, ni poisson.

La princesse Gypsy. — En effet; des œufs à la coque et une côtelette, il n'y a, dit-il, que cela qui passe sans difficulté! Le madère lui fait mal à la tête, le champagne au cœur et le bourgogne lui ramène la goutte aux articulations. Le bordeaux est le seul qu'il supporte...

Paulette. — C'est un vin plat.

La princesse Gypsy. — Tout le fatigue et l'ennuie. Les soirées l'assomment... Le théâtre le congestionne... Et toutes ses manies donc! Ses tenues d'appartements, de nuances invraisemblables que le petit de Tendron pourrait à peine se permettre...

Paulette. — Il est amusant avec ses pliants, ses châles, ses parasols

La princesse Gypsy. — Et en hiver, c'est bien

autre chose! Des mitaines en poil de lapin angora, des foulards autour du cou, des chaufferettes... Ah! il n'est pas joli pendant les grands froids! Quelquefois, il passe des heures entières à se regarder la langue dans une petite glace! Et son grand air! il vous chantera son grand air... je vous avertis, parce qu'il vaut mieux être préparée d'avance à subir le choc sans sourciller...

Paulette, *riant.* — Mais il me l'a chanté déjà...

La princesse Gypsy, *surprise.* — *Guido et Ginevra?...*

Paulette. — Parfaitement (*elle fredonne*) :

Quand renaîtra la pâle aurore...

La princesse Gypsy. — Ah! mais vous en êtes donc... très loin?...

Paulette. — Mais non.

La princesse Gypsy. — Cependant, il ne hasarde son grand air que quand il est bien sûr de...

Paulette.— Il l'a hasardé plus tôt!... Il a probablement confiance en moi? La vérité est que j'ai promis à Gaillac d'aller le retrouver au Mesnil, à trois heures...

La princesse Gypsy. — Demain?

Paulette. — Mais non, aujourd'hui.

La princesse Gypsy. — Eh bien! il est quatre heures.

Paulette. — C'est vrai!

La princesse Gypsy. — Ce malheureux Gaillac, je le vois comme si j'y étais! Il fait les cent pas en vous attendant; il arrange ses cheveux, sa barbe ses ongles; il regarde sa langue dans la glace...

Paulette. — Que faire?

La princesse Gypsy. — Il faut lui envoyer quelqu'un à votre place.

Paulette. — C'est cela...Vous?

La princesse Gypsy. — Ah! non, par exemple!

Paulette. — Eh bien! qui?... (*Apercevant M. d'Alaly qui traverse une tranchée.*) Mon mari! Envoyons mon mari; il comprendra que c'est un congé définitif.

La princesse Gypsy. — Parfaitement!

Paulette. — Comment l'y envoyer?...

La princesse Gypsy, *tirant de la poche de son habit rouge un tout petit carnet.* — Nous allons écrire... (*Elles s'arrêtent. Elle écrit, appuyée sur son genou.*)

« M. de Gaillac est en ce moment au pavillon
» du Mesnil, dans une fâcheuse situation; M. d'A-
» laly lui rendrait un vrai service en allant l'aider
» à en sortir. »

Paulette, *galopant et rejoignant M. d'Alaly.* — Mon ami, on vient de me remettre ceci pour vous.

Monsieur d'Alaly, *lisant le billet.* — Qui a remis cela?

Paulette. — Un paysan...

Monsieur d'Alaly, *agité.* — Il faut que je quitte la chasse... A moins que quelque mauvais plaisant... Eh non! Gaillac a vraiment disparu... Il est clair qu'il y a quelque chose d'anormal!... Maudit Gaillac! Il se sera encore fourré dans quelque sotte affaire!... Il est enragé!... à son âge, il devrait pourtant commencer à rester tranquille!...

Il part à fond de train.

XVII

GRANDES MANŒUVRES

I

Au château des Épines, huit heures du matin, dans la chambre de Paulette.

Elle dort encore.

MONSIEUR D'ALALY, en complet de flanelle et en pantoufles, est occupé à pousser l'armoire à glace de Paulette devant la porte qui fait communiquer les deux chambres. L'armoire glisse en faisant un bruit affreux.

PAULETTE, *éveillée en sursaut.* — Qu'est-ce qui arrive? (*Elle se soulève et aperçoit M. d'Alaly.*) Qu'est-ce que vous faites-là?

MONSIEUR D'ALALY, *essoufflé.* — Je place votre armoire devant cette porte, afin de la condamner.. Elle est très lourde, cette armoire! Je n'aurais jamais cru qu'une armoire à glace pesait tant que ça... je parierais pour deux cents kilos... C'est sur-

tout la glace qui rend la chose difficile à manœuvrer; on craint de la casser, et alors...

Paulette, *stupéfaite.* — Quand vous aurez suffisamment raconté vos petites histoires, vous me direz pourquoi vous faites ce manège.

Monsieur d'Alaly. — Ne m'en parle pas, ma chérie, c'est parce que le général de Belpoygne est arrivé, et avec lui dix officiers, et des soldats, et des chevaux; il y en a plein la cour, c'est odieux !...

Paulette, *joyeuse.* — Quel bonheur !

Monsieur d'Alaly. — Ah ! cela vous amuse?

Paulette. — Dame ! ça va rompre un peu la monotonie de l'existence... Mais, dites-moi, on ne les attendait pas ?

Monsieur d'Alaly. — Pas du tout ! C'est le commandant en chef qui a changé quelque chose à l'itinéraire...

Paulette. — Brave homme ! Je l'embrasserais bien pour le remercier de cette bonne inspiration.

Monsieur d'Alaly, *surpris.* — C'est singulier, vous ne montrez pas, habituellement, une grande sympathie pour les militaires, et...

Paulette.— C'est vrai, quand on a mieux ; mais ici, ils sont les très bien venus, ça va égayer, animer un peu...

Monsieur d'Alaly, *amer.* — Un peu? entendez-vous ce vacarme ?

Paulette. — Oui ! mais je ne déteste pas le va-

carme, moi! Tout cela ne m'explique pas pourquoi vous avez déplacé cette armoire?

MONSIEUR D'ALALY, *grincheux.* — A cause de cet animal de Belpoygne, parbleu!

PAULETTE. — Je ne comprends toujours pas; est-ce qu'il a désigné ma chambre comme centre de ses opérations?...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous avez une façon de plaisanter qui frise l'inconvenance...

PAULETTE, *sans répondre.* — J'attends toujours une explication. En quoi le général de Belpoygne gênait-il mon armoire? En quoi mon armoire gênait-elle le général?

MONSIEUR D'ALALY, *agacé.*— En ce que Belpoygne va occuper ma chambre, et que je ne me soucie pas...

PAULETTE, *très étonnée.*— Votre chambre? Vous vous décidez à lâcher votre chambre, vous? C'est invraisemblable!

MONSIEUR D'ALALY. — Je me décide... Je me décide... C'est votre mère qui veut ça... On ne peut pas déloger Calabre, d'Oronge et Rechampy, qui ont les trois belles chambres, et votre mère prétend que je dois offrir la mienne à Belpoygne, sous prétexte qu'il a été mon parrain au Club... C'est ridicule!...

PAULETTE. — Mais pas le moins du monde! c'est

tout naturel, au contraire, et, puisqu'il a été votre parrain...

MONSIEUR D'ALALY, *énervé.*— Mais il y a quinze ans de ça !

PAULETTE. — Qu'est-ce que ça fait? Il sera très bien, c'est une bonne chambre...

MONSIEUR D'ALALY, *avec regret.* — Je crois bien que c'est une bonne chambre!!...

PAULETTE, *riant.* — Et où maman vous loge-t-elle?

MONSIEUR D'ALALY, *saisi.* — Mais... Votre mère ne m'a rien dit... Je présume qu'elle suppose que vous me donnerez l'hospitalité, et...

PAULETTE. — Vraiment? (*L'imitant.*) Vous présumez qu'elle suppose?... Eh bien, elle se trompe...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous refusez?

PAULETTE. — Absolument! Il est parfaitement inutile que le père Belpoygne nous entende nous disputer.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais... ma chérie...?

PAULETTE.— Il n'y a pas de « mais, ma chérie! » Dites un peu que nous ne nous disputons pas, dites-le? Est-ce qu'il y a de jolis officiers?

MONSIEUR D'ALALY, *bourru.* — Je ne les ai pas regardés! Pour ce que je compte en faire, moi, ils seront toujours assez jolis.

PAULETTE, *sautant à terre.* — Alors, je vais en juger par moi-même... (*Elle se dirige vers la fenêtre.*)

Monsieur d'Alaly, *découragé.* — Eh! mon Dieu! il y en a que vous connaissez.

Paulette. — Ah! tant pis! J'ai assez des gens que je connais! J'aurais préféré de nouveaux visages! Enfin! il faut se contenter de ce qu'on rencontre... Et, quels sont ces officiers que je connais?

Monsieur d'Alaly. — De Rupin...

Paulette, *faisant la moue.* — Oh! celui-là...

Monsieur d'Alaly, *continuant.* — De Nivo, de Kummel... et puis le jeune d'Ignar... et puis... Je crois que c'est tout...

Paulette. — Vous avez dit qu'ils étaient dix?...

Monsieur d'Alaly, — C'est tout ce que je connais.

Paulette disparaît dans le cabinet de toilette.

Monsieur d'Alaly, *défaisant les bandes des journaux..* — C'est inouï! l'arrivée de cette troupe la réjouit! Ils vont lui faire la cour, tous ces abrutis!... Je parierais qu'ils ne vont pas plus s'occuper des grandes manœuvres... (*On frappe.*) Entrez! (*Il va pousser la porte du cabinet de toilette.*)

Monsieur d'Hautretan *paraît.* — Mon cher Antoine, vous m'obligeriez infiniment de descendre un instant aux écuries... Comme vous êtes rouge! Est-ce que vous auriez mal à la tête?

Monsieur d'Alaly. — Non, mais j'ai très chaud, parce que je viens de traîner des meubles...

Monsieur d'Hautretan. — Tiens! pourquoi traînez-vous des meubles? Vous avez tort, vous êtes violet... positivement violet, mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Je voudrais vous voir en bas, surveillant les agissements de l'armée, qui met tout sens dessus dessous... Imaginez-vous que ces animaux-là ont oublié leurs licols; il y a des chevaux lâchés dans la cour, et les hommes attachent ceux qu'ils ne lâchent pas aux espaliers des écuries... Votre présence empêcherait, je crois...

Monsieur d'Alaly. — Oh! moi! je n'oserais pas faire d'observation... Vous comprenez, Belpoygne a été mon parrain au Club, je suis obligé à certains ménagements...

Monsieur d'Hautretan.— Alors, j'y vais! (*Paulette sort du cabinet de toilette.*) Peste! quelle élégance! Tu es fraîche comme une rose, ce matin! (*Illuminé.*) Tiens! viens avec moi aux écuries?

Paulette, *étonnée.* — Aux écuries? Pourquoi faire, papa?

Monsieur d'Hautretan. — Pour faire des observations... On t'écoutera, toi!

Monsieur d'Alaly. — Mais... Attendez, je vous accompagne aussi, je...

Paulette, *moqueuse.*— Vous ferez bien de changer de chaussures... Vos pantoufles feraient peur aux chevaux? Elles sont si belles!!!

Monsieur d'Alaly. — C'est vrai... (*Il se préci-*

pite sur une paire de bottines; pendant ce temps Paulette sort en riant avec son père.)

II

APRÈS LE DÉJEUNER, DANS LE HALL

PAULETTE, MONSIEUR D'ALALY, MONSIEUR ET MADAME D'HAUTRETAN, MESSIEURS D'ORONGE, DE RECHAMPY, DE RÈCHE, LE PRINCE DE CALABRE, DES AÇORES, DU HELDER, MONTESPAN, LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, LE COLONEL LA BADERNE, DE RUPIN, DE NIVO, DE KUMMEL, LE JEUNE D'IGNAR, plusieurs officiers, etc.

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, *à Paulette.* — Comment! vous allez nous accompagner? Que vous êtes gracieuse et gentille d'avoir pitié de pauvres soldats... Nous allons manœuvrer pour vous... pour vous seule...

MONSIEUR D'ALALY, *à part.* — Vieille bête!

PAULETTE, *au général.* — C'est cela! Nous allons bien manœuvrer! Et, ce soir, nous danserons ici?

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, *sans enthousiasme.* — Oh! ce sera charmant! Vraiment charmant!

PAULETTE, *à de Nivo.* — Vous qui valsez si bien, monsieur de Nivo! Je me réjouis de valser avec vous...

DE NIVO, *embarrassé.* — Madame... certainement, je serais très heureux de...

PAULETTE, *surprise.* — Ça n'a pas l'air de vous botter, ce projet? Est-ce que vous ne valsez plus?

DE NIVO. — Mais si, Madame, si...

PAULETTE. — Et vous, monsieur de Kummel?

DE KUMMEL. — Mon Dieu, Madame, c'est que ce soir..., nous pensons..., nous devons..., nous craignons d'être obligés de coucher à X...

PAULETTE, *désappointée.* — Oh!!! Mais ça dépend du général, cela?

DE NIVO, *imprudemment.* — Sans doute!... ça dépend du général...

PAULETTE. — Alors je m'en charge.

Tête de Nivo, de Kummel et de tous les officiers.

PAULETTE, *bas, remarquant la mine du jeune d'Ignar qui s'allonge à vue d'œil.* — Qu'est-ce qu'il a, celui-là? On dirait que cette combinaison ne lui sourit pas?... Eh mais! les autres aussi!... Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont tous? (*A des Açores qui rit.*) Pourquoi riez-vous?

DES AÇORES, *reprenant son sérieux.* — Moi, Madame..., je ne ris pas, je...

PAULETTE. — Non! Je ne vous ai pas vu, peut-être?... Pourquoi riez-vous?

DES AÇORES. — Mais, en vérité, Madame,... je vous assure... (*Il s'esquive.*)

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, *reprenant son compliment où il en était.* — Oui, jolie petite madame,

nous manœuvrerons pour vous, pour vous seule... (*Il s'arrête, s'apercevant que Paulette n'est plus là.*)

PAULETTE, *à des Açores qu'elle a poursuivi à l'autre extrémité du hall.* — Pourquoi avez-vous ri ? Je veux le savoir !

DES AÇORES. — Parce que ces malheureux officiers étaient à la torture. Vous vouliez absolument les forcer à passer la soirée ici, et ils comptent la passer à X... d'une façon tout à fait différente! Depuis quinze jours qu'ils manœuvrent, ils ont été sevrés de... de bien des joies, et dame!... Saisissez-vous?

PAULETTE. — Parfaitement, seulement je ne vois pas comment, à X..., ils pourront trouver les... joies desquelles vous parlez ?

DES AÇORES. — Effectivement; aussi les ont-ils fait venir de Paris ; l'hôtel d'Angleterre est, en ce moment, rempli de petites femmes charmantes,

PAULETTE. — Comment savez-vous ça ?

DES AÇORES. — Hier, quand nous avons été à X..., Montespan et moi, nous avons appris cet événement qui révolutionne la ville, comme bien vous pouvez le penser...

PAULETTE. — Quel genre de femmes est-ce?

DES AÇORES. — Dame! Ce ne sont pas des femmes... sauvages ; elles n'appartiennent pas non plus au meilleur monde...

Paulette, *agacée.* — Je vous demande si ce sont des cocottes chics ou pas chics?

Des Açores. — Oh! il y en a de très chics... de Nivo, par exemple, fait très bien les choses...

III

DANS LA CHAMBRE DE PAULETTE

Paulette et monsieur d'Alaly s'habillant.

M. d'Alaly marronne parce qu'on a bouleversé ses affaires en déménageant sa chambre.

Paulette, *passant son amazone.* — Mais ne grognez donc pas ainsi!...

Monsieur d'Alaly. — Ça vous est facile à dire; si vos robes étaient dans le désordre où sont mes vêtements, vous vous plaindriez plus que moi... (*Il cherche dans un panier rempli de vêtements.*)

Paulette. — Comme si ça peut se comparer? Qu'est-ce qui vous manque?

Monsieur d'Alaly. — Ma culotte, rien que ça

Paulette. — Tenez! la voilà qui vous crève les yeux..., là, dans le grand panier, sous l'habit rouge...

Monsieur d'Alaly. — Mais non...; ça, c'est ma culotte mastic, je ne peux pas mettre une culotte mastic avec une jaquette gros bleu, n'est-ce pas?

Paulette, *indifférente.* — Pourquoi pas?

Monsieur d'Alaly, *agacé.* — Parce que je serais ridicule... Non, c'est ma culotte pain brûlé que je cherche... Celle à côtes...

Paulette, *énervée.* — Eh bien, cherchez-la!

Monsieur d'Alaly. — Je vais appeler Louis, il la trouvera peut-être...

Paulette. — C'est cela! appelez Louis pendant que je suis en chemise... C'est encore une idée!

Monsieur d'Alaly. — C'est vrai; je te demande pardon... (*Il s'agenouille et cherche dans une autre corbeille.*) Ah! voilà mon habit! il est dans un joli état!... Je vais l'étendre sur un fauteuil pour le déchiffonner un peu!... Sais-tu si les officiers dînent?

Paulette, *nerveuse.* — Non! Ils ne dînent pas et ils découchent!

Monsieur d'Alaly, *surpris.* — Ils découchent? que signifie?...

Paulette. — Cela signifie qu'ils vont faire la fête à X...! et voilà!

Monsieur d'Alaly. — A X...? Ça, je les en défie bien, par exemple?

Paulette. — Je vous dis que si! Ils ont fait venir une bande de cocottes de Paris! je le sais bien! c'est des Açores qui me l'a dit, ainsi...

Monsieur d'Alaly. — Comment! des Açores s'est permis?...

Paulette. — C'est moi qui le lui ai demandé. J'étais si étonnée de voir qu'ils ne voulaient pas danser ce soir...

Monsieur d'Alaly. — Cependant, ma chérie, c'est bien naturel! quand on a passé la journée à cheval et qu'on est levé depuis quatre heures du matin, on a envie de se reposer...

Paulette.— Mais c'est pas pour se reposer qu'ils vont à X... !

Monsieur d'Alaly.— Ils sont peut-être désireux de se distraire un peu...

Paulette, *fâchée.* — Alors, je ne les distrais pas suffisamment, moi ?

Monsieur d'Alaly. — Mais...

Paulette, *rageuse.* — Et vous les approuvez de nous planter là ?

Monsieur d'Alaly. — Mon Dieu... je les approuve... sans les approuver... je...

Paulette, *outrée, les yeux brillants.* — C'est dégoûtant!... Mais ça ne se passera pas ainsi !

Monsieur d'Alaly. — Voyons, mon petit chat, mets-toi à leur place... Si tu étais depuis quelque temps privée...

Paulette. — Voilà qui me serait égal!... je sais bien que moi,... c'est parce que c'est toujours la même chose...

Monsieur d'Alaly. — Tu dis, mon amour ?

Paulette.— Ne me tutoyez donc pas ainsi ; vous

verrez que ça finira par vous échapper quand il y aura du monde!...

Monsieur d'Alaly. — Pas de danger!

Paulette. — D'abord, si ça vous arrive, je me sépare!... Allons vite, les officiers sont à cheval, on nous attend!,.. (*Elle sort.*)

Monsieur d'Alaly. — Me voilà, me voilà... (*Il s'élance dans l'escalier en achevant de s'habiller.*)

IV

Départ général pour la manœuvre.
On sort de la cour à cheval.
Paulette est près du général de Belpoygne.
Les officiers suivent en peloton.
Monsieur d'Alaly, monsieur d'Hautretan et les invités viennent derrière.
Madame de Dourgard et madame d'Hautretan accompagnent en voiture.

Paulette, *très aimable, au général de Belpoygne.* — Vous avez un cob superbe, général.

Le général de Belpoygne, *enchanté.* — N'est-ce pas? Il est surtout très bien mis.

Paulette. — Oh! mais tous les chevaux sont bien mis avec vous; vous montez tellement bien que...

Le général de Belpoygne, *radieux.* — Trop bonne mille fois!

Le colonel La Baderne se rapproche et vient s'aligner près de Paulette.

PAULETTE. — A quelle heure commence la petite guerre ?

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE. — A une heure, soi-disant, mais jamais nous n'arriverons à une heure...

PAULETTE. — Mais si, mais si... Nous n'avons qu'à marcher vite...

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, *qui n'aime pas à trotter après avoir mangé.* — Oh! mon Dieu! un quart d'heure de plus ou de moins, ça ne fait pas grand'chose à l'affaire... d'autant plus que la brigade Génycour sera certainement en retard; elle est toujours en retard, la brigade Génycour...

PAULETTE, *pour dire quelque chose.* — Vraiment, la brigade Génycour est si en retard que ça?...

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE. — Comment, chère Madame, vous consentez à vous intéresser à ces choses abstraites?...

PAULETTE, *qui veut à tout prix faire la conquête du général.* — Comment donc, mais c'est-à-dire que je suis folle de ces choses-là!

LE GÉNÉRAL DE BELPOYGNE, *au colonel La Baderne.* — Colonel, vous veillerez à ce que le détachement de la première brigade soit au moment de l'attaque... (*Ils se rapprochent l'un de l'autre et continuent à parler des mouvements.*)

De Nivo, qui rejoignait pour demander les ordres, s'arrête à quelques pas en les voyant conférer.

Paulette, *à part.* — M. de Nivo, celui qui fait si bien les choses!... C'est vrai, sa maîtresse est très jolie!... Je me souviens à présent, on me l'a montrée un jour avec lui aux Variétés... C'est Alice Sully!... Une grande brune, au regard fatal, au profil grec!... Tout le contraire de moi!... Ah! ah!... (*Elle pousse son cheval près de celui de de Nivo.*)

De Nivo, *ravi, s'incrustant dans le talus pour laisser plus de place à Paulette.* — Quel heureux hasard?

Paulette, *moqueuse.* — Pourquoi, le hasard?

De Nivo. — Mais... Parce que... Je n'ose espérer...

Paulette. — Alors vous pensez que mon cheval m'a emmenée?

De Nivo, *déconcerté.* — Mais...

Paulette. — C'est cela, il m'a emballée... au pas...

De Nivo. — .....

Un régiment passe à fond de train en soulevant un nuage de poussière et en ébranlant fortement le sol.

Paulette, *sautant en l'air.* — Miséricorde. Qu'est-ce que c'est que ça?

De Nivo. — C'est l'ennemi... (*Il rend la main à son cheval.*)

Paulette. — Où allez-vous?

De Nivo. — Près du général; c'est moi qui remplis les fonctions d'officier d'ordonnance...

Paulette. — Eh bien?

De Nivo. — Eh bien, il faut que je sois tout le temps à coté du général pour transmettre les indications de mouvements et porter les ordres...

Paulette. — Les ordres de qui?

De Nivo. — Mais... du général...

Paulette. — Allons donc! Vous voulez rire?

De Nivo, *interloqué.* — Cependant...

Paulette. — Vous voulez me faire croire, à moi, que le général de Belpoygne est capable de combiner un mouvement ou n'importe quelle autre chose? Mais vous oubliez que je le connais...

De Nivo. — Il va m'appeler, vous allez voir?...

Paulette. — Alors, allez! Adieu!

De Nivo. — Au revoir, si vous le permettez...

Paulette, *indifférente.* — Ah! Je croyais que vous ne rentriez pas ce soir aux Épines?...

De Nivo, *bafouillant.* — C'est-à-dire... Je devais en effet... Il est possible que... (*A part.*) J'ai presque envie de rester, elle est drôle, cette petite Paulette! (*Haut.*) J'ai donné rendez-vous à X..., à un de mes amis... Mais cette personne peut attendre, et...

Paulette, *gouailleuse.* — Croyez-vous ? Il me semble que... cette personne a des yeux qui n'aiment pas à attendre, et qu'il pourrait vous en cuire si vous la faisiez poser ?

De Nivo, *déconcerté.* — Mais, Madame, je...

Paulette. — Ne rougissez donc pas... Il n'y a vraiment pas de quoi... Il est au contraire flatteur d'inspirer une passion assez vive pour décider... au déplacement...

De Nivo, *vexé.* — Madame, je ne sais quel sot racontar on vous a fait, mais je vous jure...

Paulette. — Ne jurez donc pas ! C'est une détestable habitude..

De Nivo. — Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse que vous danserez ce soir ?

Paulette. — Nous verrons cela ! Allez, allez, le général de Belpoygne a besoin de vous.

De Nivo. — Mais accordez-moi...

Paulette. — Rien du tout à présent... Ce soir, nous verrons... si vous êtes là. (*Elle part au galop.*)

De Nivo, *rêveur.* — Coquette en diable ! Ma foi, je reste. Alice m'attendra et j'aurai une scène, mais ça en vaut la peine !... On ne sait pas ce qui peut arriver !...

Paulette *se dirigeant vers de Kummel qui, à*

l'extrémité du plateau, est occupé à mettre une longue-vue au point. — Qu'est-ce que vous faites là? (*Elle se campe devant lui.*)

De Kummel. *qui ne voit plus rien.* — J'observe les mouvements de l'ennemi...

Paulette. — Ah! Est-ce amusant d'observer les mouvements de l'ennemi?

De Kummel. — Mon Dieu, ce n'est pas précisément amusant, surtout quand on se livre à cet exercice pendant trois semaines sans désemparer... Mais il faut bien le faire tout de même.

Paulette. — Pourquoi?

De Kummel. — Pour rendre compte au général de l'attaque, de la défense, enfin des mouvements exécutés au loin dans la plaine... Il faut lui détailler tout cela. (*Il fait de vains efforts pour ne pas trouver Paulette au bout de la lorgnette.*)

Paulette. — Il y comprend quelque chose, le général?

De Kummel.— Ça, ça ne me regarde plus... D'ailleurs, c'est sans importance, parce qu'il y a l'arbitre qui rectifie ce que son jugement pourrait avoir de malsain...

Paulette. — Je ne vous gêne pas, à cette place?

De Kummel. — Vous ne me gênez pas..., certainement..., mais vous me troublez un peu.

Paulette. — Je vais me retirer. (*Sautant à terre.*) Ou plutôt non, je vais regarder avec vous.

De Kummel. — Que voulez-vous regarder ?

Paulette. — Eh bien, dans le trou.

De Kummel, *se reculant.* — Je vais...

Paulette. — Mais non, restez donc ! Je regarde un instant, seulement comme ça...

Elle se pose près de lui et cherche à voir aussi dans la lorgnette ; sa joue frôle presque l'oreille de de Kummel, qui se retire brusquement.

Paulette, *surprise.* — Je vous gêne ?

De Kummel. — Vous me troublez...

Paulette. — Comment, encore ?

De Kummel. — Ah ! bien plus ! (*A part.*) C'est une torpille, cette femme-là !

Paulette. — Ce régiment qui va passer est-il l'ennemi, ou pas l'ennemi ?

De Kummel, *cherchant à se rendre compte du mouvement.* — Si c'est...? ma foi, je ne sais pas..., je ne sais plus..., je suis complètement perdu.

Paulette. — Oh ! ne vous agitez pas, je ne tiens nullement à le savoir...

De Kummel. — Non, mais le général ? Il y tient, lui ! et il ne le saura pas sans moi, bien sûr !... (*Il remet son œil à la lorgnette.*) Je ne vois plus rien. Tout me danse... (*A part.*) Il me semble que je sens encore le chatouillement de ses cheveux ; c'est moi qui vais rester ce soir ! (*Il regarde Paulette.*)

Paulette. — Si vous regardez en l'air, vous vous retrouverez difficilement...

De Kummel, *emballé*. — C'est pas en l'air, c'est vous que je regarde... Vous feriez en vérité perdre toute tenue à un saint...

Paulette. — Tenez, voilà le mouvement qui se produit...

De Kummel, *de plus en plus emballé*. — Eh ! je me fiche bien du mouvement! (*Tournant le dos à la lorgnette.*) Je voudrais, entendez-vous, qu'il me fût permis de passer ma vie à vous regarder.

Paulette.— Votre vie, mais pas votre soirée ?

De Kummel. — Pas ma soirée? Ah! vous allez bien voir! Je veux être pendu si je vous quitte un seul instant jusqu'à demain matin.

Paulette, *riant*. — Peste! comme vous y allez!

De Rupin, *arrivant ventre à terre*. — Va donc, le général te demande! Il est furieux, tu n'avertis de rien, et il vient d'y avoir une surprise qui n'était pas prévue...

De Kummel, *distrait, continuant à regarder Paulette*. — Si elle eût été prévue, ce n'eût pas été une surprise.

De Rupin. — Es-tu fou? Je te dis que le général veut te parler et tu restes planté là comme une borne? (*De Kummel monte à cheval sans enthousiasme.*) Ah! le colonel La Baderne aussi a quelque chose à te dire...

De Kummel s'éloigne lentement en lançant à

Paulette un regard dans lequel il met toute son âme.

Paulette, *à de Rupin*.— Qu'est-ce qu'il veut, le colonel ? Je l'aperçois qui agite ses bras...

De Rupin. — Il est navré ! Il y a six chevaux déferrés, et ils sont tous les six de son régiment.

Paulette, *distraite*. — Ah ! vraiment ?

De Rupin. — Quelles manœuvres ratées ! Pas d'ordre, pas d'organisation, pas de tenue... Un mauvais esprit anime la troupe.

Paulette, *à part*. — Dieu ! qu'il est embêtant, celui-là ! il peut bien filer à X... tant qu'il voudra !...

De Rupin, *à part*.— Jamais je n'ai rencontré une femme qui me produise un effet pareil ! Elle n'est cependant pas très aimable, eh bien ! malgré cela, elle me captive ! J'ai envie de lâcher la fête de ce soir.

Un officier, grand, beau garçon, montant très bien à cheval, passe portant un ordre, puis revient se poster à l'angle du champ où il reste seul.

Paulette; *le regardant*. — Qu'est-ce donc que ce beau grand dragon là-bas?

De Rupin, *faisant semblant de ne pas voir*.— Où donc ?

Paulette. — Là... là... à droite !

De Rupin, *méprisant*. — Ça ? c'est le lieutenant Bouju.

Paulette. — Il est superbe, le lieutenant Bouju ! Pauvre garçon ! il doit s'ennuyer là tout seul !... Je vais lui parler, moi ?...

De Rupin, *vexé de se voir quitté pour Bouju.* — Je vous préviens que c'est un officier sorti du rang..

Paulette. — Eh bien ! On sort toujours de quelque part, n'est-ce pas ? que ce soit de l'École polytechnique ou du rang, ça m'est bien égal ! Je n'ai pas de préjugés, moi ! (*Elle se dirige vers le lieutenant Bouju. — A part.*) Il est magnifique, ce monsieur ! C'est pas un officier, c'est une cariatide ! ! !

Le lieutenant Bouju, *la regardant venir.* — Voilà une femme ! ! ! Certes, la maîtresse du capitaine de Nivo est belle, mais quelle différence ! et dans le lot de là-bas, il n'y en a pas une qui semble passable quand on a vu celle-ci... Malheureusement, ce n'est pas pour nos becs ! Ça ne se doute même pas que nous existons... C'est toujours entourée d'un tas de propres à rien qui savent s'habiller et disposer avec art leurs quatre cheveux...

Paulette, *l'abordant gentiment.* — Est-ce que votre service vous retient ici, Monsieur ?

Le lieutenant Bouju, *paralysé par l'émotion et profondément intimidé de voir que Paulette daigne lui adresser la parole.* — Non, Mademoi...

C'est-à-dire... si... si, Madame..., je suis posté ici... C'est moi qui rapporte au général les...

Paulette. — Vous aussi ? Tout le monde lui rapporte, lui transmet, lui explique,... il n'est donc bon à rien par lui-même, ce bonhomme-là ?

Le lieutenant Bouju, *riant*. — Oh ! il serait bien surpris s'il vous entendait, Madame...

Paulette. — Tiens ! vous êtes moins empaillé que les autres, vous ! Les autres n'osent pas rire du général... Ils ont peur qu'on s'en aperçoive...

Le lieutenant Bouju. — Et cependant, si ils étaient pincés, on serait bien plus indulgent pour eux que pour moi...

Paulette. — Pourquoi ça?

Le lieutenant Bouju.— Mais parce qu'ils sont..., M. de Nivo surtout est un officier supérieur.

Paulette, *étonnée*.— Déjà ? Je croyais qu'il était capitaine...

Le lieutenant Bouju. — Je voulais dire remarquable...

Paulette. — Je ne trouve pas ça, moi ?

Le lieutenant Bouju. — C'est étonnant, tout le monde le dit...

Le jeune d'Ignar, *à fond de train derrière un régiment qui charge. Il s'arrête près de Paulette.* — Madame, le général me dépêche vers vous pour vous demander si vous voulez assister près de lui

aux derniers mouvements... Il attend votre arrivée pour les faire exécuter.

Paulette. — Il veut me donner le pied ! (*Elle suit le jeune d'Ignar. — Bouju reste à la regarder sans faire un mouvement.*)

La fin de la manœuvre est houleuse : de Kummel, qui devait suivre les mouvements et se rendre compte, n'a rien dit ; de Nivo est resté à bavarder au lieu d'aller prendre les ordres du général, et de Rupin, qu'on a envoyé chercher de Kummel, n'est pas revenu ; la brigade Génycourt, qui devait être battue, est victorieuse, grâce aux distractions causées par Paulette, et le général de Belpoygne est furieux de ce revirement qu'il ne s'explique pas. Quant au général de Génycourt, il nage dans la joie.

V

AU BAL — UNE HEURE DU MATIN

Paulette est entourée d'une nuée d'officiers. Non seulement ceux qui sont à demeure aux Épines, mais d'autres campés aux environs. Tous ont lâché la petite fête de l'hôtel d'Angleterre avec un entrain et un ensemble parfait. Tous se disputent une valse, un sourire de Paulette ou une fleur de son bouquet.

Le général est sanglé dans le plus beau de ses dolmans ; il a envoyé une ordonnance chercher l'uniforme dans sa malle restée à l'hôtel d'Angleterre. L'ordonnance est re-

venue dix minutes avant l'ouverture du bal, et le pauvre général, qui sortait de table, a été obligé d'enfiler le harnais au galop. Ça n'a pas été tout seul.

De Nivo est pomponné comme toujours.

De Kummel, éreinté, fait tous ses efforts pour rester les yeux ouverts lorsqu'il pense que Paulette peut l'apercevoir.

Le jeune d'Ignar a revêtu une tenue absolument fantaisiste : il a des bottes vernies à glands!!! Il fuit les regards inquisiteurs du colonel la Baderne.

De Rupin, un peu gris, suit mollement les mouvements de Paulette, tout en la couvant de loin d'un œil éteint.

Le lieutenant Bouju la contemple en silence, pétrifié d'admiration. Il croyait qu'il n'existait des femmes comme ça que dans les livres.

M. d'Alaly, rassuré par le nombre des soupirants et la surveillance exercée par chaque concurrent sur le concurrent voisin, s'amuse presque du succès de sa femme.

Des Açores, *montrant à Gaillac Paulette entourée de tous les officiers.* — Hein ! Quelle collection d'adorateurs !

Gaillac.— Oui, et elle les manœuvre pas mal... Chacun croit son succès assuré... Regardez la mine triomphante de de Nivo ? dirait-on pas qu'il a dans sa poche une échelle de soie toute prête pour être là lorsqu'on lui jettera le mouchoir ?...

Des Açores.— Il est de fait qu'elle est d'une coquetterie ! Ils peuvent se figurer...

Gaillac. — Quoi ? Ils n'en auront pas ça ! C'est bien ce qui m'amuse. Un régiment tout entier lui fait la cour... Elle est dans son élément, voilà tout.

VI

QUATRE HEURES DU MATIN

Un peu partout : au buffet, dans le hall, dans le petit salon dans la serre, etc...

Le général de Belpoygne, *qui a un léger plumet.* — Elle m'a pourtant dit ce matin que je montais bien à cheval!... Pourquoi m'a-t-elle dit que je montais bien à cheval?... Ça n'est pas vrai! Cette phrase banale devait cacher une pensée que je cherche en vain à deviner!... Ah! si je croyais... Si j'étais sûr... Mais le moyen de s'en assurer? Elle me déconcerte, cette petite!... (*Il s'assoupit.*)

De Nivo. — Elle a voulu me piquer au jeu... C'est clair!... Pourquoi ne m'a-t-elle encore rien dit ce soir?... En valsant, j'ai légèrement... tâté le terrain... Elle n'a pas du tout répondu à mes appels de main... Et cependant, tantôt..., on ne pouvait s'y tromper..., elle cherchait évidemment à m'attirer à elle... On eut dit qu'elle était jalouse d'Alice... Bah! tout ça va s'éclaircir... Peut-être est-elle épiée, surveillée...

De Kummel. — Rien! elle est de glace! Tout à l'heure, comme je m'attachais à ses pas pour tenir ma promesse de ne la pas quitter un instant, elle s'est retournée et m'a dit : « Est-ce que ça ne va

pas bientôt finir, cette plaisanterie-là? » Quel changement a pu s'opérer depuis tantôt?... C'est étrange!...

De Rupin, *marchant à grands pas.* — Je la suis vainement... Impossible de la joindre!... de lui parler un instant sans témoins... Et moi qui ne suis resté que pour ça! Je suis volé!!!

Le lieutenant Bouju, *dévorant Paulette du regard.* — C'est le plus beau jour de ma vie! Que c'est gentil, une petite grande dame comme ça! Seulement, ça allume! C'est effrayant comme ça allume!... Ce que je donnerais pour être à X...!

De Nivo, *arrêtant Paulette au passage.* — Vous ne me dites rien?

Paulette. — Pourquoi vous dirais-je quelque chose?

De Nivo. — Dame! j'étais en droit d'attendre... un autre accueil... Vous aviez semblé tantôt désireuse de me faire rester ici ce soir, et... je croyai que... que, peut-être, il y avait un motif...

Paulette. — Certainement il y en avait un: nous avions besoin de danseurs!!!

XVIII

SCÈNE D'INTÉRIEUR

Aux Épines, dans la chambre de Paulette.
Paulette s'habille.
Monsieur d'Alaly se chauffe le dos à la cheminée.

Monsieur d'Alaly. — Brrr!... Il fait un froid!!! Ne trouves-tu pas, ma chérie?

Paulette, *distraite.* — Non.

Monsieur d'Alaly. — Si ce temps continue, je crois que nous ferons bien de demander nos fourrures... Qu'en dis-tu?

Paulette. — Je dis qu'au lieu de faire venir les fourrures, il est plus simple de nous en aller.

Monsieur d'Alaly, *surpris.* — Nous en aller? Y penses tu?

Paulette, *avec âme.* — Si j'y pense! C'est-à-dire que je ne pense qu'à ça!

Monsieur d'Alaly. — Mais ton père et ta mère

comptent sur nous ! ! Nous avons dit que nous resterions jusqu'à la fin de novembre...

Paulette. — Je n'ai jamais dit un mot de ça...

Monsieur d'Alaly. — Mais j'ai promis, moi, ma Paulette...

Paulette. — Qu'est-ce que ça me fait ? Vous et moi, ce n'est pas la même chose !

Monsieur d'Alaly. — Hélas ! je ne le sais que trop ! Mais pourquoi veux-tu partir, dis-le moi ?

Paulette. — Oh ! bien volontiers ! Je veux partir parce que je m'ennuie mortellement ici...

Monsieur d'Alaly. — Mais tu ne t'amuseras pas davantage au Valfleury...

Paulette. — Je n'ai pas l'intention d'aller au Valfleury...

Monsieur d'Alaly, *intrigué.* — Où donc veux-tu aller ?

Paulette. — A Paris, naturellement.

Monsieur d'Alaly. — A Paris ?? dans cette saison ?

Paulette. — Et pourquoi pas ?

Monsieur d'Alaly. — Parce qu'il n'y a pas un chat !...

Paulette. — Que si !

Monsieur d'Alaly. — Mais non... Il faut avoir le diable au corps pour rentrer à Paris à cette époque...

Paulette. — Eh bien, admettons que j'ai le diable au corps, et n'en parlons plus.

Monsieur d'Alaly. — Parlons-en, au contraire. Pour être si pressée de retourner à Paris, tu dois avoir une idée quelconque? Voyons, que comptes-tu y faire?

Paulette. — Tout ce que je pourrai pour m'amuser.

Monsieur d'Alaly. — Mais encore?

Paulette. — Je veux organiser ma vie, sortir, aller au théâtre, monter à cheval...

Monsieur d'Alaly. — Mais tu montes ici tous les jours...

Paulette. — En tête-à-tête avec vous, c'est délirant! ou escortée par MM. de Rechampy, d'Oronge, etc..., enfin, un lot d'invalides... J'en ai assez, de ces plaisirs-là!!

Monsieur d'Alaly. — Mais, mon amour!...

Paulette. — Je ne suis pas votre amour; je la connais, celle-là! Si j'étais votre amour, comme vous le dites, vous chercheriez à me rendre l'existence un peu moins triste...

Monsieur d'Alaly. — Triste? tu as une existence triste, toi?

Paulette, *nerveuse*. — Ah! vous croyez que je m'amuse? Mais je m'embête! je m'embête à éclater!!!

Monsieur d'Alaly. — Mais, ma Paulette, je ne demande qu'à te distraire! Voyons, que veux-tu que je fasse pour atteindre ce but, dis?

PAULETTE, *indifférente.* — Vous ? Oh ! rien ! Ce n'est pas sur vous que je compte pour ça !

MONSIEUR D'ALALY, *vexé.* — Vraiment ? Et, puis-je sans indiscrétion vous demander sur qui vous comptez ?

PAULETTE, *simplement.* — Il m'est impossible de vous le dire... (*Mouvement de M. d'Alaly.*) attendu que je ne le sais pas encore moi-même...

MONSIEUR D'ALALY, *respirant.* — Ah ! bien ! j'aime mieux cela !

PAULETTE. — Vous avez peut-être tort ; je crois, moi, que des rivaux connus valent toujours mieux que...

MONSIEUR D'ALALY, *furieux.* — Comment, des rivaux ?...

PAULETTE. — Ne vous emportez pas, c'est inutile ; je ne parle pas, pour le moment, de rivaux en chair et en os...

MONSIEUR D'ALALY, *amer.* — Vous êtes vraiment bien aimable...

PAULETTE, *continuant.* — Les rivaux auxquels je fais allusion, c'est tout ce qui peut me plaire, me distraire, faire diversion à vous, par conséquent !..

MONSIEUR D'ALALY, *crispé.* — Merci !...

PAULETTE. — Oh ! si vous vous mettez en colère !...

MONSIEUR D'ALALY. — Je me mets en colère, à présent ??? (*Il lève les yeux au ciel.*)

PAULETTE. — C'est cela, prenez un air de victime résignée! J'aime mieux ça! On croirait, en vérité, que vous êtes le plus malheureux des hommes!

MONSIEUR D'ALALY, *sérieux*. — Je suis, en effet, très malheureux...

PAULETTE, *moqueuse*. — Vous? Et en quoi, je vous prie?

MONSIEUR D'ALALY. — En tout.

PAULETTE, *s'asseyant dans une bergère au coin du feu*. — J'écoute le détail.

MONSIEUR D'ALALY. — Je me suis marié pour avoir une compagne aimante et fidèle...

PAULETTE, *interrompant*. — Je suis aimante à ma façon! Ce n'est peut-être pas la bonne, mais enfin, chacun aime selon ses moyens. Quant à fidèle, il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre... jusqu'à présent.

MONSIEUR D'ALALY, *exaspéré*. — « Jusqu'à présent! » Vous avez des restrictions charmantes. (*Reprenant*.) J'ai épousé une jeune fille que je savais élevée sévèrement, par une mère irréprochable, sérieuse, presque austère...

PAULETTE. — C'est précisément cette éducation austère qui m'a donné un désir immodéré de vivre tout différemment... Je ne vous ai d'ailleurs pas dissimulé que je ne m'étais pas mariée pour autre chose.

MONSIEUR D'ALALY. — C'est vrai, mais vous

ne m'avez révélé vos projets qu'après le mariage.

PAULETTE. — Parce que vous ne m'avez rien demandé avant ; sans cela, je vous aurais répondu en toute franchise.

MONSIEUR D'ALALY. — Pouvais-je avoir l'idée de faire une pareille question ? Je croyais épouser une petite sainte...

PAULETTE, *gaiement*. — En ce cas, vous êtes bien volé, mon pauvre ami... Je suis loin de réaliser le type rêvé... Ce qui ne veut pas dire que je sois pour cela plus mauvaise que les autres.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous êtes épouvantablement coquette !

PAULETTE. — Possible ! Mais c'est inconscient !

MONSIEUR D'ALALY. — Inconscient ! ! Vous ne me ferez pas croire que vous ne vous apercevez pas de l'état où vous mettez tous les imbéciles qui vous entourent ?

PAULETTE — Je m'en aperçois parfaitement, mais je vous assure que pour arriver à ce résultat, je ne fais rien de... combiné.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais il vous enchante, ce résultat ! Vous rayonnez quand vous les voyez tous hors des gonds, déchaînés les uns contre les autres, grotesques, se guettant anxieusement ! Avouez que vous rayonnez?

PAULETTE. - « Rayonner » est un peu exagéré,

mais j'avoue qu'il ne me déplaît pas de constater à quel point... je porte à la peau...

MONSIEUR D'ALALY. — Oh!!! ces expressions!!

PAULETTE. — Eh! que voulez-vous? Je dis les choses comme elles me viennent! Je ne suis pas bien élevée, moi! Et pourtant, Dieu sait qu'on s'est donné tout le mal possible pour faire de moi une petite demoiselle accomplie, baissant les yeux, soumise, douce, banale et insignifiante; ayant des aspirations simples et un impérieux besoin de rencontrer dans la vie un guide (ou plusieurs), mais absolument incapable de commettre une étourderie quelconque... On n'a pas réussi, comme vous voyez, et je ne pense pas que, où les autres ont échoué, vous parveniez à...

MONSIEUR D'ALALY. — Aussi, je ne me fais pas illusion, croyez-le bien.

PAULETTE. — Alors, pourquoi ne pas m'accepter telle que je suis, avec mes nombreux défauts et mes quelques pauvres petites qualités? N'ai-je pas eu aussi une surprise désagréable, moi, quand j'ai vu sur quel empêcheur de danser en rond j'étais tombée.

MONSIEUR D'ALALY, *anéanti.* — Empêcheur de danser en rond!!!

PAULETTE, *continuant.* — J'en ai pris mon parti! J'ai accepté votre nature sans chercher à la repétrir à neuf...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais vous savez que je vous aime, moi?

PAULETTE. — Mais, moi aussi, je vous aime... et beaucoup même!...

MONSIEUR D'ALALY. — Je voudrais tant le croire! Nous pourrions être si heureux si tu le voulais.

PAULETTE. — En quoi faisant? Exposez vos plans, et s'ils sont bons...

MONSIEUR D'ALALY. — Nous vivrions doucement, tranquillement, serrés l'un contre l'autre, nous...

PAULETTE. — Mais je connais déjà cette douce vie!

MONSIEUR D'ALALY, *interloqué.* — Comment?...

PAULETTE. — Eh! oui! Elle me rappelle le Lion de Lucerne, le Righi, les petites fêtes à deux sur les lacs, la cathédrale de Fribourg et le tombeau de Mirabeau-Tonneau, que je n'ai pas vu, du reste; la visite à celui du maréchal de Saxe m'avait suffi; il ne faut pas abuser des choses gaies...

MONSIEUR D'ALALY. — Cependant...

PAULETTE. — Franchement, mais là, bien franchement, est-ce que, à ce régime-là, vous ne finiriez pas par vous ennuyer aussi?

MONSIEUR D'ALALY, *avec conviction.* — Jamais!...

PAULETTE. — Passer notre vie tous les deux tout seuls, comme ça... toujours tout seuls?...

MONSIEUR D'ALALY, *très tendre.* — Mais nous ne serons pas toujours seuls, ma Paulette adorée, j'espère que bientôt, il y aura quelqu'un entre nous...

Paulette, *intriguée.* — Ah!! Qui donc?

Monsieur d'Alaly. — Mais un bébé, rose et blanc comme toi, malin comme toi; est-ce que cela ne te ferait pas plaisir, dis?

Paulette, *sans enthousiasme.* — Si, si, mais je ne suis pas pressée... je préfère attendre quelques années...

Monsieur d'Alaly. — Quelques années?

Paulette. — Oui! On a beau dire, ça abîme toujours un peu, et...

Monsieur d'Alaly. — Mais non, il est des femmes, au contraire, que cela embellit et complète, et je suis sûr que...

Paulette. — Je me trouve très suffisamment complète; la beauté est fragile, comme on dit dans les livres, et j'ai la faiblesse de tenir énormément à la mienne.

Monsieur d'Alaly. — Mais cela ne nuirait en rien à ta beauté, te dis-je; et quand bien même cela serait, ne sais-tu pas que je te trouverais, moi, cent fois plus jolie encore?...

Paulette. — Vous, peut-être? Mais les autres?

Monsieur d'Alaly. — ...

Paulette. — Quand partons-nous?

Monsieur d'Alaly. — Mais, vers le 25 novembre, comme c'est convenu; je trouve plus naturel de passer cet affreux mois à la campagne, à chasser, qu'à Paris où nous n'avons rien à faire...

Paulette. — Rien à faire! Mais je veux mettre la maison en état avant l'hiver.

Monsieur d'Alaly. — C'est un désir fort naturel, mais comme il suffira de huit ou dix jours pour cela...

Paulette. — Huit ou dix jours? Ah! bien oui! Est-ce que vous croyez que nous allons l'habiter comme il est, votre vieil hôtel?...

Monsieur d'Alaly. — Il est très confortable, et...

Paulette. — Confortable, c'est bien possible, mais pas à l'œil, toujours! Tenez, j'aime mieux vous dire tout de suite ce qui est, puisque, aussi bien, il faudrait toujours en venir là...

Monsieur d'Alaly, *avec appréhension.* — Qu'est-ce encore?

Paulette. — C'est que je ne tiens à rentrer à Paris dès à présent, qu'afin d'organiser ma vie à mon idée. Pour cela, il faut du temps... deux ou trois mois au moins, et encore, pour le bouleversement de l'hôtel, ce serait probablement insuffisant...

Monsieur d'Alaly. — Le bouleversement de l'hôtel?

Paulette. — Vous imaginiez-vous que j'allais l'habiter tel qu'il est? Il a peut-être très grand air, votre hôtel, mais à part ça, c'est une vieille masure! Cette horrible cour moussue et humide donne des rhumatismes rien qu'en la regardant...

Monsieur d'Alaly. — Une cour immense, il n'y

en a pas une seconde de cette dimension dans Paris, je le parierais... Vous êtes difficile!...

PAULETTE. — C'est parce qu'elle est immense que je vais en faire un jardin...

MONSIEUR D'ALALY. — Un jardin?

PAULETTE. — Le dessin est fait : une grande pelouse, une fontaine de marbre rose... Oh! elle est très jolie, la fontaine! Des amours à cheval sur des dauphins; de bons gros dauphins, avec des figures honnêtes, qui soufflent de l'eau par le nez; quelques beaux arbres : deux marronniers roses, un catalpa, un magnolia et un cèdre; je tiens au cèdre, parce que j'en ai vu un devant un hôtel au quai de Billy, c'est charmant. Le dessinateur du jardin en connaît un à vendre... Il est déjà très fort, paraît-il, et on l'aurait presque pour rien, 15,000 francs... On fera des massifs de rosiers; c'est gai, les rosiers! les marches du perron seront en marbre rose...

MONSIEUR D'ALALY, *ironique*. — C'est gai aussi!

PAULETTE, *sans remarquer l'intonation*. — Très gai! On ajoutera une marquise, parce que je veux un tapis de Smyrne bien épais sur les marches; il faut ça : c'est très glissant, le marbre rose...

MONSIEUR D'ALALY. — Est-ce tout?

PAULETTE. — Tout pour l'extérieur, oui, à peu près. Les écuries sont très soignées et peuvent rester comme elles sont. On les masquera avec des arbres...

MONSIEUR D'ALALY. — D'autres cèdres?...

PAULETTE. — Au rez-de-chaussée, on réunira le billard et la bibliothèque pour former un hall, qui servira en même temps de salle de spectacle...

MONSIEUR D'ALALY, *résigné à écouter.* — Ah! On jouera la comédie?

PAULETTE.— Parbleu! Les cuisines, offices, etc., n'ont pas besoin de changements; il y a donc fort peu à faire au rez-de-chaussée, mais c'est le premier!...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! au premier, il y a beaucoup à faire...

PAULETTE. — Presque tout.

MONSIEUR D'ALALY. — Ah!...

PAULETTE. — D'abord, les salons sont impossibles...

MONSIEUR D'ALALY, *se contenant.* — Tous les quatre?

PAULETTE. — Tous les quatre. Ils sont presque de même dimension : c'est d'un bête! Il faut un salon moyen en entrant, un grand salon au milieu, et un tout petit pour finir. Le premier sera sombre, le second éblouissant, et le troisième gai. Je compte les arranger dans le style de l'empire, avec de beaux cuivres...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous savez que tout est meublé?

PAULETTE. — Oui, mais je crois qu'il n'y aura

rien à conserver; tout est d'un goût détestable ! Ma chambre sera très simple : toute tendue et drapée en pékin blanc; le lit habillé de pékin blanc; un tapis d'ours blanc, et des meubles également en pékin blanc capitonné. Pas une seule note de couleur ; une vraie boule de neige. Ça m'amuse de faire cet arrangement, parce qu'il faut un teint pas mal frais pour se permettre ce voisinage... La salle de bain sera à côté de ma chambre; je la ferai tout en marbre noir : pavé, baignoire et parois; elle sera éclairée par le plafond...

Monsieur d'Alaly. — Ce sera difficile.

Paulette. — Pourquoi ?

Monsieur d'Alaly. — Parce que, comme il y a un étage au-dessus de la salle de bain...

Paulette. — Enfin, on verra ça !... Elle sera chauffée à la vapeur, comme une serre, et il y aura dans les angles des palmiers et des azalées blancs. La salle à manger sera tendue en tapisseries de Beauvais; les dressoirs hollandais, et la table longue et étroite. Il faut absolument changer la cheminée...

Monsieur d'Alaly. — Elle chauffe tres bien.

Paulette. — Mais elle est mesquine !

Monsieur d'Alaly. — Je ne vois pas ma chambre, dans tout cela.

Paulette.— Vous l'arrangerez comme bon vous semblera...

MONSIEUR D'ALALY. — Cela vous est bien égal ?

PAULETTE. — Mais non ; je désire, au contraire, qu'elle soit très jolie et très confortable...

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous remercie...

PAULETTE. — Afin qu'on n'aille pas, en vous voyant dans une chambre mal organisée, supposer que vous habitez la mienne...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah ! c'est donc cela ! J'étais étonné de cette sollicitude... Dites-moi, ma chère Paulette, savez-vous ce que coûteraient les petits arrangements que vous me décrivez là ?

PAULETTE. — Je n'en ai pas la moindre idée !

MONSIEUR D'ALALY. — Il faudrait pourtant le savoir...

PAULETTE. — Eh bien, vous le saurez. Cela ne me regarde en rien, moi.

MONSIEUR D'ALALY. — Je vous demande pardon, cela vous regarde ; il faut que vous sachiez ce que nous pouvons dépenser ou ne pas dépenser.

PAULETTE. — Je tiens à avoir tout ce qui m'est nécessaire,... pendant cinq ou six ans, au moins...

MONSIEUR D'ALALY. — Fichtre ! si vous appelez ça le nécessaire ! Dites-moi donc ce que vous regardez comme le superflu, voulez-vous ?

PAULETTE. — Vous vous arrangerez comme vous l'entendrez, mais je veux, tant que je suis jeune, avoir un grand train dans une très belle installation... Je veux des voitures, des toilettes et un

salon qui fassent sensation; je trouve que je vaux bien tout cela!

MONSIEUR D'ALALY, *énervé*. — Enfin, vous rêvez d'être une femme à la mode; est-ce cela?

PAULETTE. — A peu près.

MONSIEUR D'ALALY. — Il me semble que votre rêve est déjà en bonne voie de réalisation?

PAULETTE. — Aux bains de mer, ici, oui; mais dans cette vieille baraque moisie, le vide se ferait vite autour de moi.

MONSIEUR D'ALALY. — Ma mère habitait cette vieille baraque, et je vous assure que son salon était très...

PAULETTE, *vivement*. — Eh! je sais bien que dans ce temps-là on pouvait faire des farces comme on voulait, et sans luxe; mais aujourd'hui on a besoin d'un cadre!

MONSIEUR D'ALALY. — .....

PAULETTE. — Et ce cadre, il me le faut!

MONSIEUR D'ALALY, *essayant une dernière fois de la persuasion*. — Je t'assure que tu peux t'en passer, va! C'est bon pour les femmes ordinaires ou défraîchies, mais toi...

PAULETTE. — Turlututu! C'est très joli à dire, ces choses-là! Ça peut même se chanter, mais ce n'est pas pratique. Oh! non.

MONSIEUR D'ALALY. — Enfin, ma chère enfant, il faut renoncer à vos projets de dépenses fantaisistes,

parce que je n'ai pas d'argent pour les satisfaire.

PAULETTE. — Pas d'argent? Vous m'avez dit vous-même que vous aviez, que nous avions quatre millions six cent mille francs?

MONSIEUR D'ALALY. — En effet. Et vous m'avez répondu qu'avec cette somme on pouvait avoir onze cent cinquante mille francs de rente pendant quatre ans, ce qui est encore vrai; seulement, vous ne trouverez pas mauvais que je me refuse à cet arrangement, attendu qu'après, vous seriez la première à...

PAULETTE. — Après... après..., vous aviserez! Vous en trouverez, de l'argent! Vous ferez comme tout le monde?

MONSIEUR D'ALALY. — Tout le monde est plus habile que moi, probablement.

PAULETTE. — Ça, je le crois!

M. d'Alaly fait un mouvement pour sortir.

PAULETTE. — Alors, vous n'êtes pas disposé à partir?

MONSIEUR D'ALALY,— Non, définitivement non... Vos parents me reprochent déjà de céder à toutes vos ridicules fantaisies; que diraient-ils, cette fois?

PAULETTE.— Restez si vous voulez; ça m'est bien égal, vous savez?

MONSIEUR D'ALALY. — Que de caprices! Il y a cinq minutes, vous paraissiez tenir absolument à rentrer à Paris?

PAULETTE. — Aussi vais-je y rentrer.

MONSIEUR D'ALALY, *suffoqué.* — Sans moi?

PAULETTE, *très calme.* — Sans vous, puisque vous aimez mieux rester ici.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous n'irez pas à Paris sans moi.

PAULETTE. — Tant mieux! Je préfère que nous partions ensemble, c'est plus commode.

MONSIEUR D'ALALY, *cherchant à se contenir.* — Je veux dire que vous resterez ici!

PAULETTE, *souriante.*— Oh ! n'y comptez pas...; à mon tour, je rétive.

MONSIEUR D'ALALY, *menaçant.* — C'est ce que nous allons voir?

PAULETTE, *moqueuse.* — Prenez garde, vous devenez ridicule.

MONSIEUR D'ALALY. — Je vais m'adresser à votre père et à votre mère, ils...

PAULETTE. — Ils vous enverront au large, papa et maman! Ils ont été obligés de s'occuper de moi pendant vingt ans, ça leur suffit, vous comprenez?

MONSIEUR D'ALALY. — Vous avez une nature tellement indépendante qu'il est impossible de vous diriger dans le droit chemin; depuis que nous sommes mariés, je n'ai pu obtenir encore de vous la moindre concession aux idées raisonnables, aux usages reçus.

PAULETTE. — En un mot, je ne suis pas faite pour vous comprendre; aussi je me décide à réaliser un projet auquel j'ai déjà songé plusieurs fois !

MONSIEUR D'ALALY, *défiant*. — Un projet ?

PAULETTE. — Je me sépare de vous.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous dites ?

PAULETTE, *rageusement*. — Je me sé-pa-re. Comprenez-vous ?

MONSIEUR D'ALALY. — Paulette, tu ne songes pas à ce que tu dis ?

PAULETTE. — Ah ! vous croyez ça ? Eh bien, vous allez voir... Vous me surveillez, vous êtes toujours sur mes talons ; vous écoutez ce que je dis; vous me guettez quand j'entre dans un massif avec Montespan...

MONSIEUR D'ALALY. — Mais dame...

PAULETTE. — Vous placez des gros meubles devant ma porte, supposant probablement que j'irai chercher des distractions chez mes voisins... C'est ce que j'aurais dû faire ! Vous ne l'auriez pas volé ! Mais il est encore temps !

MONSIEUR D'ALALY, *atterré*. — Oh ! ! !

PAULETTE. — Ça vous plaque, hein ?

MONSIEUR D'ALALY. — Paulette, je t'en conjure !...

PAULETTE. — Oh ! pas de grands mots ! Je ne coupe pas là-dedans, moi, vous savez ?

MONSIEUR D'ALALY. — Mais...

Paulette. — Je pars pour Paris ; je vais consulter un avocat.

Monsieur d'Alaly. — Ne fais pas une bêtise pareille, au moins ?

Paulette. — Non ? Eh bien, vous allez voir ça ! Ah ! mais, je n'ai pas le caractère de tout le monde, moi !

Monsieur d'Alaly. — Ah ! sacrebleu ! je le sais bien !

Paulette. — Moquez-vous ! Je lui dirai encore ça !...

Monsieur d'Alaly. — A qui ?

Paulette. — A mon avocat...

Monsieur d'Alaly. — Au fait, c'est vrai, si nous parlions un peu de lui ?

Paulette, *froidement*. — Je ne demande pas mieux.

Monsieur d'Alaly. — D'abord, si tu vas raconter tes petites affaires à un avocat, il te répondra qu'il est impossible de te séparer de moi.

Paulette. — Parce que ?

Monsieur d'Alaly. — Parce qu'il faut, pour obtenir une séparation, exposer des griefs sérieux...

Paulette. — J'en exposerai.

Monsieur d'Alaly. — Je serais curieux de les connaîtres.

Paulette. — Je dirai... Je trouverai quand le

moment sera venu. Par exemple, je raconterai qu'à Lucerne, vous me faisiez coucher à terre...

Monsieur d'Alaly. — Mais ce n'est pas vrai !

Paulette. — Je le sais bien, mais je le dirai tout de même.

Monsieur d'Alaly. — On ne vous croira pas. On voyait bien à quel point j'étais amoureux de vous, j'en étais ridicule...

Paulette. — J'invoquerai le témoignage du monsieur qui m'a vue, et je...

Monsieur d'Alaly, *stupéfait*. — Du monsieur qui vous a vue ???

Paulette. — Eh oui ! par le trou.

Monsieur d'Alaly, *inquiet*. — Quel monsieur ? quel trou ? Voyons, expliquez-vous ?

Paulette. — Je m'expliquerai si je veux, et je veux, pour vous faire enrager. C'est le voisin, le monsieur qui avait de si beaux yeux bleus...

Monsieur d'Alaly. — Après, après ?

Paulette. — Eh bien, il avait fait un trou à la cloison pour me voir, et la nuit où j'ai fait mon lit à terre, je me rappelle très bien qu'il me regardait...; il a même ri.

Monsieur d'Alaly, *anéanti*. — Et vous saviez cela... Et vous ne m'avez pas averti ?

Paulette, *négligemment*. — Oh ! Pourquoi ? Pauvre garçon, ça ne faisait de mal à personne. (*Elle sort en riant.*)

MONSIEUR D'ALALY, *la tête plongée dans ses mains.* — Et dire que c'est parce que ma dernière maîtresse me ruinait et me faisait des scènes que j'ai eu l'idée de me marier!!!

XIX

CONSULTATIONS

A Paris, à l'hôtel d'Alaly

PAULETTE se prépare à sortir. Elle se promène dans sa chambre avec agitation en mettant ses gants. Toilette très sobre. Chapeau sérieux.

— Est-il assez lugubre, cet hôtel ! Mais je mourrais d'ennui s'il me fallait rester là dedans... Il n'y a pas huit jours que je suis arrivée, et déjà je regrette les Épines ! Au moins, ça ne sentait pas le moisi, aux Épines ! Si Antoine m'avait permis d'arranger cette affreuse maison, on aurait pu en faire quelque chose ; mais les fournisseurs ont reçu l'ordre de n'exécuter quoi que ce soit de commandé par moi... Il va me payer ça cher, monsieur mon mari !!! L'arrangement de l'hôtel m'occupant, j'aurais peut-être pu prendre patience, tandis qu'à présent je suis décidée !... Je me sépare !... J'ai écrit cela à maman, qui me supplie de n'en rien faire,

et à papa, qui me répond que je suis folle, mais que mes excentricités ne le regardent plus, grâce à Dieu ! Folle ? pourquoi ça? parce que je ne suis pas pareille aux autres?... Si je trouvais quelqu'un me comprenant, mais me comprenant bien, je serais une femme délicieuse, moi ! Je vais aller consulter Bartolo ; c'est, dit-on, le meilleur... Quand je dis le meilleur, j'entends celui qui enlèvera le mieux la séparation... Ce n'est pas que son talent entraîne, ah ! grand Dieu, non ! Je l'ai entendu au procès Sanville et, sapristi, il n'était pas drôle ! Mais c'est une autorité, une gloire du barreau, et si celui-là est une gloire, ça me fait supposer que les autres... Mais enfin..., d'ailleurs, il paraît que quand il se charge d'une cause, elle est gagnée avant d'être plaidée, il a l'oreille du tribunal..., et c'est l'important... Je me souviens qu'au moment du procès Sanville, les gens les plus convaincus de l'innocence de madame Sanville disaient :

« — Elle est sûre que la séparation sera prononcée contre elle ; c'est Bartolo qui plaide pour le mari. »

On parlait de cela à mots couverts devant moi ;... c'était avant mon mariage ; alors, naturellement, voyant qu'on se cachait, j'écoutais tant que je pouvais. Par exemple, il va me falloir une grosse somme !... Bah !... Je vendrai mes diamants ; j'aime mieux perdre mes diamants et retrouver ma li-

berté..., et si cet excellent homme veut bien se... Pourvu qu'il se charge de mon affaire? Au fait, pourquoi ne s'en chargerait-il pas? Je suis une très honnête femme, moi? Depuis un an bientôt que je suis mariée, je n'ai jamais trompé mon mari... et même, je dois avouer, pour être franche, que je n'en ai jamais eu envie... Mais je ne lui dirai pas ça;... ce serait maladroit! ça m'enlèverait du mérite!... Je lui dirai, au contraire, que mes principes rigides, etc., etc., m'ont retenue toujours à temps au bord de l'abîme!... Ça doit lui plaire, ces phrases-là!... Il faudrait pourtant préparer mon petit discours... Que vais-je bien lui dire en entrant, à cet homme de bronze? je penserai à cela en voiture... Elle n'arrive pas vite, la voiture!... J'ai envoyé chercher un fiacre, afin qu'on ne sache pas où je vais... C'est mon mari qui ne va pas être content! il m'aime rudement au fond!... Le malheur, c'est qu'il ne puisse pas m'aimer sans m'ennuyer... ça marcherait si bien... Je voudrais savoir s'il y a des gens qui aiment sans ennuyer?... Je crains que non;... heureusement, car si j'en étais sûre!... L'amour vrai doit rendre jaloux!... Moi, si j'aimais quelqu'un, mais là, vraiment, passionnément, je serais jalouse, jalouse à faire trembler!... M. d'Alaly est jaloux, lui! grincheux, grondeur, bourgeois en diable et pas frais avec cela!... Il est même fané! C'est le couronnement! Il me faudrait autre

chose ! Mon Dieu, ce serait peut-être quelque chose de moins bien que lui qui me plairait, mais enfin, autre chose ! Je n'y tiens plus, je deviendrais enragée à ce régime-là... Ah ! voilà mon fiacre !... Ce n'est pas malheureux !... Allons, bien ! On le fait entrer dans la cour, et si mon mari est là, il va savoir que je sors en fiacre et supposer un tas de choses !... Eh bien, mais, tant mieux ! s'il les croit, ça simplifiera énormément nos petites affaires, cette croyance !... Il consentirait peut-être de bonne grâce s'il avait la certitude que... Mais, c'est une idée à exploiter, cela ?... Ah bien oui ! il s'imagine des horreurs quand on voudrait qu'il ne pensât à rien ;... et lorsqu'on voudrait qu'il soupçonnât ces mêmes horreurs, il se garde bien d'y songer... C'est comme cela qu'il a toujours de l'à-propos ! Et moi qui avais la prétention de faire de mon mari tout ce que je voudrais ! étais-je bête ?...

Le cabinet de Me Bartolo ; ameublement luxueux mais sévère. Bustes de Cicéron, Démosthène, etc... Pendule représentant Thémis ; sur une console la statuette de Berryer, la main plongée dans les profondeurs de son gilet. Un grand bureau couvert de dossiers, de livres, etc., etc.

Paulette, *arpentant le cabinet.* — Il n'est pas rentré... On m'a dit de l'attendre... Je m'étais pourtant bien informée de son heure, mais le domestique dit qu'il aura été retenu au Palais !... Ce qui, du reste, n'a rien d'invraisemblable... Brrr ...

c'est glacial, ici!... non qu'il y fasse froid ; j'étouffe, au contraire... mais moralement je me sens toute gelée... Ce sont ces figures rébarbatives qui me produisent cet étrange effet... Où donc ai-je vu déjà des bustes comme ceux-là?... Je ne me souviens plus... Ah! si! c'est dans des pharmacies... Seulement c'étaient d'autres grands hommes! Esculape, Hippocrate, Raspail... ceux-là sont aussi laids, mais ils ont l'air plus distingué!... et cette pendule!... pas gaie non plus, la pendule!... des souvenirs de clients reconnaissants, probablement... Je vais prendre un livre en attendant... je m'énerve à piétiner ainsi... (*Elle prend un livre.*) Oh! des ouvrages de jurisprudence!... C'est peut-être amusant... C'est peu probable... je me souviens que quand mes cousins de Bonvouloir faisaient leur droit, j'ai lu une fois dans un livre... Comment donc s'appelait-il, celui-là?... Un Mourlon, je crois... et ce qu'il était assommant...

Entre maître Bartolo. Physionomie sévère, cravate et redingote à la Berryer; maintien compassé.

PAULETTE, *très digne.* — Je viens, Monsieur, remettre entre vos mains une cause, de laquelle, j'espère, vous ne refuserez pas de vous charger.

MAITRE BARTOLO, *toisant Paulette.* — Si vous voulez bien, Madame, m'exposer l'affaire dont il s'agit?...

PAULETTE. — La voici, Monsieur, elle est fort

simple. (*A elle-même.*) Il a une façon de me détailler... (*Haut.*) Je me suis mariée à la fin de l'hiver dernier... et..., aujourd'hui, je veux me séparer de mon mari.

Maitre Bartolo. — Fort bien...

Paulette, *à elle-même, joyeuse.* — Il a dit : « Fort bien! »

Maitre Bartolo. — Et quelle est, ou quelles sont les raisons qui vous font prendre cette grave détermination?

Paulette, *à elle-même.* — Il va droit au fait, au moins. (*Haut.*) Mon Dieu, Monsieur, il n'y a pas, à vrai dire, de raison... absolument..., complètement..., péremptoire...; mais je...

Maitre Bartolo. — Ah! c'est fâcheux!

Paulette, *vivement.* — Mais il y en a d'autres, Monsieur, beaucoup d'autres...

Maitre Bartolo, *s'installant dans une pose attentive.* — Voyons-les?

Paulette. — Hum! Hum! (*A elle-même.*) Il me déconcerte, ce respectable vieillard, avec ses petites phrases courtes et sèches! (*Haut.*) J'adore le monde; M. d'Alaly ne l'aime pas, ou plutôt, il ne l'aime plus. Je tiens à être fêtée, admirée; il ne veut pas qu'on me regarde, il semblerait même qu'on le vole quand on se permet de me considérer pendant quelques instants... Il trouve mauvais que je sois gaie, allante, peut-être même un peu en l'air,

je ne dis pas non, mais je suis bien excusable, n'est-ce pas, Monsieur? je n'ai que vingt ans! Il me fait des scènes quand je répète des pièces derrière des paravents ; il écoute, il épie, et un peu plus il me demanderait de lui répéter exactement tout ce qu'on me dit et tout ce qu'on fait. Il ne tolère que les décolletages ridiculement montants, et les costumes de bain flottants et bêtes; enfin, il est odieux; il m'est impossible de vivre avec lui : mon existence est devenue un véritable enfer. (*Souriante et timide.*) Eh bien, Monsieur, que pensez-vous de ma cause ?

Maitre Bartolo. — Je pense, Madame, que si je ne savais indirectement que vous jouissez de la plénitude de votre raison, je croirais certainement être en présence d'une folle, ou encore de quelqu'un qui veut se moquer de moi. Je vous suppose trop bien élevée pour m'imaginer que cette dernière hypothèse est la vraie, et comme je suis très pressé et attendu par des gens sérieux, je vais avoir l'honneur de vous saluer et de...

Paulette, *suppliante.* — Monsieur, Monsieur... je vous en prie !...

Maitre Bartolo, *très froid.* — N'insistez pas davantage, Madame; à mon tour, je vous en prie !

Paulette, *désolée.* — Mais, Monsieur, on voit continuellement des gens qui se séparent pour incompatibilité d'humeur?...

MONSIEUR BARTOLO, *impatienté.* — Êtes-vous dans les conditions voulues pour obtenir cette séparation ?

PAULETTE, *décontenancée.* — Mais je crois... je pense...

MONSIEUR BARTOLO. — Il faut le consentement mutuel des époux ! M. d'Alaly est-il d'accord avec vous ?

PAULETTE. — Mais pas du tout ! M. d'Alaly ne veut pas entendre parler de séparation...

MONSIEUR BARTOLO, *se levant.* — En ce cas, Madame, comme, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire tout à l'heure, mes instants sont comptés, veuillez...

PAULETTE, *à elle-même.* — Il me congédie. (*Elle se lève aussi. Haut.*) — Monsieur, je suis sûre que si vous vouliez réfléchir,... vous trouveriez un moyen quelconque...

MONSIEUR BARTOLO. — Je suis convaincu du contraire, Madame.

PAULETTE — Monsieur... (*Saluts.*)

DANS LE FIACRE

— Je vais chez un autre... d'un autre genre.. un jeune;... il me comprendra mieux !... Ce vieux Romain n'est pas du tout ce qu'il me faut... d'ailleurs, il m'a carrément envoyée promener... J'étais

très embarrassée; je ne m'étais informée d'aucun autre avocat... et je n'en connais pas un seul... Quelle imprévoyance! On devrait toujours connaître des avocats... J'ai été au Palais... et j'ai demandé des adresses... On m'a donné un catalogue d'avocats. Il y en a... c'est effrayant!!! Je ne savais lequel choisir, parce que, comme ça, à vue de nez, des noms suivis d'adresses, ça ne dit pas grand'chose... Heureusement, j'ai eu l'idée de demander des renseignements à un monsieur qui écrivait dans l'escalier, sur son genou, un avocat ou un magistrat... Il avait une robe... Je lui ai dit :

« Monsieur, je cherche un avocat, indiquez-m'en » donc un bon. Je voudrais qu'il fût un peu dans » le mouvement? » Il m'a regardée en riant et m'a dit : « Prenez X, il y est en plein, c'est l'ami » de M. Clémenceau. »

— J'ai dit : « Il ne s'agit pas du mouvement po» litique, mais du mouvement... élégant. » Alors, il m'a de nouveau examinée de la tête aux pieds et m'a dit :

— « Allez trouver maître Lemondyn; je suis » certain que vous vous entendrez à merveille... » J'ai demandé : « Est-il jeune? je n'en veux plus » de vieux; ils sont à cheval sur les principes et » dame... c'est très gênant! »

Il m'a affirmé que Me Lemondyn est encore jeune; il se tordait de rire en me disant tout ça!...

A présent que je réfléchis, je crois bien qu'il me prenait pour pas grand'chose, ce monsieur... Enfin, me voici chez Me Lemondyn..

CHEZ MAITRE LEMONDYN

Un salon très élégant : bustes, statues, emblèmes, tableaux de prix.

Paulette, *examinant tout.* — C'est austère ici ! Mais les meubles sont moelleux tout en étant sombres, et puis un entresol, c'est plus moderne, pourvu que ça marche avec celui-là !...

Une porte s'entr'ouvre, un client sort d'un grand cabinet d'aspect sévère, dans lequel on entrevoit un immense bureau et des casiers.

Un valet de chambre très correct reconduit le client, puis revient et considère attentivement Paulette :

— Très jolie !!! Et bien mise !!! C'est une cliente pour le cabinet de gauche. (*Il s'approche de Paulette.*) Si Madame veut bien entrer ici ?

Il ouvre une porte placée en face de celle par laquelle est sorti le client, introduit Paulette dans un merveilleux petit réduit, et se retire silencieusement.

Paulette, *étonnée, regardant autour d'elle.* — Oh !!! oui, celui-ci doit être dans le mouvement !... C'est charmant, ce petit salon !...

Elle s'assoit sur un grand divan bas, couvert de peluche tabac d'Espagne.

— Oh ! Les meubles sont encore plus moelleux que là-bas... Quel drôle de cabinet !... Pas de grand bureau intimidant, au moins ; à la bonne heure ! Oui, mais probablement il me recevra dans l'endroit d'où est sorti le monsieur... J'ai avancé d'un salon, comme chez le dentiste, voilà tout ! C'est joli, ces statuettes, pas de grands hommes ici, rien que des petites femmes, c'est bien plus gentil !...

Entre Me Lemondyn, trente-huit ou quarante ans, très joli garçon, teint mat, favoris noirs, grands yeux bleus très caressants ; pas beaucoup de cheveux et pas du tout de moustaches... Assez de chic.

Échange de saluts.

Paulette. — Monsieur, j'ai besoin d'un avocat ; c'est au Palais qu'on m'a donné votre adresse...

Maitre Lemondyn, *distrait, regardant Paulette avec admiration.* — Au Palais, vraiment ?...

Paulette. — Je veux me séparer de mon mari, monsieur ?

Maitre Lemondyn, *la dévorant toujours des yeux.* — Cela ne m'étonne pas, Madame !

Paulette, *surprise.* — Pourquoi ?

Maitre Lemondyn. — Pourquoi ? mais parce qu'il y a tous les jours des femmes qui se séparent de leurs maris ; c'est très naturel...

PAULETTE, *respirant.* — Ah! Et c'est facile, n'est-ce pas?

MAITRE LEMONDYN. — Facile, c'est selon; cela dépend des torts du mari... car, c'est au mari, n'est-ce pas, que nous allons donner tous les torts?...

PAULETTE. — Mais... (*A elle-même.*) Il manque de tact. (*Haut.*) Mon Dieu, M. d'Alaly est...

MAITRE LEMONDYN, *sautant en l'air.* — M. d'Alaly!...

PAULETTE, *étonnée.* — Vous le connaissez?

MAITRE LEMONDYN. — Pas du tout... Mais alors, vous êtes madame d'Alaly

PAULETTE. — Naturellement.

MAITRE LEMONDYN. — Pardonnez-moi, Madame, mais j'ai si souvent et tant entendu parler de vous que...

PAULETTE. — Tiens! par qui?

MAITRE LEMONDYN. — Mais par les chroniques, les journaux...

PAULETTE, *médiocrement flattée.* — Ah!...

MAITRE LEMONDYN. — Quels sont, Madame, les torts de M. d'Alaly envers vous?

PAULETTE, *à elle-même.* — Lui aussi? il veut savoir? Il n'y a pas à dire, il faut trouver quelque chose. (*Haut.*) Les torts de M. d'Alaly ne sont pas, à vrai dire...

MAITRE LEMONDYN, *interromvant.* — Quels qu'ils

soient, Madame, on se montrera sévère pour eux, soyez-en persuadée...

Paulette, *naïvement.* — Ah! tant mieux!... Et, qu'est-ce qui vous fait penser ça?

Maitre Lemondyn, *très gracieux.* — On ne pourra admettre qu'on manque à une femme aussi ravissante, aussi parfaite que vous...

Paulette, *à part.* — Je ne peux pourtant pas dire qu'il m'a manqué...; il ne m'a pas manqué!... c'est embêtant, mais c'est comme ça! (*Haut.*) M. d'Alaly ne m'a manqué précisément... (*A part.*) Que dire? (*Haut.*) C'est par des froissements... des contrariétés qui... qui tiennent à sa nature... à son tempérament...

Maitre Lemondyn, *avec intérêt.* — Je vous comprends, madame...

Paulette, *à elle-même.* — Il a de la chance!

Maitre Lemondyn, *paternel.* — Il faut lui pardonner beaucoup, Madame; je sais bien que vous êtes en droit d'exiger... le... le... paraphe... sans lequel le sacrement est peu de chose...

Paulette. — Vous dites?

Maitre Lemondyn, *de plus en plus paternel.* — Mais dites-vous bien, que si ce pauvre M. d'Alaly ne remplit pas exactement les devoirs que le mariage impose, il doit être suffisamment puni par cet éternel supplice de Tantale...

PAULETTE, *ouvrant de grands yeux.* — Quel supplice de Tantale?

MAITRE LEMONDYN. — Supplice qui consiste, non seulement à ne pas pouvoir toucher soi-même, mais encore à redouter que d'autres plus favorisés...

PAULETTE. — Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites?

MAITRE LEMONDYN, *prenant la main de Paulette* — Voyons, ma chère enfant...

PAULETTE, *se reculant, mais sans indignation.* — *A elle-même.* — Ma chère enfant?... Il est joli, cet avocat, mais décidément il manque de tact...

MAITRE LEMONDYN. — Je suis un avocat, c'est-à dire un confesseur... On peut tout me dire... tout me confier... Je comprends les petites faiblesses, et, d'ailleurs, il est naturel qu'une femme jeune et radieusement jolie comme vous l'êtes... veuille connaître ce qui fait le bonheur de la vie, car on a beau dire, il n'y a encore que ça de bon et de vrai...

PAULETTE — Que quoi?

MAITRE LEMONDYN, *d'une voix vibrante.* — Que l'amour...

PAULETTE. — Eh bien?

MAITRE LEMONDYN. — Eh bien, je crois entrevoir à vos hésitations, à vos réserves, que vous n'avez pas rencontré de ce côté... ce qui vous était si bien dû... M. d'Alaly n'est probablement plus jeune...

PAULETTE, *indignée.* — Par exemple! Mais il est

plus jeune que vous... et très beau, entendez-vous, très beau... et..., enfin, vous pataugez absolument.

MAITRE LEMONDYN, *vexé*. — Si vous vouliez bien alors, Madame, m'indiquer sur quels griefs la demande en séparation devra être basée...

PAULETTE. — Puisque c'est justement pour que vous trouviez ça que je m'adresse à vous ; je veux me séparer, je n'ai pas de motifs sérieux ; fournissez-m'en un quelconque...

MAITRE LEMONDYN, *à part*. — Elle est adorable !!. (*Haut.*) Voyons, M. d'Alaly vous a-t-il... injuriée devant témoins ?

PAULETTE, *suffoquée* — Injuriée !!! lui ? Ah bien, j'aurais bien voulu voir ça ! Mais il m'adore, Monsieur !

MAITRE LEMONDYN. — Je comprends ça !

PAULETTE. — C'est bien ce qui m'assomme. Il ne me quitte pas, me caresse, me tutoie, m'embrasse...

MAITRE LEMONDYN, *les yeux brillants*. — C'est naturel, tout cela.

PAULETTE. — C'est bien possible, mais si vous saviez comme c'est ennuyeux !

MAITRE LEMONDYN. — Je sais bien que ça ne m'ennuierait pas, moi... (*Mouvement de Paulette.*) Enfin, Madame, si je pouvais voir l'attitude de votre mari près de vous, l'observer longtemps et... souvent... Je vous conseillerais alors dans un

sens ou dans l'autre; mais, pour cela, il serait nécessaire que...

PAULETTE.. — Que vous veniez habituellement chez moi... (*A elle-même.*) Pas bête, le bel avocat! (*Haut.*) Ce sera très facile, Monsieur...

MAITRE LEMONDYN. — Et puis, si ce dont vous vous plaignez est un excès d'amour, cela passera vite, soyez-en sûre...

PAULETTE, *piquée.* — Vous croyez?... Vous êtes sceptique, Monsieur?

MAITRE LEMONDYN, *s'inclinant.* — Par devoir professionnel seulement, Madame.

PAULETTE. — Je vous dirai, Monsieur, que ne me sentant pas... invulnérable...

MAITRE LEMONDYN, *très intéressé.* — Ah!

PAULETTE, *continuant.* — Je ne veux en aucune façon faire des bêtises sous le couvert de mon mari... Enfin, si je me sépare, c'est uniquement parce que je suis une honnête femme...

MAITRE LEMONDYN. — Qui veut cascader à son aise...

PAULETTE, *simplement.* — Précisément! .

MAITRE LEMONDYN. — Si, pour ce faire, vous avez besoin de conseils ou même d'aide, je suis à votre disposition.

PAULETTE, *froissée.* — Je vous remercie, Monsieur

Elle se lève et sort. Mᵉ Lemondyn la reconduit.

DANS LE FIACRE

— Je viens de me faire traiter comme une cocotte! Décidément ça ne va pas tout seul, une séparation!... Ah! si je pouvais seulement m'entendre avec Antoine!... Certainement je l'aime bien, mais d'une affection tranquille, raisonnée, et lui, il veut m'accaparer... J'ai beau essayer, je ne peux pas me mettre à l'unisson... Je suis contente quand il n'est pas là... et pourtant, il est gentil... Cette journée passée sans le voir m'a paru courte... S'il voulait me laisser m'organiser tous les jours comme ça..., il n'y aurait pas besoin de séparation?...

LE SOIR, DANS LA CHAMBRE DE PAULETTE

PAULETTE, MONSIEUR D'ALALY.

MONSIEUR D'ALALY. — Que tu es jolie, ce soir, ma Paulette. (*Il l'embrasse.*)

PAULETTE, *agacée*. — Oui, oui; c'est entendu...

MONSIEUR D'ALALY. — Le temps me paraît si long loin de toi... (*Silence.*) Promets-moi que tu ne sortiras plus ainsi pendant une journée entière! dis?

Paulette. — Oui, oui, oui... Êtes-vous content? Je ne vous quitterai plus, plus du tout...

Monsieur d'Alaly, *ravi*. — Que tu es gentille!

Paulette, *avec explosion*. — Parce que, quand je vous quitte quelque temps, et que je vous retrouve ensuite, j'ai trop de peine à me r'habituer à vous!!!

Monsieur d'Alaly.....

XX

BELLE-MAMAN

I

Dans la salle à manger; on va déjeuner. PAULETTE, MONSIEUR D'ALALY. Paulette se promène de long en large. M. d'Alaly semble préoccupé.

PAULETTE. — Vous êtes sûr que votre mère sait que le déjeuner est servi ?

MONSIEUR D'ALALY. — Je l'ai avertie moi-même; elle va venir; elle terminait sa toilette. Sois gentille pour elle, n'est-ce pas, ma Paulette ? Nous avons absolument besoin de son autorisation pour l'emprunt nécessaire aux arrangements que tu désires; ne la mécontente pas, je t'en prie ?... Tu sais que ma mère est austère, qu'elle m'a élevé très sévèrement... Je ne suis pas à mon aise avec elle...

PAULETTE, *riant*. — Je m'en aperçois; vous êtes verdâtre, rien qu'à l'idée de lui parler.

Monsieur d'Alaly. — Ne te moque pas de moi... C'est à cause de toi, pour te faire plaisir, uniquement pour te faire plaisir, que je vais tenter cette démarche... Elle me coûte plus que je ne puis le dire... Mais, au moins, ne m'abandonne pas... Puis-je compter sur ton appui ?...

Paulette.— Sans doute... Mais, entre nous soit dit, je le crois faible, mon appui,... près de madame d'Alaly s'entend...

Monsieur d'Alaly. — Sois douce, soumise et respectueuse, et ma mère t'aimera... Ne la contredis jamais, même si tu es convaincue qu'elle a tort.... prends cela sur toi... Veux-tu, dis, ma Paulette ?

Paulette. — Oui... oui... Tenez, la voici !...

Monsieur d'Alaly, *rapidement.* — Et surtout ne me lâche pas au moment du danger ?

II

Entre madame d'Alaly.
Elle s'excuse de s'être fait attendre; on s'assoit et le déjeuner commence. Silence prolongé.

Monsieur d'Alaly. — Vous ne prenez pas un second œuf, maman ?...

Madame d'Alaly. — Je vous remercie... J'aime les œufs à la coque cuits en lait... Ceux-ci sont durs comme des balles !...

Monsieur d'Alaly, *timidement.* — C'est qu'ils ont attendu quelques instants, et...

Madame d'Alaly. — Je sais... je sais que c'est ma faute... C'est moi qui vous ai fait attendre... (*A Paulette qui la regarde.*) Est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire ?

Paulette. — Mais non, Madame.

Monsieur d'Alaly, *inquiet.* — Pourquoi cette question ?

Madame d'Alaly. — C'est que votre femme me regarde avec une attention qui ressemble à de l'étonnement, et je pensais...

Paulette. — Je vous écoutais, Madame, avec un peu d'étonnement, il est vrai. Je vous ai vue rarement avec Antoine, avant mon mariage, et je suis stupéfaite d'entendre le ton cérémonieux sur lequel vous lui parlez ?...

Madame d'Alaly. — Le ton cérémonieux ?... Mais... je ne m'aperçois pas...

Paulette. — Vous lui dites « vous » ! (*A elle-même.*) Je m'explique, à présent, le plaisir qu'il éprouve à tutoyer quelqu'un... Pauvre diable !

Madame d'Alaly, *sentencieuse.* — Les gens comme il faut ne se tutoient jamais. Rien n'est plus bourgeois... plus vulgaire même !

Paulette, *regardant M. d'Alaly à la dérobée.* — Hum !

Monsieur d'Alaly, *voulant changer le tour de*

la conversation. — Vous ne voulez plus de pâté de lièvre, maman ?

MADAME D'ALALY. — Non, merci.

MONSIEUR D'ALALY. — Mais vous ne mangez vraiment rien ; vous n'avez pas faim ?

MADAME D'ALALY, *lançant un regard de mépris à Paulette qui dévore.* — Oh ! je n'ai jamais été une grosse mangeuse, moi !

Paulette surprend le coup d'œil et relève le nez. M. d'Alaly, qui voit le mouvement, baisse précipitamment le sien dans son assiette. (*Silence.*)

MONSIEUR D'ALALY, *pour rompre le silence qui devient embarrassant.* — Je vous assure, maman, que je vous ai vue manger davantage ?

PAULETTE, *à elle-même.* — Quand il l'appelle maman, ça détonne !

MADAME D'ALALY. — Puisque vous insistez autant sur mon manque d'appétit, je vous avouerai, mon cher enfant, que cette cuisine me... surprend un peu. Certainement, on ne fait pas chez moi une cuisine remarquable, mais elle est saine, abondante, simple...

PAULETTE, *à elle-même.* — Comme dans les prospectus des pensions.

MADAME D'ALALY, *continuant.* — Elle est surtout surveillée...

Paulette lève brusquement la tête.

MONSIEUR D'ALALY, *vivement.* — Vous trouvez

tout ceci trop épicé, sans doute? Paulette, voudrez-vous donner des ordres à ce sujet?...

Paulette, *très gracieuse.* — Avec grand plaisir. Je vous demande pardon, Madame. Si j'avais su que vous n'aimiez pas cette cuisine, j'aurais...

Madame d'Alaly, *aigre-douce.* — Si votre mari m'eût laissé achever, je lui aurais dit que les épices ne me déplaisent nullement. Ce sont les plats manqués que je n'aime pas beaucoup.... (*A M. d'Alaly.*) Le bifteck était cru...

Monsieur d'Alaly. — Habituellement nous le mangeons ainsi, alors...

Madame d'Alaly. — Les pommes de terre soufflées étaient molles, et, quant à ce pâté, il est absolument desséché!...

Monsieur d'Alaly. — Je suis vraiment désolé...

Madame d'Alaly, *de plus en plus agressive.* — Ce n'est pas votre faute, à vous! Les domestiques qui ne se sentent pas surveillés font tout à la diable. La main et l'œil de la maîtresse de la maison sont indispensables. (*Mielleusement.*) Mais Paulette est trop jolie, trop adulée, trop uniquement occupée de ses succès, pour avoir le temps de songer à son intérieur. On ne peut donc s'étonner qu'il soit négligé...

Paulette continue à sourire aimablement. M. d'Alaly, stupéfait de cette douceur inaccoutumée, la

regarde avec un attendrissement mêlé d'appréhension.

MADAME D'ALALY. — Il faut espérer qu'avec les années, l'expérience viendra...

PAULETTE, *très polie.* — Jusqu'à présent, Madame, nous avions suivi nos goûts sans nous demander s'ils étaient ce qu'il faut qu'ils soient... Mais si, à l'avenir, il doit en être autrement, Antoine m'avertira, et je me conformerai exactement à ses instructions.

Elle regarde M. d'Alaly qui fait un tortillon de sa serviette.

Le domestique active le service et s'en va.

MADAME D'ALALY. — A présent que nous sommes seuls, mon enfant...

PAULETTE, *à elle-même.* — Ce début promet.

MADAME D'ALALY, *continuant.* — Je vais vous dire le motif de mon voyage à Paris... J'ai reçu une lettre de M. Ducouroux...

PAULETTE, *à elle-même.* — Aïe ! le notaire !

MADAME D'ALALY. — Il m'annonce que vous lui demandez une somme énorme...

MONSIEUR D'ALALY, *embarrassé.* — Oh !... énorme n'est pas le mot...

MADAME D'ALALY. — Il la trouve telle; il ne m'en a du reste pas fait connaître le chiffre...

PAULETTE, *à elle-même.* — Je respire ! Je ne la

connais pas non plus... Mais comme ça, à vue de nez, je présume que c'est un gros chiffre...

Madame d'Alaly. — Or, M. Ducouroux, qui est un homme consciencieux, n'a pas cru devoir vous donner satisfaction sans m'avertir du danger...

Monsieur d'Alaly, *timidement.* — M. Ducouroux vous a écrit pour plusieurs raisons, maman mais surtout parce que je ne puis me procurer l'argent nécessaire sans une autorisation de vous; il me faut une signature... Je désire vendre des biens sur lesquels votre douaire est hypothéqué comme garantie, et je ne puis y toucher sans votre assentiment.

Madame d'Alaly. — Je le refuse...

Paulette, *à elle-même.* — Naturellement.

Monsieur d'Alaly. — Mais réfléchissez; vous allez me mettre dans un très grand embarras... Je me verrai forcé d'emprunter à de gros intérêts, tandis qu'en vendant deux ou trois fermes, qui coûtent plus qu'elles ne rapportent, je serai...

Madame d'Alaly, *se récriant.* — Deux ou trois fermes ! ! ! Ah ça ! quelle somme vous faut-il donc et qu'en voulez-vous faire ?

Monsieur d'Alaly, *de plus en plus embarrassé.* — Mon Dieu... Nous voulons... Nous désirons faire quelques... réparations... réparations absolument nécessaires.

Madame d'Alaly. — Au Val-Fleuri ?

Monsieur d'Alaly. — Non... pas pour le moment...

Madame d'Alaly. — Ah ! et où donc ?

Monsieur d'Alaly, *avec effort.* — Ici...

Madame d'Alaly, *avec stupeur.* — Ici ! l'hôtel a besoin de réparations ? Que lui est-il donc arrivé ? Si j'ai bonne mémoire, il était en parfait état au moment de votre mariage.

Monsieur d'Alaly, *bafouillant.* — Ce ne sont pas à proprement parler... des réparations... ce sont plutôt des... des changements... quelques petits changements...

Madame d'Alaly. — Quelques petits changements qui nécessitent la vente de trois fermes ! Allons ! je vois que votre femme a passé par là !...

Monsieur d'Alaly, *voulant protester.* — Mais je vous assure que c'est moi qui...

Paulette, *interrompant.* — Vous avez deviné, Madame ; c'est moi en effet, qui... désire ces réparations...

Madame d'Alaly, *s'animant à mesure qu'elle parle.* — Eh bien, vous ne les aurez pas, ma belle amie ! c'est moi qui vous le promets, à moins que votre mari n'emprunte ailleurs... et il est bien assez fou pour vous écouter, pour suivre vos conseils !... Ah ! le malheur est entré avec vous dans ma maison... Allez ! Allez ! soyez coquette à votre aise, sans cœur et sans tenue, riez de tout,

salissez tout, traînez dans la boue ce qui doit être respecté... mais au moins, je ne vous y aiderai pas !

Monsieur d'Alaly, *suppliant*. — Ma mère... Paulette n'a rien fait qui puisse lui attirer de semblables reproches?

Madame d'Alaly, *méprisant*. — Imbécile! mais, à Deauville, vous étiez la risée de tous!... et aux Épines, donc!... Et il ne s'aperçoit de rien!...

Paulette écoute sans broncher.

Monsieur d'Alaly, *à part*. — Comment! elle ne répond rien!... Qu'est-ce qu'elle médite, mon Dieu? Je ne la reconnais plus!

Madame d'Alaly. — Je vous répète, mon fils, que vous n'aurez pas la signature que vous me demandez. N'insistez pas... Avec moi, vous savez que c'est peine perdue.

Monsieur d'Alaly. — Mais comment ferais-je pour...

Madame d'Alaly. — Peu m'importe... Vous emprunterez... vous attendrez ma mort... ou celle de M. et madame d'Hautretan... Je ne vois que ces deux héritages à l'horizon...

Paulette, *étourdiment*. — Eh bien! et la fortune ... (*Elle s'arrête brusquement.*)

Madame d'Alaly, *les sourcils froncés*. — De qui?

Paulette. — Rien... je croyais... Il me semblait qu'on avait parlé d'un héritage qu'Antoine devait...

Monsieur d'Alaly. — Tu l'as... (*Se reprenant vivement.*) Vous l'avez rêvé, ma Paulette...

Madame d'Alaly. — Votre femme passe sa vie à rêver... et je doute fort que ce soit à vous?...

Monsieur d'Alaly, *balbutiant.* — Mais... je...

Paulette, *à elle-même.* — En a-t-il assez peur? Ah! mais, il est temps que j'entre en scène, moi! C'est sa présence qui me gêne! s'il n'était pas là, ça irait tout seul!... J'ai idée que tout s'arrangerait en un clin d'œil!... Mais devant lui, pas moyen de parler... ce serait vilain... et ça lui ferait de la peine... (*A M. d'Alaly.*) Antoine, il est une heure, n'oubliez pas votre rendez-vous?...

Monsieur d'Alaly. — Quel rend... (*Il voit que Paulette lui fait un signe.*) Ah! oui... Mon rendez-vous... parfaitement... mais... (*Il hésite à se lever.*)

Paulette. — Puisque vous êtes d'accord, il me semble que rien ne vous retient plus... Nous irons au salon, si madame d'Alaly y consent... (*Tous trois se lèvent.*)

Monsieur d'Alaly, *bas à Paulette, tandis qu'ils suivent madame d'Alaly.*) Tu ne veux pas que je reste?...

Paulette, *de même.* — Non, au contraire.

Monsieur d'Alaly, *s'esquivant.* — Au fond, j'aime mieux ça!... Son calme me fait frémir...

III

MADAME D'ALALY *s'installe au coin du feu et examine Paulette à la dérobée. — A elle-même.* — Je l'ai matée ! Elle ne souffle mot.

Paulette vient s'asseoir à l'autre coin de la cheminée en face de sa belle-mère.

MADAME D'ALALY, *en bonne princesse.* — Vous ne m'en voulez pas, ma chère enfant, de ce que je vous ai dit tout à l'heure?

PAULETTE. — A quel sujet, Madame?

MADAME D'ALALY. — Mais... au sujet de la maison, de la cuisine...

PAULETTE. — Oh ! ça ne m'a pas frappée ! Antoine et moi, nous attachons peu d'importance à ces détails-là !... Nous ne sommes pas gourmands; si le bifteck est dur, nous avons de bonnes dents, et nos estomacs supportent à merveille le pâté desséché, voire même les pommes de terre mollasses !

MADAME D'ALALY, *aigre-douce.* — En effet, vous devez posséder un solide estomac; vous avez un appétit hors ligne, pour notre monde, et de mon temps on ne...

PAULETTE, *gouailleuse.* — De votre temps, Madame, on vivait d'amour et d'eau pure; on trempait son doigt dans le calice des fleurs, on le suçait

et... (*Elle examine la taille de sa belle-mère*) on épaississait tout de même, à ce régime-là.

Madame d'Alaly, *vexée.* — J'ai, mon enfant, quelques observations à vous faire, quelques reproches même; vous vous doutez bien un peu à quel propos?

Paulette. — Pas le moins du monde, Madame.

Madame d'Alaly. — Appelez-moi ma mère, vous me ferez grand plaisir.

Paulette, *froidement.* — Permettez-moi, Madame, d'attendre encore pour vous donner ce nom...

Madame d'Alaly. — Attendre quoi ?

Paulette. — Mais, par exemple, que vous l'ayez mérité.

Madame d'Alaly, *interloquée.* — Ah !... Je voulais vous dire que, si vous tenez à conquérir dans notre famille une place quelconque...

Paulette, *à elle-même.* — A avoir mon numéro dans les femmes de la galerie des portraits...

Madame d'Alaly. — Il faut changer totalement de ton, de langage et d'allures.

Paulette. — Mais, Madame, je ne tiens à rien conquérir du tout.

Madame d'Alaly, *ironique.* — Vraiment ! Et peut-on vous demander la raison de ce... détachement?

Paulette, *moqueuse.* — J'suis pas ambitieuse !

Madame d'Alaly. — Vous avez d'étranges ma-

nières, des façons qui ne sont pas admises dans notre monde...

Paulette. — Lesquelles ?

Madame d'Alaly. — Mais quand ce ne serait que votre indépendance, le mépris absolu que vous professez pour les convenances... Enfin, vous devez bien savoir que vous ne ressemblez pas à tout le monde.

Paulette. — Oui, je le sais, et je trouve que c'est tant mieux !

Madame d'Alaly. — Vous avez tort.

Paulette. — Chacun apprécie cela selon ses moyens... Il y a des gens qui sont obligés de ressembler à tout le monde, parce qu'ils n'ont pas le choix... C'est triste pour ceux-là, mais ce n'est pas une raison pour imposer aux autres ce qu'ils sont forcés de subir... bien malgré eux.

Madame d'Alaly. — Votre langage aussi est déplorable. Vous parlez argot ! De mon temps, jamais une femme ne se fût permis de dire de semblables choses...

Paulette. — Eh parbleu ! C'était pas le même genre ! Vous disiez des choses... Louis-Philippe, vous ! Mais au fond, ça devait être à peu près pareil, allez !

Madame d'Alaly. — Ne comparons pas, je vous prie. Dans ce temps-là, une honnête femme eût rougi d'être prise pour une fille.

PAULETTE. — Sans doute ; il est infiniment plus pratique d'avoir la conduite d'une fille et l'air d'une honnête femme !

MADAME D'ALALY. — A Deauville, vous avez scandalisé tout le monde, vous avez « coqueté » — c'est bien ainsi que vous dites, n'est-ce pas, — avec M. de Montespan, qui est allé vous rejoindre aux Épines, et avec Gaillac lui-même...

PAULETTE, *moqueuse*. — Pourquoi « lui-même » ? Est-ce que les droits des... aïeules, sur M. de Gaillac, existent encore aujourd'hui ?

MADAME D'ALALY, *très rouge*. — Que voulez-vous dire ?

PAULETTE. — Que je sais qu'une fort belle dame a déniaisé Gaillac vers 1853 ou 54... Elle était déjà à son déclin, mais très belle encore malgré cela, m'a-t-on dit.

MADAME D'ALALY, *semblant n'avoir pas entendu*. — Nierez-vous avoir accueilli les assiduités de ces messieurs ?

PAULETTE. — Pas du tout. J'ai accueilli les leurs et celles de tous les autres.

MADAME D'ALALY. — Et vous l'avouez ?

PAULETTE. — Pourquoi pas ? C'est mon brevet d'infaillibilité !

MADAME D'ALALY. — Vous allez changer de conduite, je vous en réponds !

PAULETTE. — Votre fils y perdra, Madame...

D'ailleurs, je vous ferai observer que « lui seul » a le droit de me redresser, s'il le juge à propos.

MADAME D'ALALY. — J'ai aussi ce droit; je suis sa mère!

PAULETTE. — Hélas!!!

MADAME D'ALALY. — Mon devoir est d'empêcher ce qui arriverait avec une femme de votre sorte... Je ne veux pas que mon fils soit...

PAULETTE, *négligemment*. — Oh! tous les d'Alaly le sont!

MADAME D'ALALY, *exaspérée, perdant malgré elle sa raideur*. — Et c'est à moi que vous osez dire une chose pareille?

PAULETTE, *gouailleuse*. — Je vous l'apprends peut-être? Ah çà! Madame, pour qui donc jouez-vous cette comédie d'austérité? Ce n'est pas pour moi, j'imagine? Vous devez bien penser que je sais tout... Oui, tout... Je n'ai pas toujours dû épouser votre fils, moi, et lorsqu'on ne prévoyait pas que vous seriez un jour ma belle-mère, on racontait librement devant moi toutes vos petites histoires...

MADAME D'ALALY, *voulant l'arrêter*. — Mais...

PAULETTE. — Ah! vous venez me reprocher un malheureux petit flirtage avec Montespan? vous? chez qui on a arrêté le 2 décembre, à quatre heures du matin, le comte Durand à la place de M. d'Alaly qu'on s'attendait à y trouver? C'est assez gentil

comme scandale, cela.. Ah! vous me parlez de Gaillac et de la cour tout innocente qu'il m'a faite... Vous oubliez que, lorsqu'il habitait rue Lepelletier... il y a vingt-cinq ans, mon oncle d'Hautretan avait souvent l'honneur de vous rencontrer dans l'escalier, lorsque vous sortiez de l'appartement de Gaillac! Et le duc Clapier, que vous rendiez absolument incapable de s'occuper des affaires de l'État ?... Et l'histoire du coupé de Lord X... qu'un employé d'octroi indiscret ouvrit un jour mal à propos ?...

Madame d'Alaly, *atterrée.* — Mais...

Paulette. — Je n'ai pas fini, vous savez? Je sais encore beaucoup d'autres anecdotes...

Madame d'Alaly. — Je...

Paulette. — Que je sauterai, parce que ce serait trop long. J'arrive au point le plus important; au baron Sinaï, qui, si l'on ajoute foi aux racontars, laissera son immense fortune à son... filleul? C'est ça qui a manqué m'échapper tout à l'heure, et je l'aurais vivement regretté. Vous êtes la mère d'Antoine, Madame, et je ne l'oublierai jamais... devant lui... à condition que vous ne prendrez pas plaisir à me blesser comme vous le faites, et que vous donnerez bien aimablement la signature de laquelle nous avons besoin...

Madame d'Alaly. — N'y comptez pas; vos ridicules fantaisies ruineraient mon fils...

Paulette. — Mais puisqu'il aura la fortune de son... parrain ?... il est inruinable !...

Madame d'Alaly. — Je ne m'abaisserai pas à discuter les calomnies auxquelles vous faites allusion. Dans tous les cas, quoi qu'on puisse dire ou croire, le temps que vous évoquez est bien loin ! Depuis de longues années mon fils et les bonnes œuvres occupent uniquement ma vie, et je...

Paulette, *rageuse*. — Parbleu ! Quand la poitrine tombe, la vertu se relève, a dit un savant... Et c'est la même femme qui, en 47, donnait des noms d'oiseaux aux pairs de France ? Non ! C'est à n'y pas croire !

Madame d'Alaly, *anéantie*. — Est-ce que vous avez parlé à mon fils de ces... racontars ?

Paulette, *indignée*. — Oh ! Madame ! Je n'emploie pas de ces moyens-là, *moi!* (*Réfléchissant.*) A moins qu'on ne m'y force... Mais j'espère que nous n'en viendrons pas là, et que vous vous exécuterez de bonne grâce ? Il faut votre signature, donnez-la sans vous faire prier, et je serai muette...

Madame d'Alaly. — Je serais coupable...

Paulette. — Bah ! une fois de plus ou de moins !... Vous ne comprenez pas mon insistance ? C'est que nous n'avons pas du tout le même tempérament ! Il vous fallait des places, des honneurs, des décorations, de grands personnages ; vous supportiez les pantoufles et le bonnet de coton, mais

accompagnés de grands cordons et de plaques ! Moi, j'ai besoin de luxe, de fleurs, de belles étoffes, de statues, de tableaux, de jolies toilettes, de beaux chevaux, etc. Je veux tout cela. Pour vous procurer les jouissances qui vous plaisaient, vous avez piétiné carrément sur l'honneur de ce pauvre M. d'Alaly ; moi, je suis décidée à piétiner de même sur le vôtre, si j'y suis obligée pour atteindre mon but...

Madame d'Alaly. — Vous n'oseriez pas dire à Antoine...

Paulette, *avec éclat.* — Non ? Eh bien, refusez un peu la signature tout à l'heure, et vous allez voir ça ?...

Madame d'Alaly. — C'est un procédé indigne...

Paulette. — Vraiment ! Ah ! vous viendrez m'humilier — car je vous prie de remarquer que, tant qu'Antoine était présent, je me suis laissée humilier — vous m'accuserez impunément de vilenies, vous m'empêcherez d'organiser comme bon me semble ma maison et ma vie, et je ne me défendrai pas ? Je ne me servirai pas des armes que la Providence m'a fournies ? car je vois dans tout ça le doigt de la Providence, qui a permis que vous... cascadassiez il y a trente ans, et même depuis, pour faciliter !... (*A part.*) Allons, je ne parle plus français... moi.

M d'Alaly passe sa tête à la porte du salon.

IV

MONSIEUR D'ALALY. — La conférence est-elle terminée ?

PAULETTE. — Mais oui... J'étais sûre que madame d'Alaly et moi nous nous entendrions à merveille...

MONSIEUR D'ALALY, *étonné.* — Vous vous entendez?...

PAULETTE. — Oui... Cette signature qui vous est nécessaire pour terminer nos arrangements, et que votre mère vous refusait...

MONSIEUR D'ALALY. — Eh bien ?

PAULETTE. — A ma prière, elle vous l'accorde.

MONSIEUR D'ALALY, *stupéfait.* — Comment?

MADAME D'ALALY. — C'est-à-dire...

PAULETTE. — Hum!!! hum!!!

MADAME D'ALALY, *avec effort.* — Je l'accorde en effet...

MONSIEUR D'ALALY. — Ah! que vous êtes bonne maman! Et toi, ma Paulette, tu es un ange! Vous êtes deux anges!!!

XXI

CHEZ LE PEINTRE

I

Un immense atelier dans le quartier Monceau. Armes anciennes; étoffes orientales, Pompadour, Louis XIV, etc., drapées un peu partout; chevalets supportant des toiles ébauchées. Sous un dais de vieux brocart grenat et argent, un grand lit de repos très bas, recouvert d'une peau de panthère. Tapis épais; piles de coussins. Table à modèle en érable à coins de cuivre. Dans un angle de l'atelier, un gigantesque palmier qui monte jusqu'au plafond. A l'autre bout, escalier hollandais qui conduit aux appartements; faïences anciennes, cuivres, glaces de Venise, émaux, bronzes, marbres, etc., etc.

Monsieur Pierret, trente-deux ans. Grand, mince, élégant. Type fin et comme il faut. Tenue absolument correcte. Extrêmement beau garçon, mais sans fadeur.

M. Pierret est à travailler; on frappe, il va ouvrir. Paulette entre.

Paulette. — M. Pierret?

Pierret. — C'est moi, Madame.

Il l'examine en connaisseur.

Paulette, *surprise.* — C'est vous ? tiens !

Elle le regarde attentivement.

Pierret, *à part.* — La jolie petite créature ! Mais pourquoi diable me regarde-t-elle ainsi ? Est-ce que j'ai de la couleur au bout du nez ?

Paulette poursuit son examen sans rien dire· silence de quelques instants.

Pierret. — Puis-je savoir, Madame, ce qui me procure l'honneur ?...

Paulette, *distraite.* — Quel honneur ? Ah pourquoi je suis ici ? Voilà : je trouve, Monsieur que vous faites des choses gracieuses, fraîches, agréables à l'œil...

Pierret, *s'inclinant.* — Madame...

Paulette, *regardant autour d'elle et pensant à autre chose.* — Oh !... je ne dis pas que vous ayez un grand talent...

Pierret, *à part.* — Vlan ! (*Il s'incline de nouveau.*)

Paulette. — Mais, dans le genre que j'aime vous faites infiniment mieux que les autres; vous êtes moderne, tout en sachant conserver la note vieillotte; j'aime ça, moi ! Et puis, vous faites bien les femmes... on voit que vous vous y connaissez que ça vous dit quelque chose...

Pierret, *à part.* — Elle est drôle ! (*Haut.*) Il est

certain, Madame, que si vous désirez votre portrait il sera, j'espère...

Paulette. — Ah bien oui! il s'agit bien de mon portrait! Est-ce que j'ai une tête à portrait, moi? Allons donc! Non; je veux deux grands panneaux pour un salon... J'ai apporté les mesures.

Elle tire un mètre de sa poche.

Pierret. — Des panneaux de quel genre Madame?

Paulette. — Comment, de quel genre?

Pierret. — Oui; des fleurs, des animaux, des natures mortes...?

Paulette. — Mais non, mais non. Je veux des femmes, dans de jolis costumes et dans de jolies poses, tout ça sur un fond gai, éveillant des idées riantes... Est-ce que vous croyez que ça m'amuserait d'avoir chez moi une citrouille dans une brouette, ou une douzaine d'huîtres et un citron? Pas du tout! Meissonnier m'offrirait de me faire ça pour rien que je refuserais.

Elle recommence à le regarder.

Pierret, *à part.* — J'ai quelque chose, bien ûr... Si je pouvais m'approcher de la glace?...

Il cherche à appuyer vers la glace.

Paulette. — Qu'est-ce que vous avez?

Pierret. — Mais... Madame, rien.

Paulette. — Que si! Vous avez l'air préoccupé?

Pierret. — Mon Dieu, Madame, puisque vous

le voulez, je vous avouerai que je désire me regarder dans cette glace... afin de savoir si...

Paulette. — Si ?

Pierret. — Si je n'ai pas quelque chose d'anormal qui... que...

Paulette, *riant.* — Parce que je vous regarde ?... Ah ! il faut que je vous dise... C'est la première fois que je vois un peintre connu... et je ne m'attendais pas à vous trouver tel que vous êtes...

Pierret, *inquiet.* — Ah !

Paulette. — Oui ; je croyais qu'un peintre célèbre avait toujours de grands cheveux, un col rabattu, une cravate flottante, un bonnet turc et une pipe, alors... vous comprenez que, en vous voyant, j'ai été surprise...

Pierret. — Désagréablement ?

Paulette, *naïvement.* — Mais du tout ; au contraire...

Pierret, *un peu ironique.* — Mille grâces...

Paulette, *se mordant les lèvres.* — J'ai dit une bêtise. (*Haut.*) Pouvez-vous, Monsieur, me faire très vite les deux tableaux que je désire ?...

Pierret. — Je puis m'y mettre de suite, Madame...

Paulette. — Et ce sera fini ?

Pierret, *souriant.* — Pour vous dire cela exactement, Madame, il faudrait savoir auparavant ce que vous désirez ?

Paulette, *commençant à s'énerver.* — Mais, je vous l'ai dit, de jolies femmes, fraîches et bien habillées, faisant de jolies choses...

Pierret. — Ça dépend quoi ?

Paulette. — Par exemple, une petite femme nue, grimpant à un rosier fabuleux...

Pierret. — Vous disiez des femmes « bien habillées » ?

Paulette, *agacée.* — Eh bien, mon idée a tourné... Est-ce que vous ne peignez pas le nu ?

Pierret. — Pardonnez-moi, Madame.

Paulette. — Alors qu'est-ce que ça vous fait ? C'est très joli, votre atelier ; vous avez de belles étoffes... Ah ! les beaux instruments ! Cette harpe ! Et la guitare !... Et le tympanon !... Et la lyre...

Elle se promène dans l'atelier. Pierret la suit émerveillé.

Pierret, *à part.* — Quel bijou ! Est-elle gracieuse... et drôle !... Elle tourne là dedans comme un petit écureuil en cage ..

Paulette, *arrêtée devant une toile commencée.* — Qu'est-ce que c'est que ça .

Pierret. — Madame, c'est Héro...

Paulette, *toisant le tableau.* — Vous faites cela avec un modèle ?

Pierret. — Mais oui, Madame.

Paulette, *sans enthousiasme.* — Superbe femme, sans doute ?

Pierret. — Vous ne trouvez pas ?

Paulette. — Si, si, seulement ce n'est pas la femme qu'il faut. Qu'est-ce que Héro ?

Pierret. — Une prêtresse de Vénus, je crois...

Paulette. — Je le crois aussi... Eh bien, est-ce que cette grande fille brune, sèche, aux cils abaissés, aux lèvres minces, vous représente le type ?... Allons donc ! Jamais de la vie ça n'a été une prêtresse de Vénus, ça ! ça leur ressemble comme je ressemble à Junon ou à Minerve...

Pierret. — C'est que...

Paulette. — Une prêtresse de Vénus doit être rieuse, souple, malicieuse. Au physique, blonde, de grands yeux, des dents splendides, une bouche épaisse et un teint rose... Au lieu d'une brune fatale et bête !... Ah ! mais... (*Elle rit.*)

Pierret. — Mais...

Paulette. — Dites un peu qu'elle n'est pas bête, cette femme-là ?

Pierret. — Je ne sais...

Paulette. — Eh, dites donc la vérité !... Et puis, elle a les genoux trop gros... Les chevilles aussi...

Pierret. — Oui, les attaches sont un peu lourdes... Mais, les modèles...

Paulette. — Ah ! si les modèles sont moins bien faits que les femmes qui ne sont pas des modèles, je ne dis plus rien ! Dans tous les cas, je vous demanderai de ne pas faire des genoux pareils à mes

panneaux... Oh! et les cuisses!... C'est laid... Vraiment laid...

PIERRET, *un peu étonné.* — Cette femme est un des meilleurs modèles d'ensemble... C'est très rare, un bon modèle...

PAULETTE, *gouailleuse.* — Ah bien! moi qui croyais que les peintres étaient difficiles... Je me trompais joliment!... Vous ne ferez jamais rien de bien avec un paquet comme ça...

PIERRET, *se récriant.* — Un paquet! Mais elle a des jambes admirables, Madame...

PAULETTE, *dédaigneuse.* — Je ne m'y connais pas, probablement. Je vous demanderai, néanmoins, Monsieur, de faire pour moi un autre genre de femme. Je les veux blondes, les yeux de la nuance qui vous plaira le plus, ça m'est égal. Il faut qu'elles aient la tête toute petite, le cou un peu fort et très rond... la gorge haute, la taille souple, les bras gros, le coude indiqué seulement par une fossette; les poignets fins, les doigts fuselés. Je veux de larges hanches, bien onduleuses; des cuisses rondes, des genoux tout petits et des mollets merveilleux; la cheville invisible, le...

PIERRET, *consterné.* — Mais, Madame, il m'est impossible de rencontrer un modèle absolument tel que vous le souhaitez...

PAULETTE. — Alors?... Vous n'avez donc jamais rien vu?...

Pierret, *souriant.* — Si, Madame, mais je dois vous avouer que je n'ai pas vu de femmes faites comme celle que vous venez de décrire, et que je crois même qu'il n'en existe pas...

Paulette, *indignée.* — Par exemple!!!

Pierret. — Non, Madame, je vous assure que...

Paulette. — Dites que vous n'en connaissez pas, ça je le crois, mais ne dites pas pour cela qu'il n'en existe pas... car enfin, je sais bien moi... (*Elle s'arrête court.*)

Pierret, *l'observant.* — Tiens, tiens, tiens! (*Haut.*) Mon Dieu, Madame, je désire vivement vous satisfaire, mais je ne puis m'engager à faire ce que vous me demandez, à moins que... (*Il la regarde.*)

Paulette. — A moins que?

Pierret. — A moins que vous ne consentiez à poser...

Paulette. — Moi???

Pierret, *la dévorant des yeux.* — Vous, oui, Madame; plus je vous regarde et plus je crois que vous représentez exactement le modèle que vous venez de me décrire.

Paulette, *à part.* — Il a de l'aplomb.

Pierret. — On ne dépeint aussi nettement qu'une... silhouette qu'on a bien dans l'œil.

Paulette. — Que moi, je pose... dans ce costume-là.

Pierret. — Nous modifierons, si vous voulez, un peu le costume... Nous mettrons une petite draperie... ou un maillot, si vous le préférez?

Paulette. — Mais c'est impossible!...

Pierret. — Je vous ferais pourtant quelque chose de rudement joli, allez!...

Paulette, *ébranlée.* — Si on mettait un vrai costume, au moins?...

Pierret. — Eh bien, nous en mettrons un... seulement... nous sortirons un bras... nous découvrirons la poitrine... (*Mouvement de Paulette.*) d'un côté, rien que d'un côté... Nous fendrons la tunique sur la hanche...

Paulette, *affriolée.* — Cela peut être charmant, ça?

Pierret, *s'oubliant.* — Fichtre oui!... (*Reprenant le ton cérémonieux.*) Quand commencerons-nous, Madame?

Paulette. — Comme vous y allez! Rien n'est encore décidé! Il faut que je consulte mon mari... (*A part.*) C'est ça qui ne va pas aller tout seul!

Pierret, *à part.* — Elle a un mari! Ça doit être farce! (*Haut.*) Voulez-vous, je vous prie, Madame, me dire à qui j'ai l'honneur de parler?

Paulette. — Tiens! j'ai oublié de... Suis-je bête! la marquise d'Alaly...

Pierret, *sursautant.* — La marquise d'Alaly!!! Oh!... oh!... Vraiment? Ah! Madame... je suis

très heureux, je... j'ai tant entendu parler de vous!

Paulette, *à part*. — Lui aussi!... Comme l'avocat? Ah çà! tous, alors?

Pierret. — Voulez-vous que nous commencions tout de suite.

Paulette. — Comment, tout de suite?

Pierret. — Enfin... demain, si vous voulez?

Paulette. — Mais le costume?

Pierret. — Ne vous occupez pas du costume... Ayez seulement un maillot... Je draperai moi-même les étoffes autour de vous!...

Paulette. — Alors, demain, à quelle heure? (*Elle se dirige vers la porte.*)

Pierret. — Le plus tôt possible. Je vous attendrai avec impatience. (*A part.*) C'est bien vrai, ça?

II

Trois semaines plus tard, en voiture. — Paulette et monsieur d'Alaly, sortant de chez M. Pierret.

Paulette, *agressive*. — Eh bien? Vous êtes-vous amusé?

Monsieur d'Alaly, *sévère*. — Non.

Paulette. — Je vous avais averti. Enfin, ce sera une leçon qui vous empêchera de recommencer.

Monsieur d'Alaly, *glacial*. — Pardon; nous ne

nous comprenons pas, je crois? — Je recommencerai, au contraire...

Paulette. — Ah! non!

Monsieur d'Alaly. — Ou vous ne retournerez pas chez M. Pierret.

Paulette, *menaçante.* — Vraiment?

Monsieur d'Alaly. — Tout ce qu'il y a de plus vraiment... Ainsi, décidez vous-même ce que vous voulez faire?

Paulette. — C'est tout décidé : Je retournerai chez Pierret, et j'y retournerai seule... Vous êtes vraiment grotesque.

Monsieur d'Alaly, *nerveux.* — Tant pis! J'aime mieux être grotesque que... (*Il s'arrête.*)

Paulette.—Que quoi?... Allons, dites-le donc?... (*Haussant les épaules.*) Être jaloux d'un monsieur uniquement parce qu'il est joli garçon... est-ce assez bête? Est-ce assez se diminuer, prouver qu'on reconnaît son infériorité?...

Monsieur d'Alaly, *très vexé.* — Permettez, permettez, je ne reconnais rien du tout, et si je suis, comme vous le dites fort bien, jaloux de M. Pierret...

Paulette, *méprisante.* — Vous l'avouez?

Monsieur d'Alaly. — Parfaitement; si je suis jaloux de lui, dis-je, c'est tout simplement à cause de son attitude près de vous...

PAULETTE, *étonnée de bonne foi.* — Son attitude?... Qu'est-ce qu'elle a, son attitude?...

MONSIEUR D'ALALY. — Je me comprends...

PAULETTE. — Ça ne me suffit pas ; veuillez préciser!...

MONSIEUR D'ALALY. — Croyez-vous donc que je ne le voie pas vous dévorer des yeux?...

PAULETTE. — Dame! il lui serait difficile de me peindre sans me regarder...

MONSIEUR D'ALALY. — Eh! il y a manière de s'y prendre!... Il ne vous regarde pas du tout comme on regarde un modèle...

PAULETTE. — Parbleu, c'est que je suis mieux tournée!

MONSIEUR D'ALALY. — Il vous fait de l'œil tout le temps.

PAULETTE, *dressant l'oreille.* — Croyez-vous?

MONSIEUR D'ALALY, *souriant amèrement.* — Je le crois... c'est flagrant...

PAULETTE, *à elle-même.* — Est-ce possible?.. Comment diable ne m'en suis-je pas aperçue?... Au fait, pourquoi pas?... Pauvre garçon!... Ça aura dû le déconcerter de voir que je ne m'apercevais de rien...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous voyez bien... vous ne répondez pas?...

PAULETTE. — Je pense...

Monsieur d'Alaly. — Je suis curieux de savoir quoi ?

Paulette. — Que Pierret est un homme de goût, et que je suis très flattée, très flattée, entendez-vous, d'apprendre que je lui plais ?...

Monsieur d'Alaly. — D'apprendre est joli !...

Paulette. — Ah ! je vous assure que c'est exact...

Monsieur d'Alaly. — Ça crève les yeux !... Il vous couve ; il vous soigne, il vous fait goûter comme un bébé ; vous aide à retrouver la pose en prolongeant les tâtonnements d'une façon absolument inconvenante...

Paulette, *à part*. — C'est vrai !... Il me soigne bien ! Il craint toujours que j'aie trop froid, ou trop chaud, ou faim, ou soif... il est gentil, très gentil... et moi qui ne remarquais rien...

Monsieur d'Alaly. — Êtes-vous convaincue ?

Paulette, *moqueuse*. — Vous avez toujours raison...

Monsieur d'Alal . — Et comprenez-vous, à présent, pourquoi je me soucie peu de vous laisser retourner chez ce monsieur, sans moi... Je suis certain qu'il vous croit folle de lui...

Paulette, *joyeuse*. — Ah ! tant mieux !... Moi qui craignais de lui avoir paru froide ?...

Monsieur d'Alaly, *consterné*. — Comment, tant mieux ? Ah çà ! Perdez-vous la raison ?

Paulette. — Du tout...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous dites des choses... monstrueuses.

PAULETTE. — Monstrueuses? parce que je regrette de n'avoir pas accordé à Pierret l'attention... qu'il mérite...

MONSIEUR D'ALALY, *crispé.* — Si c'est là ce qui vous préoccupe, vous pouvez rassurer votre conscience troublée... Il se croit... distingué, c'est facile à voir... je ne jurerais point qu'il ne vous ait écrit... son serrement de main et ses regards expressifs semblent sûrs de leur pouvoir, et je parierais que tout à l'heure, en vous quittant, il se disait : « Elle rêvera de moi cette nuit, en admettant qu'elle ne vienne pas me rejoindre ce soir !... »

PAULETTE, *gouailleuse.* — Pas la moindre exagération !...

MONSIEUR D'ALALY. — Eh non, sans doute ! Vous ne connaissez pas ces gens-là ?

PAULETTE. — Pas assez..., mais je peux regagner le temps perdu ?

MONSIEUR D'ALALY, *menaçant.* — Songez-vous bien à ce que vous dites, Paulette ?

PAULETTE. — Oh ! que oui ! Du reste, tout dépend de vous... Je n'ai jamais remarqué que Pierret s'occupât de moi... vous me l'affirmez, je vous crois, et si je vous disais que cette découverte m'est désagréable, je mentirais...

MONSIEUR D'ALALY, *suffoqué.* — Oh !!

PAULETTE, *continuant paisiblement.* — Il est très bien, Pierret ; il est gai, bon enfant, bien élevé, très correct même, et avec cela, rempli d'esprit...

MONSIEUR D'ALALY, *se contenant.* — La huitième merveille...

PAULETTE. — Non. Mais je n'en demande pas tant ; quoi qu'il en soit, je ne suis pas disposée à accorder à ce petit flirtage plus d'attention qu'il ne faut...

MONSIEUR D'ALALY. — Merci.

PAULETTE. — Ne me remerciez pas encore, attendez la fin... Je répondrai ou ne répondrai pas aux œillades de Pierret, selon que vous serez ou ne serez pas désagréable...

MONSIEUR D'ALALY. — Vous appelez ça être désagréable !... Ne pas se prêter à... Vous avez des mots sublimes !

PAULETTE. — C'est possible ! Il n'en est pas moins vrai que si vous me laissez paisiblement terminer mes séances sans venir nous gêner... car vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes ridicule et encombrant, mon pauvre ami ! il n'y aura rien de fait.

MONSIEUR D'ALALY, *bondissant.* — Hein ?

PAULETTE. — Tandis que si, au contraire, vous persistez dans votre stupide idée de m'accompagner pour me surveiller... eh bien...

MONSIEUR D'ALALY, *anxieux.* — Eh bien ?

PAULETTE. — Alors, nous verrons !

MONSIEUR D'ALALY, *furieux, mais rageant à blanc.* — Vous n'irez plus une seule fois sans moi à l'atelier de M. Pierret. Ceci est mon dernier mot !

PAULETTE, *le regardant.* — Tout à l'heure, je vous dirai mon dernier mot, à moi !

III

Le coupé tourne sous la voûte ; chacun rentre dans son appartement, jusqu'au moment du dîner.

Paulette paraît en toilette du soir.

MONSIEUR D'ALALY, *surpris.* — Nous sortons ce soir ? Où allons-nous ?

PAULETTE. — Nulle part.

MONSIEUR D'ALALY, *gracieux, voulant lui faire oublier ses grincheries du retour.* — Comment, c'est sans intention, cette toilette triomphante, ma Paulette ? Voyons, pour qui ?

PAULETTE. — Pas pour vous...

MONSIEUR D'ALALY, *toujours aimable, et cherchant à plaisanter.* — Tu n'es pas gentille. Ce qui me console, c'est que Pierret ne te verra pas ainsi...

PAULETTE. — Peut-être !...

MONSIEUR D'ALALY. — Plaît-il ?... Que signifie ?...

PAULETTE, *négligemment.* — Rien... Le dîner est servi, vous savez ?...

Pas une parole n'est échangée pendant tout le temps du dîner.

Monsieur d'Alaly, *à part.* — J'ai eu tort... positivement j'ai eu tort... Il ne faut pas la heurter ainsi... Oui, mais comment la prendre?... J'ai essayé de la douceur... de la persuasion... j'ai essayé de tout... Rien n'a réussi !...

Paulette, *à part.* — J'ai oublié mon éventail chez Pierret... J'ai envie d'aller le chercher?... S'il m'attendait vraiment? Si mon mari ne se trompait pas?... C'est lui qui m'indique ces choses-là; qui me les fait voir ! C'est raide ! ! ! Imbécile, va ! Il me pousse par les épaules, avec ses jalousies de sauvage ! ! !... Je me souviens à présent que l'autre me regardait drôlement. Moi, je croyais que c'était son regard naturel, parce qu'il a des grands cils frisés, très bizarres... Il est bien ! Il est mieux qu'Antoine ! Et puis il a des enthousiasmes, des élans que j'aime beaucoup... Ah ! Ma foi tant pis !... Il est certain que je vais chez lui par bravade... seulement par bravade... et cependant... Advienne que pourra ! J'irai.

Après le dîner.

Paulette s'assoit un instant au coin de la cheminée; puis se lève en entendant la voiture tourner dans la cour.

Monsieur d'Alaly, *impétueusement.* — Où allez-vous?

Paulette. — Je sors...

Monsieur d'Alaly. — Seule?

Paulette. — Seule.

Monsieur d'Alaly. — Et vous allez?

Paulette. — Chez madame de Nymbe...

Monsieur d'Alaly. — A cette heure-ci? Vous me permettrez d'en douter?

Paulette. — Doutez si vous voulez.

Monsieur d'Alaly, *s'animant.* — Je veux savoir où vous allez?

Paulette, *très calme.* — Je vous l'ai dit.

Monsieur d'Alaly, *se levant.* — Nous allons bien voir?

Paulette. — Prétendez-vous m'empêcher de sortir?...

Monsieur d'Alaly, *réfléchissant.* — Non. (*A lui-même.*) Je préfère la suivre, au moins je saurai à quoi m'en tenir...

Paulette, *le devinant.* — Je vous préviens que si vous me suivez, vous vous en repentirez... Je n'ai, en ce moment, aucune idée de mal faire... Épiez-moi, poussez-moi à bout, et alors, vous verrez!

Monsieur d'Alaly. — C'est très joli, ces appels à la confiance, mais je n'ai plus vingt-cinq ans, et...

Paulette. — Oh! mon ami, ne repétez donc pas toujours cela, ça se voit de reste, allez!

Elle sort du salon.

Une demi-heure après, Paulette rentrant en coupé.

— Quelle douche! Dire que mon mari m'avait persuadé que ce peintre était amoureux de moi, et qu'il m'attendait!... Non, c'est un comble!... Et le plus fort, c'est qu'il le croit!... Je suis convaincue qu'il le croit!... J'arrive chez ce monsieur. — M. Pierret? est-il chez lui? — Oui, madame. J'hésite... Le concierge reprend... — Il est chez lui, mais ils sont bien sûr couchés...— Mais il est à peine dix heures? — C'est égal, quand madame rentre avec lui, ils se couchent toujours à ces heures-là!.. J'ai été fixée!... Ce pauvre Antoine est là! Je vois son ombre qui se promène sur les rideaux de sa chambre... Il n'a pas suivi!... Je n'ai pas été longtemps!... Il se rendra bien compte que je n'ai pas... Pauvre garçon! il est bien embêtant, mais je suis sûre qu'il n'attend que moi, celui-là! et avec impatience encore!

XXII

LE JOUR DE L'AN

Un grand salon tendu en vieilles tapisseries représentant *l'Éducation d'Achille*. Aux angles, palmiers dans des caisses de marbre blanc; petites et grandes tables, paravents, écrans, piano à queue, couvert d'un champ de violettes; divans, coussins, sièges baroques. Le salon est encombré d'un fouillis de bibelots et de cadeaux; il y en a sur tous les meubles : porcelaines, fleurs étranges, étoffes, émaux, tableaux, broderies, animaux bizarres, aquarelles, oiseaux, bronzes, éventails, bijoux, bon bons, etc...

Paulette, monsieur d'Alaly.

Monsieur d'Alaly, *entrant derrière Paulette.* — Ah! grand Dieu!

Paulette. — Pourquoi ce cri?

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est plus un salon, c'est un bazar!

Paulette. — Vous allez grogner? Déjà!

Monsieur d'Alaly, *très gracieux.* — Non, ma chérie, non, je ne vais pas grogner du tout...

Y penses-tu? le 1er janvier !... Est-ce que l'on grogne, un jour pareil?...

Paulette. — Il est vrai que quand on se livre à ce passe-temps tout le reste de l'année, on peut se reposer ce jour-là.

Monsieur d'Alaly. — C'est pour moi que tu dis ça?

Paulette. — Dame! Voyez?

Monsieur d'Alaly. — Eh bien! ma Paulette, je te demande pardon de t'avoir si souvent ennuyée de mes perpétuelles gronderies... Car je t'ai ennuyée, n'est-ce pas?

Paulette, *avec conviction.* — Oh! oui.

Monsieur d'Alaly. — Je vais, avec cette année qui commence, devenir le meilleur, le plus doux, le plus tolérant des maris... Tu vas voir?... Regardons ensemble tes cadeaux, veux-tu?... et permets-moi d'éplucher un peu les intentions des gens qui t'ont ensevelie sous cet amoncellement de bibelots?...

Paulette. — Regardez tant que vous voudrez!...

Monsieur d'Alaly. — Et tu autorises la critique?

Paulette, *indifférente.* — Ah! si vous saviez comme je m'en fiche!

Monsieur d'Alaly. — Je ne serai ni grincheux ni malveillant... Mais cela m'amusera tant de me moquer d'eux avec toi...

Paulette, *sérieuse.* — Mais je ne me moque de personne, moi!

Monsieur d'Alaly. — Non, tu t'en prives!

Paulette. — Et puis, il me semble qu'il n'y a rien là qui mérite cette moquerie?...

Monsieur d'Alaly. — Quand on ne regarde que le bibelot, c'est vrai; mais quand on examine l'intention qui a guidé le donateur...

Paulette. — Ah! il y a une intention?

Monsieur d'Alaly, *prenant un éventail monté en nacre orientée, à chiffre de perles noires, déployé et encadré dans un très beau cadre ancien:*

— La carte du duc de Grenelle! Ah çà! il commence à m'embêter ce bonhomme-là!...

Paulette, *riant.* — Allons? ça s'annonce bien?

Monsieur d'Alaly. — Non! Mais il est odieux, ce vieux mannequin!...

Paulette. — Oh! pourquoi? Il est si aimable, ce pauvre duc!

Monsieur d'Alaly. — Il l'est trop...

Paulette, *souriant.* — Oh! avec lui, le trop ne peut jamais aller bien loin?

Monsieur d'Alaly. — Que m'importe! Cet éventail de Leloir vaut vingt mille francs, je le parierais?... Eh bien! je trouve absolument ridicule que Grenelle vous fasse un cadeau de ce prix-là?

Paulette. — Mais c'est comme un cadeau de cinq louis pour un autre! Vous comprenez bien

que vingt mille francs pour lui, c'est rien du tout.

Monsieur d'Alaly. — Pour lui, qui donne, c'est possible; mais pour vous, qui recevez, c'est toujours vingt mille francs. Je vais lui renvoyer son éventail, moi; ça lui apprendra à avoir du tact une autre fois!

Paulette. — Vous ne ferez pas ça? Voyons, mon ami... Un vieillard...

Monsieur d'Alaly. — Un vieillard!... Ah bien!... il serait content s'il vous entendait!... Vous ne vous apercevez donc pas qu'il s'occupe de vous d'une façon absolument choquante?...

Paulette, *surprise*. — Il s'occupe de moi?

Monsieur d'Alaly. — Eh parbleu!

Paulette. — Mais je pourrais être sa fille...

Monsieur d'Alaly. — Moi aussi!...

Paulette, *riant*. — Vraiment!

Monsieur d'Alaly. — Eh bien! qu'est-ce que ça prouve? Rien du tout!... Loth aussi avait des filles!

Paulette. — Oh!!!

Monsieur d'Alaly. — A son âge, il ne pense qu'aux femmes!!!

Paulette. — Pauvre bonhomme! Si ça l'amuse, ça n'est pas dangereux pour elles!

Monsieur d'Alaly. — Ah! vous croyez ça?

Paulette, *stupéfaite*. — Comment... Est-ce que vraiment?... Allons donc!

Monsieur d'Alaly. — Il compromet affreusement...

Paulette. — Ah! à la bonne heure! Il ne fait que ça! Je me disais aussi...

Monsieur d'Alaly. — Mais... ah çà! quel âge croyez-vous donc qu'il a?

Paulette. — Dame! Je ne sais pas trop, moi! soixante ans?

Monsieur d'Alaly. — Non. Mais cinquante-cinq à peu près... et une vie... remplie... Il a remporté des victoires célèbres... ses succès sont légendaires...

Paulette. — Ah! Et à présent?...

Monsieur d'Alaly. — A présent, il n'a plus de succès, mais il a toujours 30 ou 40 millions; il donne des fêtes aux femmes de tous les mondes, paye leurs notes les yeux fermés, leur fait des cadeaux splendides...

Paulette. — Mais c'est très gentil, ça?...

Monsieur d'Alaly. — Ce n'est pas mon avis... (*Lançant l'éventail sur un divan.*) Il a de la chance d'être gaga... Ça gêne pour l'invectiver!... Qu'est-ce que c'est que cette bête de potiche?

Paulette. — C'est M. d'Oronge qui l'a envoyée..

Monsieur d'Alaly, *examinant la potiche.* — Voilà un cadeau inoffensif!... Oh! ceux-là, je les permets... je les estime. Une dizaine de louis pour le soi-disant cloisonné de pacotille, trois ou quatre

pour les bonbons... (*Il mange un bonbon.*) Excellents! Brave d'Oronge, va! En voilà un dont le intentions sont pures...

Paulette, *mangeant aussi un bonbon.* — Oh! je ne sais pas si elles sont si pures que ça?...

Monsieur d'Alaly, *haussant les épaules.* — Quand on a une tête comme la sienne... Tiens! de la soie!... Où avez-vous acheté ça?

Paulette. — Je ne l'ai pas achetée... c'est d'Estourdy qui m'a rapporté cette étoffe de Calcutta, elle était dans cette belle caisse de jaspe... cela fera une robe très originale...

Monsieur d'Alaly, *mécontent.* — Alors, vous aurez une robe donnée par d'Estourdy!... C'est insensé!... Voilà un monsieur qui se permet de vous donner une robe!

Paulette. — Une étoffe... rapportée du Bengale...

Monsieur d'Alaly. — Qu'est-ce que ça me fait Qu'il ait acheté ça sur le boulevard ou au Bengale, ça ne change rien... C'est la destination qui est tout... Une robe est un objet intime, qui vous enveloppe et vous caresse... et quand cet animal-là vous verra dans son étoffe, il lui semblera qu'i vous touche indirectement...

Paulette, *agacée.* — Vous avez une manière de défigurer les choses les plus simples...

Monsieur d'Alaly. — Je ne défigure pas, j'ana-

lyse. D'Estourdy vous fait la cour; il en est à la période d'envahissement... il se faufile... il veut que vous pensiez à lui quand il n'est pas là... et il y arrive..

PAULETTE. — Par ricochet !...

MONSIEUR D'ALALY. — Par ricochet ou autrement; peu lui importe, allez, pourvu qu'il y arrive. Vous lui êtes reconnaissante de cette intention qui va vous permettre d'avoir une très jolie chose, étrange, personnelle, que les autres ne pourront pas se procurer. Voyez-vous, chacun a une intention, et le cadeau de chacun indique à quelle période il en est... Grenelle veut vous faire entendre qu'il ferait à vos pieds une litière d'objets d'arts, pour peu que vous l'autorisiez à vous afficher...

PAULETTE. — Oh !...

MONSIEUR D'ALALY. — C'est-à-dire à vous promener à son bras, à aller à l'Opéra dans sa loge, aux courses ou aux réunions sur son mail!!!... D'Estourdy, lui, veut quelque chose de plus...

PAULETTE, *moqueuse*. — Et il donne moins... Ce n'est pas logique.

MONSIEUR D'ALALY. — Vous ne croyez pas à mon expérience, vous avez tort...

PAULETTE. — Mais j'y crois, au contraire, et je vous remercie de m'ouvrir les yeux... de me montrer le fond des choses... (*Railleuse.*) Vous me rendez un vrai service...

Monsieur d'Alaly. — Et cette aquarelle... Ah! de Pierret... C'est vous ?

Paulette, *indifférente.* — Je le crois.

Monsieur d'Alaly, *rageant.* — Charmante pensée : « Terpsichore ». Et c'est vous qu'on voit valsant... Il paraît qu'il vous a vue valser, M. Pierret...

Paulette. — Mais oui.... Vous savez bien, l'autre jour, à cette espèce de lunch après le mariage de Jane... J'ai valsé avec lui...

Monsieur d'Alaly. — Ah! parfaitement... Il y a, en effet, une date que je ne voyais pas.... « 15 décembre 1882 ». C'est touchant!!!...

Paulette, *à part.* — C'est de celui-là qu'il est jaloux!. . Ah bien! il peut être tranquille... de ce côté-là...

Monsieur d'Alaly, *continuant à regarder.* — La carte de Gaillac... et un reliquaire italien en vieil argent!... Encore un objet de valeur, ce machin-là!... Et dedans, des cheveux?... Il y a quelque chose d'explicatif sur la petite plaque... (*Il lit*) : « Cheveux de Louis XVII... » En voilà une blague!... Est-il ficelle, ce Gaillac!... C'est poivre et sel, ça!... Il a coupé ces cheveux-là sur sa tête, où il ferait pourtant mieux de les laisser...

Paulette, *riant.* — C'est vous qui vous moquez des chevelures peu abondantes? Ah bien! C'est complet! et pourquoi voulez-vous que Gailiac

m'envoie de ses cheveux dans un reliquaire, en me disant que ce sont ceux de Louis XVI ?

MONSIEUR D'ALALY. — Est-ce que je sais? Il se dit que vous allez probablement accrocher ça dans votre chambre, peut-être même à la tête de votre lit... et dame, il ne lui est pas désagréable de penser que ses cheveux... il croit peut-être que ça lui portera la veine... que ça le fera aimer de vous... Il est féticheur comme tout!...

PAULETTE, *moqueuse.* — Et cela représente quelle période ?...

MONSIEUR D'ALALY, *sans voir qu'elle se moque de lui.* — Oh ! Gaillac en est encore à la période persuasive, protectrice et dirigeante. Aujourd'hui il veut vous montrer qu'il est un guide sûr en art... C'est une merveille, ce bibelot qui n'a l'air de rien!... Il n'espère pas qu'une passion folle vous fasse tomber entre ses bras, mais il compte s'insinuer tout doucettement dans votre vie, y prendre une grande place, se rendre indispensable, être toujours là veillant au grain, et profiter un beau jour d'un instant de colère, de défaillance ou d'ennui... Vous riez? vous vous moquez de moi?...

PAULETTE. — Moi ! je bois vos paroles ! Je suis enchantée d'apprendre de quelles admirations je suis entourée... (*Mouvement de M. d'Alaly*), de quels pièges, veux-je dire... afin de... les éviter soigneusement...

Monsieur d'Alaly. — Voici un cadeau simple!... Un bouquet d'œillets saumon...

Paulette. — C'est la fleur que je préfère...

Monsieur d'Alaly. — Ah! c'est quelqu'un qui est au courant de vos goûts?... (*Vexé.*) Je ne savais pas, moi, que vous aimiez ces œillets-là? Oh! oh! Ils sont dans un petit verre irisé qui vaut deux louis à peine... C'est d'une simplicité... triomphante!... Quel est l'amoureux qui envoie ce souvenir?

Paulette. — C'est Fryleuse!

Monsieur d'Alaly, *aigre-doux.* — Vous ne me demandez pas la période?

Paulette, *énervée.* — Je la demande!

Monsieur d'Alaly. — Amour heureux... (*Mouvement de Paulette.*) Je vous ferai remarquer que je ne me dis pas satisfait.

Paulette. — Merci!

Monsieur d'Alaly. — Ce vase modeste contenant vos fleurs favorites signifie : « Voici ce que vous » aimez, ce n'est pas un cadeau, mais seulement » un souvenir... Ça n'a pas de valeur pour les » autres, mais c'est quelque chose pour vous, » puisque cela vient de moi? » Voilà ce que pense, à l'heure qu'il est, le beau Fryleuse, soyez-en sûre...

Paulette. — Comme vous faites bien parler les autres? Pourquoi donc vous y prenez-vous diffé-

remment pour votre propre compte ? C'est un tort ça, mon ami ?

MONSIEUR D'ALALY, *tombant en arrêt sur un arbuste planté dans une caisse de vieux saxe, en forme de caisse d'oranger.* — Qui est-ce qui s'est permis de vous offrir ça ?

PAULETTE. — C'est le prince de Calabre...

MONSIEUR D'ALALY. — Eh bien, il ne se gêne pas !... Crétin, va !

PAULETTE, *étonnée.* — Mais... Je ne vois rien là d'extraordinaire. Cette caisse est très jolie, et...

MONSIEUR D'ALALY. — Je ne parle pas de la caisse, mais de l'arbuste...

PAULETTE. — Ah ! ça, c'est différent ! C'est très laid... Elle est vilaine cette petite plante grêle... les feuilles sont d'un vert triste et la fleur est insignifiante... C'est bête, car il ne manque pas de jolies plantes...

MONSIEUR D'ALALY, *amer.* — Oui, mais de jolies plantes qui ne seraient pas des emblèmes...

PAULETTE. — Ah ! c'est un emblème? l'emblème de quoi ?

MONSIEUR D'ALALY. — De l'amour; le myrte est l'emblème de l'amour, ne le saviez-vous pas ?...

PAULETTE. — Je le savais... vaguement ;... on ne m'expliquait pas beaucoup les emblèmes, à moi, surtout ceux de ce genre-là... Et puis, je n'avais jamais vu de myrte... C'est comme des lentilles, je

n'en ai jamais vu non plus... de vivantes, parce que des cuites...

MONSIEUR D'ALALY. — Qu'est-ce qui a pu donner à cet animal de prince l'idée de vous envoyer ça?

PAULETTE. — Pas moi, toujours !...

MONSIEUR D'ALALY. — Il me déplaît fortement, ce monsieur ! Vraiment, ils sont inouïs, ces souverains en disponibilité... ils se croient tout permis... Celui-là est certainement convaincu que tout ce qui vient de lui doit être bien accueilli par vous... Ça, c'est l'amour ramolli et autoritaire...

PAULETTE, *riant*. — Le pauvre prince ! Je suis sûre qu'il se sera creusé la tête pour trouver ce cadeau... emblématique...

MONSIEUR D'ALALY. — Et ce bonhomme horrible, peint sur ce panneau doré?

PAULETTE. — Ça?... C'est M. de Pondor.

MONSIEUR D'ALALY. — Une jolie croûte !

PAULETTE. — C'est de son ouvrage...

MONSIEUR D'ALALY, *mettant son lorgnon*. — Ça ne m'étonne pas... Quelle ordure ! Est-ce assez ignoble?... (*Il veut incliner le panneau.*) Fichtre !... Mais il pèse trente livres, ce panneau-là !... il est donc en plomb ! (*Le regardant attentivement.*) Mais... sapristi !... mais, Dieu me pardonne...

PAULETTE. — Quoi donc?

MONSIEUR D'ALALY. — Il est en or !!!

Paulette. — En or ?

Monsieur d'Alaly. — Eh oui ! c'est une plaque d'or massif !... C'est poinçonné, repoinçonné, archipoinçonné... Afin que personne n'en ignore... C'est une manière de dire : « Je n'ose pas vous donner cinq cents louis, comme ça... tout bonnement... Alors, j'ai eu l'idée de vous donner ce machin-là... Vous pouvez très bien laver la petite cochonnerie que j'ai faite dessus et faire fondre la plaque. » Ça revient exactement au même, seulement c'est une manière plus convenable d'offrir de l'argent aux femmes du monde, qui n'ont pas l'air de s'en apercevoir...

Paulette, *regardant le panneau.* — C'est ma foi vrai ! Eh bien, mais ce n'est pas déjà si bête, ça !...

Monsieur d'Alaly, *menaçant.* — C'est l'idée d'un cuistre... qu'il est, du reste...

Paulette. — Oh ! Vous êtes sévère...

Monsieur d'Alaly. — Je suis juste !... à peine... et quand je pense qu'un individu pareil se permet de... Ça me fait bondir !

Paulette, *s'approchant de la fenêtre.* — Calmez-vous... Tenez !... Regardez là... dans la cour, cette superbe caisse de faïence... et ce grenadier en fleurs

Monsieur d'Alaly. — Ah ! je l'ai déjà vu ce matin... il a fait faire un écart à mon cheval... C'est un cadeau... volumineux !...

Paulette. — C'est ravissant.. .Malheureusement,

le grenadier ne peut tenir dans le vestibule... il est tellement grand que ça casse les branches... J'ai été forcée de le laisser dans la cour... ça me désole !

MONSIEUR D'ALALY, *narquois.* — Je comprends ça?... De qui ce présent... encombrant?

PAULETTE. — De Montespan.

MONSIEUR D'ALALY, *devenant hargneux.* — C'est parfait!... Il veut que tout le monde voie bien son cadeau... il savait qu'il n'entrerait pas dans la maison et...

PAULETTE, *agacée.* — Comment voulez-vous qu'il sache ça?

MONSIEUR D'ALALY. — Il connaît la maison comme s'il l'avait bâtie!... (*Amer.*) Il y vient assez souvent pour ça !... Alors, il s'est dit : « Je serai à la porte, en faction... Je verrai tout ce qui entre et sort, et tout ce qui entre et sort me verra. Si je ne fais pas plaisir avec mon bête d'arbre rouge, du moins je compromettrai, c'est toujours ça ! »

PAULETTE, *moqueuse.* — Vous êtes d'une bienveillance?...

MONSIEUR D'ALALY. — C'est que je suis outré de voir la désinvolture avec laquelle vous traitent tous ces godelureaux...

PAULETTE. — Enfin, mon ami, ils sont reçus à la maison... ils font les politesses qui leur sont possibles... Voudriez-vous pas qu'ils vous fissent des cadeaux, à vous?

Monsieur d'Alaly. — Nous ne nous entendrons jamais là-dessus; ainsi il est inutile de discuter... Je souhaite une superbe gelée cette nuit, le grenadier de Montespan sera... simplifié.

Paulette, *vexée*. — Oh! vous êtes méchant!...

Elle plonge machinalement la main au fond du cloisonné de l'excellent M. d'Oronge et mange un bonbon.

— Ils sont exquis, ces bonbons!

Elle replonge et retire un petit papier plié en quatre.

— Tiens! une devise!

Monsieur d'Alaly, *gracieux*. — C'est fait exprès pour vous, je le parierais?

Paulette, *lisant tout bas*. — Je le parierais aussi...

« Madame,

» Je suis fou, complètement fou... dites un mot, » voulez-vous? Je ne vous demande pas de m'en» courager, mais ne me défendez pas d'espérer... je » vous prie... je vous supplie à genoux?...

» O. d'Oronge. »

— (*A part*.) C'est vrai qu'il est fou!... Et l'autre qui... (*Pouffant de rire*.) C'est étonnant comme il a du nez, mon mari!

Monsieur d' Alaly. *continuant sa promenade*. —

Cette ombrelle est-elle accompagnée d'un parapluie, au moins ?...

Paulette. — C'est M. de Rechampy qui m'envoie ça; voyons, vous n'allez pas vous fâcher contre celui-là, je présume ? Il n'est pas compromettant, lui !

Monsieur d'Alaly. — Il n'est pas compromettant, il est salissant !!...

Paulette. — Oh ! un vieil ami !

Monsieur d'Alaly. — Un vieil ami, tant que vous voudrez ! Je ne permets pas aux vieux amis de vous donner des ombrelles de vieux Venise, car c'est du vieux Venise !... Et le manche ?... il est inconvenant ! Un serpent qui offre une pomme !...

Paulette. — En écaille blonde... c'est joli, joli...

Monsieur d'Alaly. — Charmant ! ainsi que l'allusion... Je voudrais le lui faire manger, son serpent... Quelle brute !...

Paulette. — Ne vous emportez pas ?

Monsieur d'Alaly. — Je m'emporterai si ça me plaît !... C'est votre faute, tout ça !

Paulette, *ahurie.* — Ma faute ?

Monsieur d'Alaly, *s'animant peu à peu.* — Eh ! parbleu oui ! Si vous n'aviez pas été coquette, provocante même... tout ça n'arriverait pas...

Paulette, *saisie.* — Provocante avec le vieux Rechampy !... Ah mais ! dites donc ?...

Monsieur d'Alaly. — Je ne parle pas de celui-là plutôt que des autres, j'en parle même moins...

Paulette, *se contenant*.— Je vous rends grâces...

Monsieur d'Alaly.— Croyez-vous que Montespan se permettrait de vous envoyer cette caisse... indiscrète, si vous ne lui aviez pas fait entendre...

Paulette. — Quoi?

Monsieur d'Alaly. — Que vous le trouvez à votre gré... pas autant que Fryleuse, pourtant... Oh! Fryleuse et les œillets saumon! c'est le comble de l'outrecuidance!... Celui-là se croit sûr d'être aimé.

Paulette, *entre ses dents*. — Comme Pierret...

Monsieur d'Alaly. — Vous dites?

Paulette. — Rien. (*Nerveuse.*) Je vous écoute avec recueillement...

Monsieur d'Alaly. — Et le duc de Grenelle!... Vous lui permettez de vous embrasser les mains...

Paulette. — C'est mal?

Monsieur d'Alaly. — Oui... parce que ce vieux satyre y met des intentions...

Paulette. — C'est effrayant ce que vous découvrez d'intentions qui échappent aux autres, vous?

Monsieur d'Alaly. — Je suis sûr aussi que vous vous serez plainte à ce rustre de Pondor de la modicité de votre pension? Vous lui aurez dit que je vous laisserais aller nue; de là, ses largesses...

Paulette. — La plaque? J'espère, au contraire,

que, dans cet espoir, il ne m'eût rien donné du tout!...

Monsieur d'Alaly. — Vous avez tort de plaisanter, je vous le jure?...

Paulette, *exaspérée.* — Et moi, je vous jure à mon tour que vous avez tort de me pousser à bout... de me soupçonner à faux, ridiculement... Vraiment, c'est honteux!

Monsieur d'Alaly. — Je sais ce que je dis...

Paulette. — Croyez-vous?

Monsieur d'Alaly. — Et je prouverai que j'ai raison...

Paulette, *rognonnante.* — Je vous y aiderai...

Monsieur d'Alaly. — Hein?

Paulette. — ...

Monsieur d'Alaly. — Vous avez menacé, Dieu me pardonne?...

Paulette. — ...

Monsieur d'Alaly. — Allons, répondez?... N'est-il pas terrible de sentir son bonheur, sa vie, son honneur, aux mains d'une femme sans principes, qui se fait un jeu de bafouer tout cela?...

Paulette. — ...

Monsieur d'Alaly. — Vous vous taisez? Vous ne trouvez rien à répondre?... (*A part.*) Elle est anéantie!

Paulette... (*A part.*)—Ah! c'est ainsi?... Je suis irréprochable, et je n'en suis pas moins aussi mal-

menée que si je ne l'étais pas?... Eh bien, non! C'est trop bête, à la fin! Puisque j'ai les ennuis de la situation, j'en aurai du moins les avantages... Oh! oui, je vais le tromper... et bien! Quand je fais les choses, moi, je les fais mieux que personne!...

Monsieur d'Alaly, *la regardant.* — Pauvre petite!... (*A part.*) Elle se repent!!!

FIN



TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.

